

**COLLECTION DE  
COMEDIES  
CHOISIES EN UN  
ACTE ET EN DEUX  
DES PLUS...**

---





# COLLECTION

*D E*

COMÉDIES CHOISIES

EN UN ACTE ET EN DEUX

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS.

\* ————— \*

TOME TROISIEME.

\* ————— \*



*A LIVOURNE 1776.*



Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,  
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.

*Avec Approbation.*

COLLEGE

COMEDIES

BY J. M. W. T. M.

DEPT. OF THE CLERK

TOME 1



A. LINCOLN

XX

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1892



# LE LE GS

*COMÉDIE*

EN UN ACTE.

Par Monsieur MARIVAUX.

A 2

---

**A C T E U R S.**

**LA COMTESSE.**

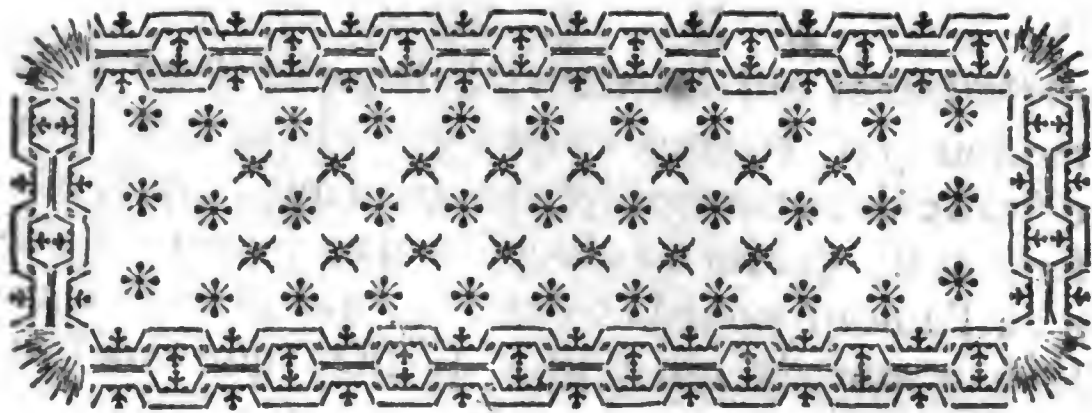
**LE MARQUIS.**

**HORTENSE.**

**LE CHEVALIER.**

**LISETTE, *Suivante de la Comtesse.***

**LEPINE, *Valet de Chambre du Marquis.***



# LE LE G S

## *COMÉDIE.*



### *SCÈNE PREMIÈRE.*

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

**L**A démarche que vous allez faire auprès du Marquis, m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je; raisonnons. Défunt son parent & le mien lui laisse six cents mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cents mille; cela est à son choix: mais le Marquis ne sent rien pour moi; je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la Comtesse; d'ailleurs il est déjà assez riche par lui-même; voilà encore une succession de six cents

A 3

mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas : & vous croyez que plutôt que d'en distraire deux cens mille, il aimera mieux m'épouser, moi, qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui peut-être ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi ? il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas ?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, & je n'en suis pas surpris : du caractère dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût ; la Comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse ; le Marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire ; & voilà ce qu'il faut à la Comtesse ; aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge ; son air de naïveté lui plaît ; c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable ; d'ailleurs, le Marquis est d'un âge qui lui convient : elle n'est plus dans cette grande jeunesse ; il a trente-cinq ou quarante ans, & je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Mais, s'il accepte votre main ?

HORTENSE.

Eh non ! vous dis-je ; laissez-moi faire ; je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai : peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union : mais que cela ne vous épouvante pas ;

C O M E D I E.

7

vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cens mille francs de moins, & je suis bien-aïse de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la Comtesse & le Marquis ne se haïssent pas: voyons ce que me diront là-dessus Lépine & Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit: je sçai qu'ils ont tous deux la confiance de leurs Maîtres; je les intéresserai à m'instruire, & tout ira bien. Les voilà qui viennent, retirez-vous.



S C E N E I I.

L I S E T T E , L E P I N E , H O R T E N S E .

H O R T E N S E .

**V**enez, Lisette, approchez.

L I S E T T E .

Que souhaitez-vous de nous, Madame?

H O R T E N S E .

Rien que vous ne puissiez me dire, sans blesser la fidélité que vous devez, vous au Marquis, & vous à la Comtesse.

L I S E T T E .

Tant-mieux, Madame.

L E P I N E .

Ce début encourage; nos services vous sont acquis.

A 4

8 L E L E G S

HORTENSE, *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

L I S E T T E, *refusant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il sçavoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez, je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, Monsieur de Lépine.

L E P I N E.

Madame, je serois volontiers de l'avis de Mademoiselle, mais je prens; le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le Marquis aime la Comtesse, me trompé-je? Il n'y a point d'inconvenient à me dire ce qui en est; soupçonnez-vous qu'il l'aime?

L E P I N E.

Des soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est vôtre sentiment sur la Comtesse?

L I S E T T E.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, Madame.

L E P I N E.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment; & supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépi-

## COMEDIE.

9

ne, voudriez-vous exciter le Marquis, à le déclarer à la Comtesse? Et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort-innocente.

LEPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardés. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, & c'est précisément celui que je ne puis vous rendre : ma Maîtresse est veuve, elle est tranquille, son état est heureux, ce seroit dommage de l'en tirer, je prie le Ciel qu'elle y reste.

LEPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution, j'ai la volonté de vous être utile; Monsieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon, il a ses peines, chaque état a les siennes. Quelquefois le mien me pèse; le tout est égal. Oui, je vous servirai, Madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal: on s'épouse de tout tems, on s'épousera toujours, on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.



L I S E T T E.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

L E P I N E.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime.  
Néanmoins, Mademoiselle est aimable, mais j'ai  
passé mon chemin sans y prendre garde.

L I S E T T E.

J'espère que vous passerez toujours de même.

H O R T E N S E.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Liset-  
te, vous ferez ce qu'il vous plaira: je ne vous  
demande que le secret. J'accepte vos services,  
Lépine.

\*—————\*

## S C E N E I I I.

L E P I N E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

**N**ous n'avons rien à nous dire, Monsieur  
de Lépine, j'ai affaire, & je vous laisse.

L E P I N E.

Doucement, Mademoiselle, rétardez d'un mo-  
ment; je trouve à propos de vous informer d'un  
petit accident qui m'arrive.

L I S E T T E.

Voyons.

L E P I N E.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé  
vos graces, je ne connoissois pas votre mine.



L I S E T T E.

Qu'importe ? Je vous en offre autant ; c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

L E P I N E.

Cette Dame se figuroit que nous nous aimions.

L I S E T T E.

Eh bien ! elle se figuroit mal.

L E P I N E.

Attendez , voici l'accident ; son discours à fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

L I S E T T E.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

L E P I N E.

Et vous êtes jolie, sandis, oh ! très-jolie.

L I S E T T E.

Ma foi, Monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh ! très-galant !

L E P I N E.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie ; faites-en l'épreuve.

L I S E T T E.

Oui-dà ; tenez, je vous regarde.

L E P I N E.

Eh donc ! est-ce-là ce Lépine que vous connoissiez ? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur ?

L I S E T T E.

Pas le mot ; il n'y a rien là pour lui.

L E P I N E.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant : mais

nous y retournerons , c'est partie à remettre : écoutez le restant. Il est certain que mon Maître distingue tendrement votre Maîtresse : aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

L I S E T T E.

Comme il lui plaira la réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer , sera courte.

L E P I N E.

Remarquons d'abondance que la Comtesse se plaît avec mon Maître, qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, & je vous l'accorde, le Marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais avanturer la déclaration ; & des déclarations, la Comtesse les épouvante : Dans cette conjoncture, j'opine que nous encourageons ces deux Personnages. Qu'en fera-t'il ? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplesse, & qu'ils s'épouseront de même : qu'en fera-t'il ? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir ; eh-donc ! parlés , êtes-vous d'accord ?

L I S E T T E.

Non.

L E P I N E.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît ?

L I S E T T E.

Oui.

L E P I N E.

En peu de mots, vous dites beaucoup ; mais

considérés l'occurrence ; je vous prédis que nos Maîtres se marieront. Que la commodité vous tente.

L I S E T T E.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi : ma Maîtresse, comme vous dites fort-habilement, tient l'amour au-dessous d'elle, & j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie : ma condition n'en seroit pas si bonne, entendez-vous ? Il n'y a pas d'apparence que la Comtesse y gagne, & moi, j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moïen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent & ne me valent rien ; ainsi quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir ; laissez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & passez toujours sans y prendre garde.

L E P I N E, *froidement.*

Je les ai vûës, Mademoiselle, j'en suis frappé, & n'ai de remède que vôtre cœur.

L I S E T T E.

Tenez-vous donc pour incurable.

L E P I N E.

Me donnez-vous vôtre dernier mot !

L I S E T T E.

Je n'y changerai pas une syllabe.

[ *Elle veut s'en aller.* ]

L E P I N E, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez ; moi de même : selon vous il ne faut pas que nos gens

se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétens.

L I S E T T E.

Mauvaise gasconnade.

L E P I N E.

Patience; je vous aime, & vous me refusez le réciproque; je calcule qu'il me fait besoin, & je l'aurai, sandis, je le prétens.

L I S E T T E.

Vous ne l'aurez pas, sandis.

L E P I N E.

J'ai tout dit. Laissez parler mon Maître, qui nous arrive.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, LEPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

**A**H! vous voici, Lisette, je suis bien-aïse de vous trouver.

L I S E T T E.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez, j'avois pourtant quelque chose à vous dire; êtes-vous un peu de nos amis?

L E P I N E.

Petitement.

L I S E T T E.

J'ai beaucoup d'estime & de respect pour Monsieur le Marquis.

L E M A R Q U I S.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette, je fais beaucoup de cas de vous aussi, vous me paroissez une très-bonne fille, & vous êtes à une Maîtresse qui a bien du mérite.

L I S E T T E.

Il y a long-tems que je le sçai, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Ne vous parle-t'elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

L I S E T T E.

Oh, rien!

L E M A R Q U I S.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

L I S E T T E.

Qu'appellez-vous aimer, Monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

L E M A R Q U I S.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination, comme tu voudras: le nom n'y fait rien: je l'aime mieux qu'un autre. Voilà tout.

L I S E T T E.

Cela se peut.

L E M A R Q U I S.

Mais elle n'en sçait rien, je n'ai pas osé le lui apprendre; je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

L E L E G S  
L I S E T T E.

C'est ce qui me semble.

L E M A R Q U I S.

Oui, cela m'embarasse, & comme ta Maîtresse est une femme fort-raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, & je ne sçaurois plus que lui dire, de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinses en ma faveur.

L I S E T T E.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais il falloit rêver tout le contraire, je ne puis rien pour vous, en vérité.

L E M A R Q U I S.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation, je paierai bien tes peines; (*montrant Lépine.*) & si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

*LEPINE froidement, & sans regarder Lisette.*

Derechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

L I S E T T E.

Il n'y a pas moiën, Monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma Maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même: ne la connoissez-vous pas?

L E M A R Q U I S.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

L I S E T T E.

Absolument rien.

L E M A R Q U I S.

Tant-pis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié



d'amitié cette femme. Allons, il ne faut donc plus y penser.

LEPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortés pas ; du récit de Mademoiselle, n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous ; venez me consulter à l'écart, je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens, voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette ; ne me nuis pas. Voilà tout ce que j'exige.



S C E N E V.

LEPINE, LISETTE.

LEPINE.

**N**'Exigez rien ; ne gênons point Mademoiselle : soyons galamment ennemis déclarés, faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous chers ni plus ni moins : gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine, vous êtes peut-être, de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.



## S C E N E V I.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

**V** Oici ma Maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guères. Gare que le Marquis ne soit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette, dites qu'on porte cette lettre à la Poste. En voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès? Que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon, votre procès! Une affaire de dix mille francs. Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas, je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence. En tout cas, ne me le nommés pas.



L I S E T T E.

Oh ! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

L A C O M T E S S E.

Brisons là-dessus : je rêve à une chose : le Marquis n'a ici qu'un Valet de Chambre dont il a peut-être besoin, & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à porter à la Poste ; on le porteroit avec le mien. Où est-il, le Marquis ? L'as-tu vû ce matin ?

L I S E T T E.

Oh ! oui ; malepeste, il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflamé de passion...

L A C O M T E S S E.

Qui est ce benêt-là ?

L I S E T T E.

Vous le devinez.

L A C O M T E S S E.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

L I S E T T E.

Ce n'est point de Paris ; votre conquête est dans le Château. Vous l'appelez benêt, moi je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air de bon-homme. Y êtes-vous ?

L A C O M T E S S E.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à celui-ci ?

L I S E T T E.

Eh ! le Marquis.

B 2

L E L E G S  
LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

L I S E T T E.

Lui-même.

L A C O M T E S S E.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple & de bon-homme? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure, il sera reconnoissable.

L I S E T T E.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

L A C O M T E S S E.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal. En mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

L I S E T T E.

De lui, qui me l'a dit, rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir, au reste; il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

L A C O M T E S S E.

Hélas! je ne lui en veux point de mal: c'est un fort honnête-homme, un homme dont je fais cas, qui a d'excellentes qualités; & j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? il ne t'aura peut-être parlé que d'estime. Il en a beaucoup pour moi, beaucoup: il me l'a marquée en mille occasions d'une manière fort obligeante.

**C O M E D I E.**

21

**L I S E T T E.**

Non, Madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas ; c'est de la flâme, il languit, il soupire.

**L A C O M T E S S E.**

Est-il possible ? Sur ce pied-là je le plains, car ce n'est pas un étourdi ; il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit, & ce n'est pas de ces gens-là dont je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas ?

**L I S E T T E.**

Oh ! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas, je lui ai ôté toute espérance. N'ai-je pas bien fait ?

**L A C O M T E S S E.**

Mais, oui sans doute, oui, pourvû que vous ne l'ayez pas brusqué pourtant. Il falloit y prendre garde, c'est un ami que je veux conserver ; vous avez quelquefois le ton dur & rêvêche, Lisette, il valoit mieux le laisser dire,

**L I S E T T E.**

Point du tout, il vouloit que je vous parlasse en sa faveur !

**L A C O M T E S S E.**

Ce pauvre homme !

**L I S E T T E.**

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler ; que je me brouillerois avec vous, si je vous en parlois, que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

**L A C O M T E S S E.**

Le sien ! Quelle grossiereté ! Ah que c'est mal parler ! Son congé ! Et même, est-ce que je vous

B 3

aurois donné le vôtre? Vous sçavez bien que non; d'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, & qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il étoit si simple de vous en tenir à lui dire; Monsieur, je ne sçaurois, ce ne sont pas-là mes affaires; parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommo-der un peu votre mal-honnêteté. Son congé! son congé! Il va se croire insulté.

### L I S E T T E.

Eh non! Madame, il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop, & vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Evitez-le, vous avez le tems.

### L A C O M T E S S E.

L'éviter, lui qui me voit! Ah! je m'en garderai bien; après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je vous les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

L I S E T T E, *à part les premiers mots.*

Hum' il y a ici quelque chose. Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, & vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

### L A C O M T E S S E.

Belle finesse! Quand je lui échaperois au-

7 C O M E D I E.

23

jourd'hui, ne me retrouvera-t'il pas demain ? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés. Non, non, partez. S'il me parle, je sçais répondre.

L I S E T T E, *à part.*

Cette femme-là ne va pas droit avec moi.

---

S C E N E V I I.

L A C O M T E S S E *seule un moment.*

**L** Elle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables ; il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige : c'est toujours de travers qu'ils vous servent.

---

S C E N E V I I I.

L A C O M T E S S E, L E P I N E.

L E P I N E.

**M** Adame, Monsieur le Marquis vous à vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche ; il a le désir de vous consulter, mais il se fait le scrupule de vous être importun.

L A C O M T E S S E.

Lui importun ! il ne sçauroit l'être. Dites-lui que je l'attens, Lepine ; qu'il vienne.

B 4

Je vais le réjouir de la nouvelle; vous l'allez voir dans la minute.



## S C E N E I X.

LEPINE.

[Il appelle le Marquis.]

**M**onsieur, venez prendre audience, Madame l'accorde.



## S C E N E X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

**E**H! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? vous n'y songes pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté, c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine, j'ai besoin de conseil, j'ai besoin de graces, & le tout de votre part.



LA COMTESSE.

Tant-mieux, vous avez encore moins besoin de tout cela que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh bonne! il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment! si je veux? manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point; vous pouvez tout sur moi, Marquis, je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, & je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand-peur que vous ne résistiez à la tentation, vous ne comptez pas assez sur vos amis, car vous êtes si réservé, si retenu.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Oh! beaucoup, cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous sçavez dans quelle situation je suis avec Hortense, que je dois l'épouser, ou lui donner deux cens mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, & je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins; je ne l'aime point du tout.

**L E L E G S**  
**LA COMTESSE.**

Je n'en suis pas surprise ; son caractère est si différent du vôtre ! elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

**LE MARQUIS.**

Vous y êtes ; elle songe trop à ses grâces ; il faudroit toujours l'entretenir de complimens ; & moi ce n'est pas là mon fort ; la coquetterie me gêne, elle me rend muet.

**LA COMTESSE.**

Ah ! ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais presque toutes les femmes sont de même ; vous ne trouverez que cela par tout , Marquis.

**LE MARQUIS.**

Hors chez vous : quelle différence ! par exemple, vous plaisez sans y penser ; ce n'est pas votre faute ; vous ne sçavez pas seulement que vous êtes aimable, mais d'autres le sçavent pour vous.

**LA COMTESSE.**

Moi, Marquis, je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

**LE MARQUIS.**

Oh, j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

**LA COMTESSE.**

Eh ! qui sont-ils, Marquis ? Quelques amis comme vous, sans doute.

**LE MARQUIS.**

Bon, des amis ! voilà bien de quoi, vous n'en aurez encore de long-tems.



LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Mais, vraiment, je le dis exprès.

LA COMTESSE, *en riant.*

Comment! vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez; mais quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien, je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité surprise: je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh charmante! & je serois bien heureux si Hortense vous ressembloit; je l'épouserois d'un grand cœur, & j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois, & ce seroit encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien, c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui? vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non, mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle: c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon, il n'y a personne comme elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epousez-la, Marquis, épousez-la, & laissez-là Hortense, il n'y a point à hésiter: vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui, mais je songe à une chose; n'y auroit-il pas moyen de me sauver les deux cens mille francs? je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit, une autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons.

**C O M E D I E.**

29

Comment vous sauver ces deux cens mille francs?

**LE MARQUIS.**

C'est que Hortense aime le Chevalier; mais à propos, c'est votre parent.

**LA COMTESSE.**

Oh! parent de loin.

**LE MARQUIS.**

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi: je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser, elle me refusera, & je ne lui devrai plus rien, son refus me servira de quittance.

**LA COMTESSE.**

Oui da, vous pouvez le tenter; ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, Marquis; vous supposez qu'elle vous refusera, je n'en sçais rien; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

**LE MARQUIS.**

Est-il vrai?

**LA COMTESSE.**

C'est mon sentiment.

**LE MARQUIS.**

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

**LA COMTESSE.**

Vous encouragez ma franchise! Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous? & que cela soit dit pour toujours.

**LE MARQUIS.**

Vous me ravissez d'espérance.

Allons par ordre : si Hortense alloit vous prendre au mot ?

LE MARQUIS.

J'espère que non. En tout cas, je lui payerois sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Helas ! elle feroit donc bien difficile. Mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sçait pas que vous l'aimez ?

LE MARQUIS.

Non vraiment : je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité ; oh ! en vérité, c'est la pousser trop loin ; & toute amie des bienfaisances que je suis, je ne vous approuve pas ; ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler.

LA COMTESSE.

Eh ! cela devrait être fait : peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée ; que craignez-vous ? Il est louable de penser modestement de soi : mais avec de la modestie on parle ; on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Helas ! si vous sçaviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, & de mépriser l'amour !

C O M E D I E.  
LA COMTESSE.

31

Moi mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! cela ne feroit pas raisonnable : ce n'est pas l'amour, ce sont les Amans tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, & non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête & de fort involontaire ; c'est le plus doux sentiment de la vie, comment le haïrois-je ? Non certes, & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette simplicité de caractère que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors ; on a toujours bonne grace : voilà ce que je pense, je ne suis pas une ame sauvage.

LE MARQUIS.

Ce feroit bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE.

*Les premiers mots à part.*

Il est bien question de ma santé ! C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la Ville vous fait de même, l'œil le plus vif, le teint le plus frais ?

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien ; mais sçavez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser.

L E L E G S

LE MARQUIS.

Pourquoi sans y penser ? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh ! si c'étoit-vous, il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment ! si c'étoit moi ? Est-ce de moi dont il s'agit ? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites ?

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout, point du tout ; mais quand ce seroit, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que tout est perdu ! calmez-vous ; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute ! vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur : eh ! tout à-l'heure, à votre avis, on avoit si bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit : me voilà bien avancé.

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ? A qui en avez-vous ? Je vous demande à qui vous parlez ?

LE MARQUIS.

A personne, Madame, je ne dirai plus mot, êtes-vous contente ? si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerés bien d'autres.

LA



COMEDIE.  
LA COMTESSE.

33

*Les premiers mots à part.*

Quel original ! Eh ! qui est-ce qui vous querelle ?

LE MARQUIS.

Ha ! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage, avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur ; au surplus, je ne m'en plains pas ; je ne vous conviens point, qu'y faire ? Il n'y a plus qu'à me taire, & je me tairai. Adieu, Comtesse, n'en soyons pas moins bons amis, & du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

LA COMTESSE *seule un moment  
quand il s'en va.*

Quel homme ! celui-ci ne m'ennuyera pas du récit de mes rigueurs ; j'aime les gens simples & unis, mais en vérité celui-là l'est trop.

\* ————— \*

S C E N E X I.

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrête le Marquis prêt à sortir.*

**M**onsieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas, nous avons à nous parler, & Madame peut être présente.

Tom. III.

C

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame,

HORTENSE,

Vous scavez ce dont il s'agit,

LE MARQUIS.

Non, je ne sçais pas ce que c'est, je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez : je me flattois que vous feriez le premier à rompre le silence : il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir, avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde ?

LE MARQUIS.

Oh, oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en vôtre faveur ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouse, cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien, Monsieur, à quoi vous déterminez-vous ? il est tems de fixer mon état : je ne vous cache point que vous avez un Rival : c'est le Chevalier qui est parent de Madame, que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, & que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien ; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici : & comme il m'assure avoir des raisons pressantes de sçavoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pû lui refuser de vous parler, Monsieur : le congèdirai-je, ou non ? que



voulez-vous que je lui dise? ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace, je la prens, Mademoiselle.

HORTENSE.

Voilà qui est donc arrêté: Il faut avoir un notaire.

*(au Chevalier qui entre.)*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grace; laissez-moi faire & ne dites mot.

*(à Lisette qui entre aussi.)*

\*—————\*

## S C E N E X I I.

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MAR-  
QUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

HORTENSE.

**L**isette, on doit passer ce soir un contrât de mariage entre Monsieur le Marquis & moi; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son Notaire de Paris; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, Madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? en fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service; tenez;

je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*Elle appelle.*) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, *a part.*

Cette sottise!



S C E N E X I I I .

LEPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

LEPINE.

**Q**ui est-ce qui m'appelle?  
L I S E T T E .

Vîte, vîte, à cheval; il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame & votre Maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de M. le Marquis.

LEPINE, *au Marquis.*

Le Notaire! ce qu'elle conte; est-il vrai? Monsieur, nous avons la partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

L E P I N E .

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort, ne sçavez-vous pas, la fièvre le travailloit quand nous partîmes avec le Médecin par dessus, il en avoit le transport au cerveau.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire, car si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi; il y a quelque tems qu'il me dit qu'il étoit le sien.

HORTENSE.

Dites-lui donc qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? Quand je me fâcherois, il n'en fera ni plus ni moins; il faut donc le chasser: Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire.

---

S C E N E X I V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

**S**I je lui offrois cent mille francs? mais ils ne sont pas prêts, je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi, je les ai à Paris; rappelez-les, votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille graces. (*il appelle.*) Madame.



## S C E N E V X.

HORTENSE, LE CHEVALIER, LE MAR-  
QUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**V**oulez-vous bien revenir? j'ai une proposition à vous faire, & qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition! Monsieur le Marquis, vous m'avez donc trompée, votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? on prétend aussi que vous ne m'aimez point, cela me chicane; ainsi tenez, accomodons-nous plutôt. Partageons le différent en deux; il y a deux cens mille francs sur le testament, prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur, cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser, & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi je ne les vaud pas quand je suis de mauvaise humeur, & je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas ; allons nôtre chemin ,  
vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui , je vous épouserai , Monsieur , il n'y a que  
cela à dire.

LE MARQUIS.

Oui parbleu , j'en aurai le plaisir.

---

S C E N E X V I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *arrétant le Chevalier.*

**R** Estez , Chevalier , parlons un peu de ceci ;  
y eût-il jamais rien de pareil ? qu'en pensez-vous ,  
vous qui aimez Hortense , vous qu'elle aime , le  
mariage ne vous fait-il pas trembler ? moi qui  
ne suis pas son Amant , il m'effraie.

LE CHEVALIER, *avec un effroi  
hypocrite.*

C'est une chose affreuse ; il n'y a point d'exem-  
ple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère , elle sera ma femme ;  
mais en revanche , je serai son mari ; c'est ce  
qui me console , & ce sont plus ses affaires que

C 4

les miennes ; aujourd'hui le contrât , demain la nôce , & ce soir confinée dans son appartement ; pas plus de façon : je suis piqué , je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt ? Vous qui êtes né généreux , Chevalier , & qui avez du pouvoir sur elle , retenez-la , faites-lui par pitié entendre raison , si ce n'est par amour ; je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *les premiers mots à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. Que voulez-vous que j'y fasse , Comtesse ? je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment , que dites-vous ? il faut que j'aie mal entendu , car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans , & que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Oui , Madame , je veux qu'elle soit heureuse ; si je l'épouse , elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai ; la douceur de nôtre union s'altéreroit ; je la verrois se repentir de m'avoir épou-



fé, & de n'avoir pas épousé Monsieur : & c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce-vous qui me parlez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme mercenaire aussi, mon petit Cousin? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez, l'un pour l'autre; oui vous êtes digne d'elle, vos cœurs sont fort bien assortis. Ah l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse, vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je; vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. Ah Ciel! moi qui vous estimois; quelle avarice sordide! quel cœur sans sentiment! & de pareils gens disent qu'ils aiment! Ah le vilain amour! vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre; le billet va partir; vous avez encore trois heures à entretenir

Hortense, après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrât signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement vous excuserez votre parent, & vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah non, voilà qui est fini; je ne sçaurois le mépriser davantage.



S C E N E X V I I .

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**E**H bien, suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux-cens mille francs.

LE MARQUIS.

Deux-cens mille francs plutôt que de l'épouser; non parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusques-là; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment*.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête; à l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

**C O M E D I E.**  
**LE MARQUIS.**

43

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiselle, elle seroit trop chère à renvoyer.

**LA COMTESSE.**

Trop chère! Prenez donc garde, vous parlez comme eux; seriez-vous capable de sentimens si mesquins: Il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien, que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas, Monsieur.

**LE MARQUIS.**

Eh! en aimerois-je une autre davantage! à l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que vous que j'aimois.

**LA COMTESSE.**

Voyez donc comment vous ferez; car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité cela me paroît bien fort, Marquis.

**LE MARQUIS.**

Oh! je ne dis pas que ce soit une nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne suis; je sçai bien que vous n'êtes obligée à rien; ce n'est pas votre faute si je vous aime, & je ne prétens pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

**LA COMTESSE, impatiente & d'un ton sérieux.**

Vous faites fort bien, Monsieur, votre discrétion est tout-à-fait raisonnable.

L E L E G S  
LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous; voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis, vous vous en allez donc gail-  
lardement comme cela, sans imaginer d'autre  
expédient que ce contrat extravagant?

L. E. MARQUIS.

Eh quel expédient! je n'en sçavois qu'un qui  
n'a pas réussi, & je n'en sçais plus; je suis vôtre  
très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bon soir, Monsieur; ne perdez point le tems  
en révérences, la chose presse.



S C E N E X V I I I.

LA COMTESSE, *quand il est parti.*

**Q**U'on me dise en vertu de quoi cet hom-  
me-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime  
point; je suis quelquefois par impatience, tentée  
de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il  
n'est qu'un idiot; il faut que je me satisfasse.



## S C E N E X I X.

LEPINE, LA COMTESSE.

LEPINE.

**P** Uis-je prendre la licence de m'approcher de Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

LEPINE.

De nous rendre reconciliés Monsieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LEPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir ; il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent ; Madame , ce sont les termes de la louange dont vôtre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui , excellent , je le dis encore.

LEPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste ; Madame , enseignez à M. le Marquis le mérite de mon procédé ; ce Notaire me consternoit ; dans l'excès de mon zèle , je l'ai fait malade , je l'ai

fait mort, je l'aurois enterré sandis, le tout par affection.

( *Et puis s'approchant de la Comtesse d'un air mystérieux.* )

Je sçais au demeurant que Monsieur le Marquis vous aime. Lisette le sçais, nous l'avions même priée de vous en toucher deux-mots pour exciter vôtre compassion ; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas ce que cela veut dire.

LEPINE.

Le voici au net ; elle prétend que vôtre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit vôtre état de femme en puissance d'époux ; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative ! c'étoit donc là le motif de ses refus ? Lisette est une jolie petite personne ! L'impertinente ! la voici ; va, laisse-nous, je te racommoderai avec ton maître ; dis-lui que je le prie de me venir parler.

✱ ————— ✱

S C E N E X X.

LISETTE, LA COMTESSE, LEPINE.

LEPINE, à Lisette en sortant.

**M** Ademoiselle vous allez trouver le tems orageux ; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir vôtre cœur. (*Lépine part.*)



\* \_\_\_\_\_ \*

## S C E N E X X I.

L I S E T T E , L A C O M T E S S E .

L I S E T T E , *en approchant de la Comtesse.*

Q U e veut-il dire?

L A C O M T E S S E .

Ah ! c'est donc vous ?

L I S E T T E .

Oui, Madame, & la poste n'étoit point partie ; eh bien , que vous a dit le Marquis ?

L A C O M T E S S E .

Vous méritez bien que je l'épouse.

L I S E T T E .

Je ne sçais pas en quoi je le mérite ; mais ce qui est de certain , c'est que toute réflexion faite , je venois pour vous le conseiller ; (*& à part.*) il faut céder au torrent.

L A C O M T E S S E .

Vous me surprenez ; & vos profits que deviendront-ils ?

L I S E T T E .

Qu'est-ce que c'est que mes profits ?

L A C O M T E S S E .

Oui , vous ne gagneriez plus tant avec moi si j'avois un mari , avez-vous dit à Lépine ? Penferoit-on que je serai peut-être obligée de me remarier pour échapper à la fourberie , & aux services intéressés de mes domestiques ?

Ah le coquin ! il m'a donc tenu parole ; vous ne sçavez pas qu'il m'aime , Madame ; que par-là il a intérêt que vous épousiez son maître ; & comme j'ai refusé de vous parler en faveur du Marquis, Lépine a cru que je le méritois auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirois ; & voilà comme il s'y prend , mais en bonne foi , me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir ? y a-t-il même du bon-sens ? m'en aimez-vous moins quand vous serez mariée , en serez-vous moins bonne , moins généreuse ?

L A C O M T E S S E.

Je ne pense pas.

L I S E T T E.

Sur tout avec le Marquis , qui de son côté est le meilleur homme du monde ; ainsi qu'est-ce que j'y perdrois ? au contraire , si j'aime tant mes profits , avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

L A C O M T E S S E.

Sans difficulté.

L I S E T T E.

Et enfin je pense si différemment , que je venois actuellement , comme je vous l'ai dit , tâcher de vous porter au mariage en question , parce que je le juge nécessaire.

L A C O M T E S S E.

Voilà qui est bien , je vous crois ; je ne sçavois pas que Lépine vous aimoit , & cela change tout ; c'est un article qui vous justifie ; allons , n'en parlons plus : qu'est-ce que tu me voulois dire ?

L I S E T T E

**COMEDIE.**

49

**LISETTE.**

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

**LA COMTESSE.**

Sans contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

**LISETTE.**

Un homme avec qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir de maître.

**LA COMTESSE.**

Cela est encore vrai, ce n'est pas-là ce que je dispute.

**LISETTE.**

Vos affaires vous fatiguent.

**LA COMTESSE.**

Plus que je ne puis dire; je les entens mal, & je suis une paresseuse.

**LISETTE.**

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

**LA COMTESSE.**

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

**LISETTE.**

Procureurs, Avocats, Fermiers, le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

**LA COMTESSE.**

Tu as raison.

**LISETTE.**

Sçavez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

**LA COMTESSE.**

Il faut donc que j'y rêve.

*Tom. III.*

**D**

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui ?

L A C O M T E S S E.

Non, aucun; je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

L I S E T T E.

Eh ! n'est-ce pas assez vraiment, de la passion ? Si pour vous marier vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve, & à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

L A C O M T E S S E.

Qui est admirable, j'en conviens; on peut dire assurément que tu plaides bien pour lui; tu me disposes on ne peut pas mieux, mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

L I S E T T E.

D'où vient donc, ne vous a-t-il pas parlé de son amour ?

L A C O M T E S S E.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit, & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée; c'étoit bien le moins. Sçais-tu ce qui est arrivé ? qu'il a pris mon étonnement pour de la colère; il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir; en un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour; voilà d'où il part, moyennant quoi je ne sçauois le désabuser, sans lui dire: Monsieur, vous ne sçavez ce que vous dites; & ce seroit me jeter à la tête, aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh ! c'est une autre affaire ; vous avez raison , ce n'est point ce que je vous conseille non plus , & il n'y a qu'à le laisser-là.

LA COMTESSE.

Bon , tu veux que je l'épouse , tu veux que je le laisse-là , tu me promènes d'une extrémité à l'autre ; eh ! peut-être n'a-t-il pas tant de tort , & que c'est ma faute ; je lui répons quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois ; c'est ce que j'allois vous dire : voulez-vous que j'en parle à Lépine , & que je lui insinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non , je te le défens , Lisette , à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment , ce n'est pas vous qui vous en avisez , c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas , je n'y prens point de part ; si je l'épouse , c'est à toi à qui il en aura l'obligation , & je prétens qu'il le sçache , afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits ; je vous quitte pour chercher Lépine ; mais ce n'est pas la peine. Voilà le Marquis , & je vous laisse.



## S C E N E X X I I.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**V** Oici cette lettre que je viens de faire pour le Notaire, mais je ne sçais pas si elle partira; je ne suis pas d'accord avec moi-même; on dit que vous souhaitez me parler, Comtesse.

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine; il n'a voulu que vous rendre service, il craint que vous ne le congédiez, & vous m'obligerez de le garder; c'est une grace que vous ne me refuserez pas puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-tems.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en défierois, puisque je ne sçaurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant*.

Ha! ha! ha! ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh oui! la chose est fort plaisante.

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.



**C O M E D I E.**  
**LE MARQUIS.**

53

Ma foi, je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vuc.

**LA COMTESSE.**

Vôtre inclination s'explique avec des graces infinies.

**LE MARQUIS.**

Bon! des graces, à quoi me serviroient-elles? N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïssable?

**LA COMTESSE.**

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh quelles preuves avez-vous de la mienne? vous n'en avez que de ma patience à écouter la bisarrierie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? toutes visions que vous prenez je ne sçais comment dans votre tête, & que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une mal-adresse; ce n'est non plus à moi à qui vous répondez, qu'à qui ne vous parla jamais, & cependant Monsieur se plaint.

**LE MARQUIS.**

C'est que Monsieur est un extravagant.

**LA COMTESSE.**

C'est du moins le plus insupportable homme que je connoisse; oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir; tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? & je vous crois; mais voyons, que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterois? voilà qui est bien difficile à deviner. Parbleu, vous le sçavez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien, ne l'ai-je pas dit; est-ce-là me répondre? allez, Monsieur, je ne vous aimerai jamais; Non, jamais.

LE MARQUIS.

Tant-pis, Madame, tant-pis! Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y sçaurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je vous aime; qu'en pensez-vous? & encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Que je le veux bien, Monsieur; & encore une fois, que je le veux bien; car si je ne m'y pre-

LE MARQUIS, *charmé.*

Ah! vous le voulez-bien? Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi vôtre main que je la baise.

**LA COMTESSE , LE MARQUIS , HOR-  
TENSE , LE CHEVALIER , LISETTE ,  
LEPINE.**

**V**otre billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble.

Oui, c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cents mille francs que je vous donne.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

Nous voilà donc contents ; que je vous embrasse, Marquis. (*Et à la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

**Eh bien, vous n'attendrez plus.**

Digitized by Google



*LE*

**SOMNAMBULE**

*COMÉDIE*

*ANONYME*

**EN UN ACTE.**

---

**A C T E U R S.**

**LE BARON.**

**LA COMTESSE.**

**ROSALIE**, *Fille de la Comtesse.*

**VALERE**, *Neveu du Baron, Amant  
de Rosalie.*

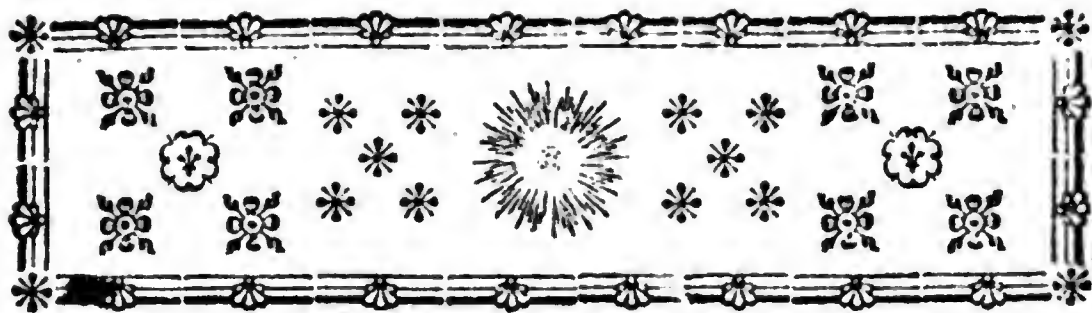
**DORANTE.**

**THIBAUT**, *Jardinier du Baron.*

**FRONTIN**, *Valet de Dorante, &  
Neveu de Thibaut*

*La Scène est dans une Maison  
de Campagne du Baron.*





# SOMNAMBULE

## *COMÉDIE.*

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

VALÈRE, THIBAUT.

VALÈRE.

**T**hibaut, St. St.  
THIBAUT.

Monsieur.

VALÈRE.

Viens donc vite; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon Oncle.

THIBAUT.

C'a n'est morgué pas mal-adroit. Il veut que vous soyez toujours come son ombre auprès li.

VALÈRE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie?

**LE SOMNAMBULE  
THIBAUT.**

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

**VALERE.**

Et qu'importe comment? Dis seulement ce qui en est.

**THIBAUT.**

Monsieur le Baron est nôtre Maître, vous êtes son Neveu. Il vous laira son Châtiau, à condition d'achever ses plans. Je fis son Jardinier. Je deviendrai le vôtre. Il est juste que je vous servions d'avance.

**VALERE, gayement.**

Mon cher Thibaut!

**THIBAUT.**

Sçavez-vous? Morguienne, je tromperois mon père pour vous.

**VALERE.**

Ah! sans doute, tu auras fait des merveilles.

**THIBAUT.**

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le Jardin avec sa mère, comme vous sçavez?

**VALERE.**

Oui, je sçais.

**THIBAUT.**

J'avons été pardevant elles; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'elles me diroient: Bonjour Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis; & j'aurois pris ma belle pour...

**VALERE.**

Au fait, mon cher Thibaut.

**THIBAUT.**

Elles n'avont pas deferré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon billet?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif! Allez se sont arrêtées dans le Boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me vela, moi, à aller travailler par devant elles: je chantions; je les regardions: mon ratiau par ici, mon ratiau par-là.

VALERE.

Eh! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vû ça, je me suis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je sçavois où il y avoit un nid de Fauvette. Ces petits ménages la faisons quelquefois penser à de plus grands: les jeunes filles les aimons d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian, quand j'avons vû que la Mère le vouloit voir, itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t'elle dit quand tu lui as donné mon billet?

THIBAUT.

Rian: car le vela.

VALERE.

Comment! toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible...

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sçait pas que je lui voulons quelque chose, pendant qu'elle est avec une Mère qui sçait bien que je ne li devons rian vouloir?

VALERE.

Juste Ciel !

THIBAUT.

Et pis, allés ne m'avont pas donné le tems; allés sont montées dans leu carosse, pour aller chez cette Comtesse où allés vont diner. Faut bien attendre qu'allés reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant. Dorante qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que vôtre Oncle prête son Châtiau aux Accordés, afin qu'ils se regardient avant la nôce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian sçu.

VALERE.

J'en aurois été peut-être moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complete ! Depuis deux ans mon Oncle me tient éloigné du monde dans ce triste Château.

THIBAUT.

Oui; comme s'il vouloit vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hyver

passé chez sa mère, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent ?

THIBAUT.

C'est bien traître !

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer ? Dis, mon cher Thibaut ?

THIBAUT.

C'a n'est pas bian aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme, qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon Oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour ; & lorsque je m'y attens le moins, je la vois arriver avec sa mère. Juge de ma douleur, quand j'apprens que son mariage est arrêté avec Dorante, & que je vais en être le témoin !

THIBAUT.

Il falloit parler plutôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaisez peut être : J'en ai opignon, moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi, dis donc ?

Sur quoi ! Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quant alle vous voit, & pis, près que vous vous en allez, alle tourne sa tête ; alle vous suit de l'œil, tant, & si loin, qu'alle vous regarde encore, morguene, quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet hyver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas ; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disais rien ! Tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué nôtre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle ? Je n'ai plus de ressource. Mais, tu as raison : je veux parler à Rosalie avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. Je suis enfin résolu . . . Qu'entens-je.

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc ?

VALERE.

On vient ; & je ne veux pas qu'on nous voye causer ensemble. On soupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Rosalie ; on devineroit que je l'aime.

THIBAUT.

Par la sambille, voilà un Amoureux bian résolu !

SCENE

## S C E N E I I.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

**N**'Y a-t-il ici personne ? Haie l'ami ! Où diable se tient... Ah ! Et, ventrebleu, c'est mon oncle !

THIBAUT.

Hé ! Palsangué, oui... C'est toi, mon neveu Charlot ! Embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu, c'est de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué, je sommes ravis que tu sois venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi, mon oncle, je suis charmé de vous rencontrer ; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois : je ne sçavois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc ?

FRONTIN.

Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Et que ly veux-tu ? Qu'as tu fait depis que je ne t'avons vû ? Comment te porte-tu, mon pauvre Charlot ? Es-tu riche ? As-tu fait fortune ? Es-tu marié ? Es-tu...

Tom. III.

E



Eh ! mais , mais . . . mon oncle , un peu de patience . Comme vous allez dru sur les questions ! Vous m'essoufflez .

THIBAUT .

Dame , vois-tu ; quand il y a long tems qu'on ne s'est vû , on a tant de choses à se demander . . .

FRONTIN .

Donnez-moi le tems de vous répondre . Premièrement , plus de Charlot , s'il vous plaît . J'ai pris un nom de guerre . Je m'appelle Frontin , je suis garçon , je n'ai pas le soif , j'étrangle de soif , je suis las comme un chien , je . . .

THIBAUT .

Parguënnë , tu réponds encore plus vite que je ne t'interroge . Que fais-tu à présent ?

FRONTIN .

Je sers Monsieur Dorante , qui , par reconnaissance , m'habille comme vous voyez .

THIBAUT .

Ah ! je sçais ce qui t'amène à présent . N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais , étant fils , petit-fils , frère & néveu de Jardinier !

FRONTIN .

Que voulez-vous , mon oncle ? Je n'ai point d'ambition .

THIBAUT .

Morgué , c'est que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit .

FRONTIN .

Fainéant ! Ce n'est pas , ma foi , au métier que

je fais. Il m'occupe jour & nuit. Aussi, j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las? Eh bien, prends l'occasion aux cheveux; demeure avec moi. Je sis Jardinier dans ce châtaiu. Ce Monsieur le Baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis dé plante, il arrache, il défriche, il éleve, il abbat; en un mot, bien ou mal, it fait toujourns travailler. L'argent roule. (*touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne?

FRONTIN.

Fort-bien, mon oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute sa Terre, que m'importe à moi?

THIBAUT.

Ce que ça te fait? Je sis veuf, je t'apprendrai le restant de ton métier. Et pis, quand je serons mort, je te l'airons ma place: tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujourns à Monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle. Il y vianit cent fois par jour. Ne t'embarasse de rien, te dis je. Revenons à nos moutons. T'es dégouté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton Maître est-il hargneux, avare, yvrogne?...

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches Banquiers de Bourdeaux: joyeux, libéral, bon diable enfin; mais...

THIBAUT.

Achéve.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

C'est naturel. M'est avis que je fis Jardinier, moi, la nuit comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit? vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne, oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition je n'en puis faire autant; aussi je donne souvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça, dis-moi un peu?

FRONTIN.

Ma foi, je n'ose.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu seras craintif aussi, ça te convient bien à toi! Comment, moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu sçauras quelque secret, & je ne le sçaurons pas? Morgué...

FRONTIN.

Voilà qui est bel & bon; vous accomodez tout cela comme il vous plait. Mon Maître me pardonnera-t'il de dire une chose dont le secret est d'une importance?...

THIBAUT.

Et qui le dira, dis? Ce sera donc toi; car pour moi...

FRONTIN.

En verité, mon oncle...

THIBAUT.

Bon, bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez, là, de bonne foi...

THIBAUT.

Que de raisons! Veux-tu parler.?

FRONTIN.

Eh bien, je vous dirai qu'il est Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son son nanbule! que diable est-ça, est-ce une charge? un emploi?

FRONTIN.

Bon, une charge! Voyez-vous, mon oncle, il y auroit dequoi rompre son mariage, si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entens, j'entens. Sonanbule... c'est qui ne pouvons se marier; qu'il est... là...

FRONTIN.

Etes-vous fou, mon oncle ?

THIBAUT.

Oh ! dis donc vite. Son Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel, une façon de maladie ...

THIBAUT.

Ah ! il est malade.

FRONTIN.

Non, point du tout, il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entens plus.

FRONTIN.

Il se lève la nuit, il marche, il parle.

THIBAUT.

Ah ! je vois ce qui c'est ; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh ! pardienne, accomode-toi donc. S'il dort, il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi, si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, &amp; que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça se peut, si le diable s'en mêle. Si j'en faisons autant, je nous casserions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'est morgué pas bian de se mocquer de son oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu veux me persuader, que ton Maître dort tout debout? A d'autres!

FRONTIN.

J'y ai été pris moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton Maître est un fou, & toi aussi. Paix, chut: voici nôtre vieux Maître.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

LE BARON, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

LE BARON, *avec des bas peau, dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

**I**L faut se lever plus matin, Valere; oui beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon Oncle, j'étois à cinq heures aux Ouvriers, vous l'avez vû vous-même.

LE BARON.

Il est vrai; mais j'y étois encore avant toi. On

voit à quatre heures.



fait tout plus tard à présent ; tout se retarde.  
Oh ! de mon tems, on se levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plutôt. Et quoi-  
que je n'aye pas fermé l'œil, demain vous serez  
content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever, cette année,  
la terrasse neuve. Et si nous ne profitons pas de  
la belle saison... (*Voyant Frontin.*) Quel est cet  
homme, Thibaut ?

THIBAUT.

C'est mon neveu, Monsieur.

LE BARON.

A-t'il un métier ? Cherche-t'il de l'ouvrage ?

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je précède mon Maître de  
quelques momens : il me suit.

LE BARON.

Qui, ton Maître ?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALERE, à part.

Ah Ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. De-  
puis trois jours nous n'avons ni dormi, ni reposé,  
pour arriver plutôt.

LE BARON.

Il aura le tems de se délasser ici. Allons, Va-  
lere, je veux qu'il trouve mon Jardin propre &  
bien tenu ; toi, Thibaut, va promptement faire  
aller la petite cascade du Potager.



THIBAUT.

La cascade du Pottager, Monsieur! vous savez bien qu'il n'y a pas une goutte d'eau; & morgué la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, Bourreau! Comme nous fimes la dernière fois, va-t'en faire de l'eau au grand puits; remplis le réservoir. Tu n'as point d'intelligence; tu ne te soucie non plus de l'honneur d'une maison!...

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous ferez de la peine à mon Maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi; laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON.

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les bassins & les cascades, & je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

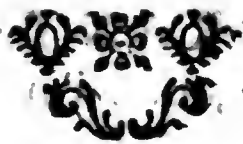
Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut. (*Thibaut s'en va.*)

FRONTIN.

Monsieur, voici mon Maître.





## S C E N E I V.

LE BARON, DORANTE, VALERE,  
FRONTIN.

LE BARON.

**L**E bon jour donc, Dorante ! soyez le bien arrivé ! Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pû résister à l'impatience de voir Rosalie, & à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne fanté ? Voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour & nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne maison ; on aura soin de vous.

DORANTE, montrant Valère.

Ne feroit-ce pas là Monsieur votre neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vû si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALERE.

Monsieur ... je voudrois ... pouvoir ...

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Al-  
lons, Dorante, venez faire un tour de promena-  
de. Vous prendrez d'abord une idée générale du  
terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me  
fissiez l'honneur de me présenter à Madame?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figu-  
re prévient; & vous ne pouvez qu'approuver le  
juste empressement que j'ai d'en juger par moi-  
même, quoique dans cet équipage je ne sois pas  
trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au  
beau Sexe. Mais nous avons du tems. Elle est  
allée avec sa mère dîner à une demie lieue d'ici.  
Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici? En ce cas, per-  
mettez-moi de profiter de la circonstance Trou-  
vez-bon que j'aie me reposer. L'envie de leur  
faire ma cour m'auroit donné des forces; mais  
je me trouve si fatigué...

LE BARON.

Bon! à votre âge j'aurois fait cent caprioles  
après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler: mais je

76. **LE SOMNAMBULE**

sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

**LE BARON.**

Eh bien, je vais faire servir le diné.

**DORANTE.**

Il m'est utile je vous assure.

**LE BARON.**

Du moins, nous allons, mon neveu & moi, vous montrer la Maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, & sur-tout de mes greniers.

**VALERE.**

Mon oncle, Monsieur est fatigué.

**LE BARON.**

Venez, cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

**DORANTE.**

Tout m'est égal.

**LE BARON.**

Voulez-vous celui-ci?

**DORANTE.**

Celui-ci, soit.

**LE BARON.**

Il est commode. Cette salle lui sert d'Anti-chambre; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous consulter...

**DORANTE.**

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

**LE BARON.**

Au reste, vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits...

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter,  
& de la liberté que vous me donnez. Sui-moi,  
Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.

---

S C E N E V.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

**C**royez-vous, mon Oncle; que Dorante soit  
prevenu en faveur de Rosalie?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impac-  
tience de la voir. A propos, j'oubliois de te  
dire...

VALERE.

Ce peut être aussi par bienveillance. Et il y a  
encore loin de la politesse à l'amour? n'est ce pas  
mon Oncle?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu...

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par  
un portrait. Je disois donc...

VALERE.

Dorante a-t'il aussi envoyé le sien à Rosalie ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sçai rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là ? J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucunes circonstances. Vous leur prêtez votre maison ; & Rosalie auroit pu . . .

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voye ; car elle est charmante.

VALERE.

Ah ! oui, mon oncle ; elle a des graces, des yeux . . .

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es-tu fou ? Je te parle des charmes de ma Maison, de mon Jardin ; qui . . .

VALERE, *rougissant.*

Ah ! j'entends ; & vous avez raison. Je regardois tantôt sur le Boulingrin un des plus beaux objets . . .

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'est un des plus beaux points de vûe qui soit en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vûe : j'en admirois tous les charmes ; & . . .



LE BARON.

Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

V A L E R E.

Je posséderai?...

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que...



## S C E N E V I.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE,  
VALERE.

LE BARON.

**E**H quoi, mes Dames, déjà de retour?

LA COMTESSE.

La Comtesse est malade: nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant-mieux: nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la Grille, & nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée?



Je ne me laisse pas aisément, Baron.

VALERE.

Et vous, Mademoiselle, n'auriez-vous pas besoin de repos?

ROSALIE.

Me promener, me reposer, Monsieur, tout m'est assez indifférent.

VALERE.

Tout, Mademoiselle?

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiselle. Vous dites cela foiblement. Il faut dire: Oui, Monsieur. Je voudrais bien voir que tout ne lui fût pas indifférent, tant que j'aurai de l'autorité sur elle...

LE BARON.

Oh! vous ne la garderez pas long-tems, cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gayement*.

Il est arrivé?

ROSALIE, *tristement*.

Il est arrivé?

VALERE, *languissamment*.

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement*.

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire? est-ce que tu ne le sçais pas, toi?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE

LE BARON.

Il est charmant , agréable , vif , fage , & pofé.  
Oh ! c'est un jeune homme fort aimable. Dis  
donc , Valere ?

VALERE.

Je ne l'ai vu qu'un moment , mon Oncle ; j'en  
jugerois mal. C'est Mademoifelle qui doit en  
décider.

LA COMTESSE.

Eh bien , qu'est-ce qu'on répond ? Mademoi-  
felle , répondez donc ?

ROSALIE.

Il peut être aimable , Monsieur : mais il ne fau-  
droit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en  
juger fans prévention.

LA COMTESSE.

Oui , parce que vous devez l'époufer , n'est-  
ce pas ? mais cela ne s'entend point. Il faut dire ,  
Monsieur , le choix de mes parens me le fera  
paroître accompli. Tout le monde dit que vous  
avez de l'esprit : pour moi , je ne vois point ce-  
la. Mais où est Dorante ?

VALERE.

Madame , toutes affaires cessantes , il est allé  
dormir.

LA COMTESSE.

Dormir , à l'heure qu'il est ?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce foir ; & com-  
me il a couru jour & nuit , il étoit fi las , fi las...

LA COMTESSE.

Qui le preffoit de courir fi vite ? pourquoi

Tom. III.

F

faire ? pour se reposer ? pour dormir ? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier , & n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plutôt. Qu'en pensez-vous , ma fille ?

ROSALIE.

Madame , je ne desirer pas de sa part un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple , on ne sçait si c'est la modestie qui vous fait parler , ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure , Madame , que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais , vraiment , il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant ! La jeunesse d'à-present , Baron , n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah ! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui , demain vous le promenez dès le point du jour , je gage ; vous le ferez courir , & puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon , bon ! est-ce qu'on se fatigue dans un Jardin que l'on n'a jamais vu ?

LA COMTESSE.

Fort bien , quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt Terrasses dans votre Jardin.

LE BARON.

Comment donc ? c'est une magnificence ...

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guere de vue.

LE BARON.

Ah! sans la Montagne elle seroit admirable.  
Il m'est facile de vous en convaincre. Hé, Thibaut?

Apporte-moi mon Plan. (*Thibaut paroît.*)  
(*Thibaut s'en va.*)

LA COMTESSE.

Oui: mais la Montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des Neveux qui se marieront, laissez moi faire: à la cinquieme génération, je ne veux pas qu'il en reste trace; vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse, Mademoiselle, de votre ignorance, & de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections; on a le plaisir d'y répondre. Voici Thibaut.



## S C E N E V I I.

THIBAUT, LE BARON, LA COMTESSE,  
ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

**N**'Est-ce pas mon grand Plan?

THIBAUT.

Oui, Monsieur; c'est le beau, c'est celui que je portons toujours, près que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, & tiens le Plan élevé. Bon.

LA COMTESSE.

Ah! je vous donnerai de bons Conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là; mais l'esprit est un bon meuble; il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante! La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendit? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des Canaux? des Pièces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, Madame. On en marque toujours dans les Plans: cela les

embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la Montagne que vous sçavez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance; je détruisons douze arpens de vigne: Que de vin perdu pour avoir de l'eau!

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

V A L E R E.

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle?

R O S A L I E.

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance; je n'y entens rien.

V A L E R E, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux.

R O S A L I E, *à part.*

Hélas!

LA COMTESSE.

C'est donc là votre Basse-Cour?

LE BARON.

Eh, non parbleu, Madame; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les: vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué, que vous allez voir clair!

V A L E R E, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumières, Mademoiselle? On pourroit vous expliquer...



ROSALIE, *haut*.

A quoi me serviroit cette connoissance?

VALERE, *bas*.

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'Avenue?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte!

LE BARON.

Courte! Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon! elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres, vous verrez.

LA COMTESSE.

Une, deux, trois, quatre, cinq.

VALERE *haut, regardant Rosalie*.

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue. Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment; Voici le terrain qu'occupe la Montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'Avenue. Parlez, parlez toujours: cent cinquante-cinq, cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine?



L E B A R O N.

Sans doute; &amp; une vue...

V A L E R E.

*(à la Comtesse.)* *(à Rosalie.)*

Admirable, Madame: & si vous daigniez, Mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation... *(bas.)* d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

L E B A R O N, *à Rosalie.*

Il connoît la position comme moi-même: C'est lui, Mademoiselle, qui a dressé le Plan sur mes projets.

L A C O M T E S S E.

Je ne croyois pas Monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que Monsieur put vous inspirer du goût.

V A L E R E.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

L A C O M T E S S E.

Deux cens soixante & treize! Voilà une très-belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées... mais des idées à perte de vue.

L E B A R O N.

J'aurai soixante Avenues de cette taille-là.

V A L E R E, *à Rosalie.*

Vous concevez, Mademoiselle, l'effet que cela produira. *(bas.)* En sortant de table... *(haut.)* Rien ne fera si noble, sans contredit. *(bas.)* Ici même dans cette Salle... *(haut.)* Cela demande de la patience, à la vérité. *(bas.)* Si vous voulez m'écouter un moment, vous me sauverez la

F 4

vie. [*haut.*] Mais , convenez que c'est une belle entreprise.

**ROSALIE.**

Elle me paroît bien hardie.

**LA COMTESSE.**

Apprenez , Mademoiselle , que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

**LE BARON.**

Oh ! C'est mon talent à moi. Par exemple , voyez-vous la grande Terrasse ? Devinez combien elle aura de haut , quand elle sera faite ?

**LA COMTESSE.**

Combien ? Eh , mais ... (*montrant avec sa main.*) comme cela ?

**LE BARON, riant.**

Ah , ah , ah ... Que vous n'y êtes pas ! Elle aura cinquante sept pieds huit pouces & demi ; n'est-il pas vrai , Valere ?

**VALERE.**

Oui , mon Oncle , cinquante-sept.

**LA COMTESSE.**

Cinquante-sept pouces & demi ! Cela est merveilleux ; mais c'est un précipice : je n'irai jamais , la tête me tourneroit.

**LE BARON.**

Pour moi , je n'appréhende pas que la tête me tourne.

**VALERE.**

Vous rêvez , Mademoiselle ? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire , & vous n'y viendrez point ?

**C O M E D I E.**

**89**

**R O S A L I E.**

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; &...

**V A L E R E.**

Dites naturellement ce que vous pensez.

**R O S A L I E.**

A quoi cela me meneroit-il ?

**L A C O M T E S S E.**

Cela vous meneroit à sçavoir ce que je sçais. Allez, Monsieur, laissez-la dans son ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En verité, Baron, je suis très-contente de ce que j'ai vu , & j'y donne mon approbation. Mais , dites-moi , toutes ces terres sont-elles à vous ?

**T H I B A U T.**

C'est-là le *Hic*.

**L E B A R O N.**

Non , pas encore. Mais , supposez qu'on ne voulut pas me les vendre , il faudroit être de bien mauvaise humeur , pour refuser sur ces terres d'aussi beaux Plans que ceux-ci. J'apperçois le Maître d'Hôtel : Ces Dames sont servies.

**L A C O M T E S S E.**

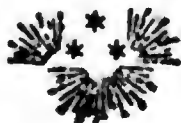
Allons , Baron !

**L E B A R O N.**

Belle Rosalie , donnez-moi la main. Thibaut , je te recommande mon plan.

**T H I B A U T.**

Allez , Monsieur , ne vous boutez pas en peine.





## S C E N E V I I I.

THIBAUT *seul.*

**A**vec son parc ! il est morgué bian fou. Oh ! je ne nous y connoissons pas , ou cette Jeunesse en revendra à cette vieillese : Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi ; il a glissé queuques paroles , & j'ai bian vu que la petite Demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avons dit de son . . . son . . . foin ! Je ne sçavons plus comment ça se nomme. Il entendra peut-être queuque chose , car ils l'avons beaucoup fait étudier ; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais , vela mon neveu ; faut que je le fasse encore dégoïser.



## S C E N E I X.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

**V**otre valet, mon Oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot.

FRONTIN.

Moi , je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire , ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amène. Sçavez-vous que je ne veux point dormir à vuide , comme mon Maître ?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité , mon Oncle , vous êtes le premier questionneur du Royaume. Mais à quoi bon me questionner , moi ? Vous ne croyez-pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarrasse pas. Je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez-donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? ne dort il pas ?

FRONTIN.

Oui , il dort ; & c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sçauroit dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non. C'est pour le réveiller, si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là dessus. Morgué, je te dé-

fends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement, ton Maître est-il amoureux de sa Prétendue ?

**FRONTIN.**

Amoureux ! il ne l'est qu'en peinture.

**THIBAUT.**

J'ai morgué cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant ; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture ?

**FRONTIN.**

C'est qu'il n'a vu que son portrait. Il l'a trouvé charmant : & sur les récits qu'on lui en a faits , il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

**THIBAUT.**

Il a morgué raison ; il suppose bien. Mais , dis-moi ...

**FRONTIN.**

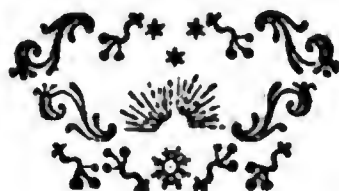
Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim & de soif ...

**THIBAUT.**

Allons , vians à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc ...

**FRONTIN.**

Je crois le diable... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait son maudit train ?





## S C E N E X.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

*Dorante paroît en robe de chambre , avec une botte , une pantoufle , une perruque mal mise , un ceinturon , un fouet de Poste à la main , enfin , dans le désordre ; mais cependant ni mes-  
séant ni trop ridicule.*

THIBAUT.

**T**iens, voilà ton Maître qui voulons te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien heureux qu'il ait tourné par ici ; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc... Est-ce là?... oh, oh, m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître?

FRONTIN.

Et oui. Parbleu, l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

Il est tard... la nuit... au Château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tient de l'esprit, du Revenant, m'est avis?

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon Oncle, c'est que tout en dormant il dit quelquefois des choses très-raisonnables, très-justes.

DORANTE.

Frontin!... Coquin!... tu boiras ce soir... yvrogne!... Paresseux!...

THIBAUT.

Tu as raison : je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier Maître de Poste... Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

*(Il donne des coups de fouet en l'air, & attrape Thibaut.)*

Ah! les mauvais chevaux! Ohé, ohé, ohé!

FRONTIN, *riant*.

Ah, ah, ah, ah...

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur, Monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon Oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué, ôte-le toi-même, tu dois être plus fait que moi aux étrivrières.

DORANTE.

Ohé, ohé.

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve. Monsieur, Monsieur, c'est de la part de Monsieur Argante.

DORANTE.

Argante!... de l'argent... il faut lui rendre.

FRONTIN, s'avancant.

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles... il est bien pressé... écrivons.

(Il fait avec son fouet comme s'il écrivoit.)

FRONTIN.

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire; vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin... Monsieur Argante...

FRONTIN.

C'est un Juif, ce Monsieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain!... je l'écris. Frontin, au coffre fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parles-donc, neveu, t'es donc son Caissier?

FRONTIN.

Quand il dort comme vous voyez, mon Oncle. Malheureusement il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma Lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre Lettre.

DORANTE.

Ma Lettre... Argante... un sac... prenez ce sac... rapporte mon Billet.

THIBAUT.

Ah, ah, le sac! prenons, prenons, nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons!... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide! Frontin... Monsieur, Monsieur, vous ferrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au secours!

FRONTIN.

Attendez; laissez-moi lui prendre le petit doigt; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué, tout ce que tu voudras: mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil!

DORANTE.

Où suis-je, Frontin? Pourquoi m'as-tu laissé sortir? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce tems pour vous en aller; & j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me suis trahi. Je m'en souviens; je suis chez Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les Diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme?

THIBAUT.

Morgué, c'est stilà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le Jardinier d'ici. Vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir. Je croyois qu'on me vo-  
loit,

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vite.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie? Elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, Monsieur, vous avez insulté mon honneur; cela n'est pas bian.

Tom. III.

G





il en faut convenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étais autant d'étranglé. Queu train tout ça avons mis dans ma tête ! Je ne sçavons où j'en sommes.

\* ————— \*

## S C E N E X I I.

VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

**E**H ! Monsieur Valere, venez vite (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiser tout ça ? (*haut.*) Oh ! palsanguienne, allez, Monsieur, vous ne sçavez pas...

VALERE.

Mon Oncle & la Comtesse sont encore aux mains sur les Plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, & de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand elle fera sa femme, si ce Monsieur Dorante alloit rêver qu'elle est avec un autre !... morgué, vous ne sçavez pas...

G 2

VALERE.

Il est bien tems de plaisanter. Laisse-moi. Ah ! Rosalie , je meurs content si je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire , est itou fort nécessaire.

VALERE.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi ! vous ne voulez pas m'acouter ?

VALERE.

Non , non , non. Rosalie peut arriver. Sors , je t'en conjure. Si elle te voyoit , tu l'empêcherois de venir ici , tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là ? Eh bian , morguienne , je nous en allons. Vous en serez fâché , je vous en avertis.



## S C E N E X I I I.

VALERE *seul.*

**E**Nfin , j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté ; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent , sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah , Dieux ! j'apperçois Rosalie.

## \* ————— \*

## S C E N E X I V.

ROSALIE, VALERE.

VALERE.

**Q** Uoi ! vous avez la bonté de venir ? Avancez donc quelques pas ; on pourroit nous entendre.

ROSALIE , *tremblante & n'avançant que très-peu.*

Non , Valere ; j'ai trop de peur. Dites-moi vite ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plutôt.

VALERE.

Calmez-vous , de grace , belle Rosalie , donnez le moi tout entier , ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien , charmante Rosalie , n'écoutez donc qu'un mot , puisque vous le voulez ; je vous adore.

ROSALIE.

Ah , que je suis fâchée de le sçavoir ! Adieu.

VALERE.

Encore un mot , divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï ?

G 3

Jugez-en, Valere. Incertaine de vos sentimens, la raison me défendoit de m'en convaincre. Je suis pourtant venue vous entendre . . . Dites-moi vous-même . . . ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah! Valere . . . Ah! . . . laissez-moi rentrer.

VALERE.

Non, demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné: sans lui je n'osois agir, cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à nôtre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh! que pouvez-vous faire? ne vaudroit-il pas mieux oublier? . . . Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plutôt mourir mille fois! laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prieres, les larmes; enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE,

Ah! Valere, vous ne connoissez pas ma Mere. Le souvenir m'en fait frémir . . . les instans s'écoulent . . . & nous ne les comptons pas. Sortez, & laissez-moi vous fuir.

VALERE.

Il faut vous obéir. Mais en vous quittant, laissez-moi vous rendre grace de ma félicité, & vous jurer une fidélité éternelle.

*(Il tombe à ses genoux.)*

## S C E N E X V.

LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LA COMTESSE.

**Q**ue vois-je, ma fille!... Valere!... Ah,  
juste Ciel!

ROSALIE.

Valere, je suis perdue, voilà ma Mere.

VALERE.

Ah, Dieu!

LA COMTESSE.

Se peut-il... que ma fille... que mon sang...

ROSALIE.

Ma Mere... le hazard a fait... je ne prévo-  
yois pas...

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je  
vous surprendrois. Après cette aventure, je ne  
sçaurois parler.

VALERE.

Calmez-vous, Madame. Apprenez qu'un sen-  
timent aussi tendre que légitime, & que je me  
flatte que mon Oncle approuveroit...

LA COMTESSE.

Votre Oncle, Monsieur! il me fera raison de  
l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux  
de ma fille! je vous trouve à ses genoux! il n'est  
point d'extrémité...

Mais , Madame , croyez qu'elle n'a point de part . . .

*LA COMTESSE.*

Elle vous écoutoit. Cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate , un Couvent me répondra de vous , Mademoiselle. Je sçaurai vous y tenir toute votre vie.

*ROSALIE.*

Que puis-je avoir dit , que puis je avoir entendu depuis un instant ?

*LA COMTESSE.*

Un instant ! comme si l'on ne sçavoit pas ce que c'est qu'un instant ! Allons , partons ; plus de raisonnement.



*S C E N E   X V I .*

*LE BARON , LA COMTESSE , ROSALIE ,  
VALERE.*

*LE BARON.*

**Q**U'est-ce , mes Dames ? vous sortez avec une grande précipitation ! Je le vois , l'impatience de la promenade . . .

*LA COMTESSE.*

Je fors pour tout-à-fait , mon cher Baron . . . Je veux partir sur le champ ; je veux retourner à Paris.



LE BARON.

Comment donc ? y pensez-vous ? Et Dorante ,  
que diroit-il ?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y-a-t'il donc de si pressé ?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre , votre honneur ?

LA COMTESSE.

Et je vous demande Justice de l'insolent amour  
de votre Neveu , ou je sçaurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t'il dont fait ? (*à Valere*) Com-  
ment , petit écervelé , vous insultez Madame , à  
son âge ! sans égard pour...

VALERE.

Moi , mon Oncle ? je vous jure que...

LA COMTESSE.

Non , Baron ; son amour...

LE BARON.

Son amour ! son amour est impertinent. Est-ce  
qu'on doit en avoir pour vous , Madame ? (*à Va-  
lere*) petit coquin , une femme respectable !...

VALERE.

Je vous proteste , mon Oncle , que j'ai pour  
Madame un respect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe , qui ne sorge pas que vous  
seriez sa Mère , & qui ose vous manquer !

A l'autre: il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi qui n'a rien vu, & qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colere me suffoque. Il est devenu fou!

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable, à son âge; mais il n'y retournera plus, Madame; & je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne sçavez ce que vous dites? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mere? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer! Et qui vous dit qu'il m'aime?

LE BARON.

Comment! vous ne disiez pas que c'étoit à vous?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se fut adressé à moi, le mal ne seroit pas si grand; mais il a l'insolence d'aimer Mademoiselle, il n'en fait aucun mystere; il me l'avoue à moi-même, je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colere est fondée, & si je puis, après cela, demeurer dans la même maison?

LE BARON.

Oh! oh! c'est autre chose. Quoi, Monsieur!...

Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colere, Madame ; mais je désapprouve votre départ : & qui plus est , je vous conseille de demeurer ici , comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit ! Comment l'entendez-vous , Monsieur ?

LE BARON.

Oui , Madame ; vous devez agir ici de sens froid , & vous posséder ; c'est moi qui vous le conseille , qui suis vif , comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui , fort à propos : & moi , je vous signifie que je veux être en colere dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé ; le moyen de le lui cacher , c'est de laisser les choses en même état.

V A L E R E , *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon Oncle , si vous daignez ajouter à tant de bontés . . .

LE BARON.

Tais-toi : Je te parlerai. Tu verras comment je sçaurai faire passer cet amour prétendu , cette bouffée de jeunesse : Je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge , & dans mon Château , sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mere . . .

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot , Mademoiselle , vous achevez de me pousser à bout.

LE BARON.

Et toi, si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Allons, Baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colère me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous & pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait; un mariage conclu, fini, où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce Mariage ne vous seroit pas avantageux, Madame, vous avez donné votre parole: Comment y pourriez-vous manquer? Et, pour une petite fantaisie musquée d'un Godelureau, j'irois passer, moi, pour!... Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez-vous, Baron, emportez-vous; vous devez être furieux: Pour moi, je me calme... par politique, au moins; car je ne me connois plus... mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez; sans cela, Mademoiselle, Mademoiselle...

## L E B A R O N.

Cette aventure sera donc secrète. Il n'y auroit à craindre que ce petit Monsieur-là. N'en foyez point inquiète. Quand il seroit assez mal-honnête-homme... suffit, je vous en réponds.

## L A C O M T E S S E.

Votre douceur me paroît inconcevable; enfin, vous me rendez douce, & je suis confondue. Baron, je m'abandonne à vos conseils. Mais, Ciel! n'est-ce pas là Dorante?

## L E B A R O N.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu? Qu'allons-nous devenir!

## S C E N E X V I I.

DORANTE, LE BARON, LA COMTESSE,  
VALERE, ROSALIE.

*Dorante paroît en Robe-de-Chambre; & tenant son chapeau à la main, dont-il se cache le bas du visage.*

L A C O M T E S S E, à Rosalie.

**V**ous nous mettez dans une jolie situation; Mademoiselle!

## L E B A R O N.

Il n'y auroit point de remède, s'il nous avoit écouté.

V A L E R E, à part.

Plut au Ciel!

LE SOMNAMBULE  
LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé!

LE BARON.

Il ne sçait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un Bal... à des Nôces...

LE BARON.

(à la Comtesse.) (à Dorante.)

Il faut cacher notre embarras. En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces Dames en Robe-de-Chambre! Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille: preuve de mépris. (*d'un ton précieux.*) De quelque façon que soit Monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en Courrier... en Turc... en Domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, Monsieur; vous avez raison, il faut, ou faire beaucoup de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi... point de façon... Vous ne faites point de façon... il me paroît... (*riant à demi voix.*) Ah, ah, ah... Ah, ah, ah...

VALERE, à part.

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnois bien.



D O R A N T E.

Vous me connoissez?... Non... oh, non... (*riant.*)  
Ah, ah, ah.

L A C O M T E S S E.

Voilà ma fille qui...

D O R A N T E

Votre fille!... Ah, ah... bien déguisée...  
ah, ah... bien déguisée... ah, ah.

L A C O M T E S S E.

Déguisée, que voulez-vous dire, Monsieur?  
Vous nous connoissez bien peu; Si vous croyiez ...

D O R A N T E.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la con-  
noître...

L E B A R O N.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous con-  
nois plus.

D O R A N T E.

Plus!... tant mieux... ce sont des Masques.

L A C O M T E S S E.

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle;  
mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte  
à la familiarité. (*à Dorante.*) Sachez, Monsieur,  
que tout autre parti étoit plus honnête que celui  
que vous prenez pour rompre avec nous.

D O R A N T E, *s'approche d'un fauteuil*  
*& s'assied.*

Ouf! je suis beaucoup mieux... je vois tout le  
train...

L A C O M T E S S E.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous  
rends votre parole; je retire la mienne; &

rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre.

(Il s'endort.)

LE BARON.

Mais pensez donc Dorante...

LA COMTESSE

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage. Votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voye ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis vous & moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus...

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah, ma mere!

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE.

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter?



SCENE

## SCENE XVIII. &amp; Dernière.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE,  
DORANTE, VALERE, THIBAUT,  
FRONTIN.

FRONTIN.

**I**L s'est échappé: je ne l'ai plus trouvé dans son lit. Où diable peut-il être?

THIBAUT.

Tian, morgué, le vela là-bas en conversation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon Oncle.

THIBAUT.

Oh! laisse-moi; je n'avons rian à ménager.

[à la Compagnie.]

C'est un...

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t'il étranglé personne?

LA COMTESSE.

Comment?

LE BARON.

Quel est ce galimathias?

THIBAUT.

Je vous dis que son Maître est un fou qui dort comme s'il étoit éveillé.

Tom. III.

H

114      **LE SÔMNAMBULE**  
**LE BARON.**

Coquin, rêves-tu?

**THIBAUT.**

Non, morgué; c'est lui qui rêve : & pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoissons son petit doigt, & j'allons l'éveiller.

**VALERE.**

Que veut dire tout ceci?

**ROSALIE.**

Je n'y comprends rien. Mais, quand on est heureux, on doit tout craindre.

*[Thibaut serre le petit doigt de Dorante.]*

**DORANTE.**

Aye! Où suis-je? Ah! Monsieur le Baron, c'est vous? Tirez-moi de peine, je vous conjure, n'ai-je rien dit?... n'ai-je rien fait?...

**LE BARON.**

Pouvez vous le demander? Que vous importe, puisque votre mariage est rompu?

**DORANTE.**

Il est rompu? Ciel! Je ne puis comprendre...

**FRONTIN.**

Pour moi, je comprends fort bien, Monsieur. Nous sommes découverts, & vous aurez fait quelque extravagance. J'ose vous assurer, Madame, que mon Maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille; & ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

**LA COMTESSE.**

Quoi! l'on me voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille & moi? Oh bien, Monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée,  
& mon Oncle aussi, lorsque vous m'avez promis  
Rosalie ?

DORANTE.

Quoi ! c'est à Valere...

THIBAUT.

Lui-même. Dame ! il y a plus de six mois qu'il  
n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je ? Je ne  
vous épousois que par obéissance.

DORANTE.

Cet aveu ne me permet pas d'insister ; & je ne  
dois plus que rire d'une aventure qui nous em-  
pêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur  
vous vient en dormant.

LE BARON.

Allons, allons, mes enfans ; tout en nous pro-  
menant, nous prendrons des mesures pour ne  
pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au Parterre.*

Il auroit tort de se plaindre ; il n'est pas le  
premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN.



THE  
1811  
THE  
THE  
THE

THE  
THE  
THE  
THE

THE  
THE  
THE  
THE

THE  
THE  
THE  
THE

THE  
THE  
THE  
THE

THE  
THE  
THE  
THE

THE  
THE  
THE  
THE



**LE**  
**MARCHAND**  
**DE SMYRNE,**  
**COMÉDIE**  
**EN UN ACTE.**

---

## **A C T E U R S.**

**HASSAN,** *Musulman.*

**ZAYDE,** *Femme d'Hassan.*

**NE'BI.**

**KALED,** *Marchand d'Esclaves.*

**FATME,** *Confidente de Zayde.*

**DORNAL,** *Amant d'Amélie.*

**AMELIE,**

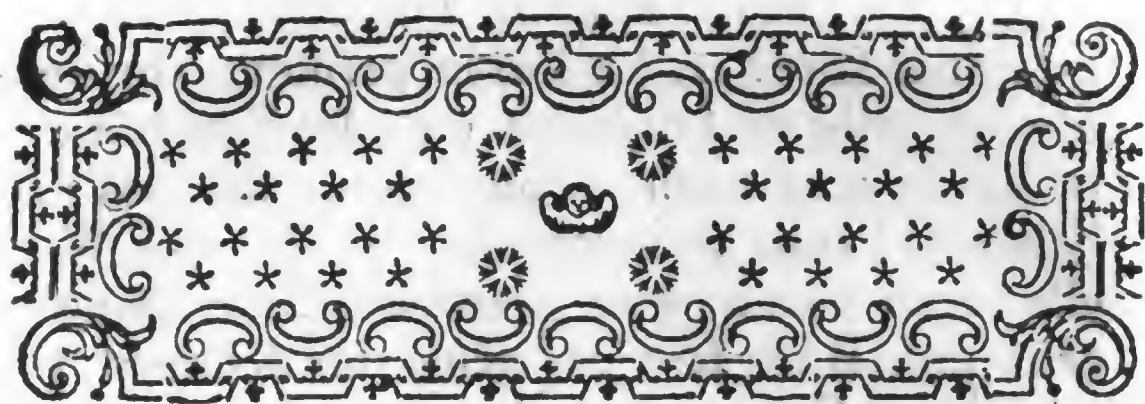
**ANDRÉ,**

*Domestiques de Dornal.*

**UN ESPAGNOL.**

**UN HOMME** *de Loix.*

**UN ESCLAVE** *Turc.*



*L E*

**MARCHAND  
DE SMYRNE,  
COMÉDIE.**

---

**SCENE PREMIERE.**

**HASSAN** *seul.*

**O**N dit que le mal passé n'est que songe ;  
c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur  
présent. Il y à deux ans que j'étois Esclave chez  
les Chrétiens à Marseille, & il y à un an au-  
jourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus  
jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence.  
Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme.  
Mes Voisins en ont deux, quatre, cinq, six, &

pourquoi faire?... La Loi le permet... heureusement, elle ne l'ordonne pas; les François ont raison de n'en avoir qu'une; je ne fais pas s'ils l'aiment, j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur... La voici.

*S C E N E I I.*

HASSAN, ZAYDE.

## HASSAN.

**V**ous êtes descendue bien tard, ma chère Zayde.

ZAYDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon Pavillon les Vaisseaux rentrer dans le Port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos Corsaires auroient fait quelque prise ?

**HASSAN.**

Il y a long-tems qu'ils n'en ont fait: & en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un Chrétien m'a délivré d'esclavage, & m'a rendu à ma chere Zayde, il m'est impossible de les haïr.

Z A Y D E.

Et pourquoi les haïr ? Parce qu'ils ne connoissent pas notre saint Prophète ? Ne font-ils pas

assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme: je trouve cela très-bien.

H A S S A N, *souriant.*

Oui, mais en récompense...

Z A Y D E.

Quoi?

H A S S A N.

Rien. (*à part.*) Pourquoi lui dire cela? C'est détruire une idée agréable. (*tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques Esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le Ciel bénit ma reconnoissance.

Z A Y D E.

Que j'aime votre Libérateur, sans le connoître! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

H A S S A N.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame... Si vous aviez vu... On rachetoit quelques-uns de nos Compagnons; j'étois couché à terre; je songeois à vous & je soupirois; un Chrétien s'avance, & me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une Maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, & je mourrai loin d'elle, faute de deux cens sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulerent dans ses yeux. Tu-es séparé de ce que tu aimes, dit-il? tiens, mon ami, voilà deux cent sequins, retourne chez toi, sois heureux, & ne hais pas les Chrétiens. Je me leve avec transport,



122 *LE MARCHAND DE SMYRNE*

je retombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami! me dit-il, en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête. Permetts qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, & il m'accompagna jusqu'à la Chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

Z A Y D E.

Puisse le Ciel le bénir à jamais, il sera heureux sans doute, avec une ame si sensible!

H A S S A N.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

Z A Y D E.

Comme elle doit l'aimer!



*S C E N E I I I.*

H A S S A N, Z A Y D E, F A T M E'.

Z A Y D E.

**F**atmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

F A T M É.

Il vient d'arriver des Esclaves Chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâchés d'être le voi-



fin, & que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, & en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant*.

Pourquoi? Cela vous inquiète; vous craignez que l'exemple ...

ZAYDE.

Non: je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAYDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui... Mais, Zayde, un peu de conscience.

Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au-lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse ;  
 il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse de-  
 vant un Arménien sans argent comptant, & sur-  
 tout devant un avare comme celui-là.

\*—————\*

## S C E N E I V.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

**M**On mari a quelque dessein, ma chere  
 Fatmé, il me prépare une fête, je fais semblant  
 de ne pas m'en appercevoir, comme cela se pra-  
 tique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'en-  
 tends du bruit ; c'est sûrement Kaled avec ses  
 Esclaves, je ne veux pas voir ces malheureux, ce-  
 la m'attendriroit trop. Suis-moi, & exécute fi-  
 dellement mes ordres.

\*—————\*

## S C E N E V.

KALED, DORNAL, AMELIE, ANDRÉ,  
 UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED.

**J**Amais on ne s'est si fort pressé d'acheter  
 ma marchandise. On voit bien qu'il y a

long-tems qu'on n'avoit fait d'Esclaves. Il falloit qu'on fut en paix; cela étoit bien malheureux.

D O R N A L.

O désespoir! la veille d'un mariage, ma chère Amélie!

K A L E D , *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage... Mauvais pays! Aurois-je fait fortune là? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis débarrassé de ce vieil Esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce Médecin François. Rentrons; avancez. Qu'est-ce qui arrive, c'est Nébi? Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplette?

---

S C E N E V I.

*Les précédens*, N E B I.

N E B I.

**K**Aled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre Esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le Cadi.

K A L E D.

Pourquoi donc? De quel Esclave parlez-vous?

126 **LE MARCHAND DE SMYRNE**

Est-ce de cet Ouvrier, de ce Marchand ? Je consens à les reprendre.

**N E B I.**

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre Médecin François. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le Cadi.

**K A L E D.**

Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

**N E B I.**

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon Serrail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite ; elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

**K A L E D.**

Ma foi, non.

**N E B I.**

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

**K A L E D.**

Eh ! ... L'air natal ... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

**N E B I.**

Quel Médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cent lieues de lui ? L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins, mais mes Esclaves le poursuivent, & vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

**K A L E D.**

Votre argent ? Oh ! le marché est bon. Il tiendra.

**N E B I.**

Il tiendra ! Non, par Mahomet. J'obtiendrai

justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un Médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous. Mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière quand vous m'avez vendu ce Savant.

K A L E D.

Quel Savant ?

N E B I.

Oui, oui ! ce Savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du bled, & qui m'a fait perdre six cent sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

K A L E D.

Eh bien ! est-ce ma faute à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des Savans ? Est-ce qu'ils y entendent rien ? N'avez-vous pas des Laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir, & les faire travailler. Regardez-le donc avec ses Savans.

N E B I.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, de qui est-il fils, de qui est-il fils ? Et quel est le Pere, & le Grand-Pere, & le Bisayeul ? Il appelloit cela, je crois, être Généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du Grand-Visir Ibrahim.

K A L E D.

Voyez le grand malheur ! Quel tort cela vous fait-il ? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.



NEBI.

Vraiment, je le fais bien; mais le prix...

K A L E D.

Eh bien! le prix: je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-tems de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus, sont les plus inutiles?

NEBI.

Belle raison! Cela est-il vraisemblable? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe?... Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

K A L E D.

Excuse de fripon! Des fortunes! Vraiment oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? N'ont ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce Baron Allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, & qui est encore là-dedans à manger mon pain? Et ce riche Anglois qui voyageoit pour son Splin, dont j'ai refusé cinq cent sequins, & qui s'est tué le lendemain à ma vue, & m'a emporté mon argent? cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce Docteur, comme on l'appelloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un Procureur, & trois Abbés, que je n'ai seulement pas daigné exposer sur la place, & qui sont encore chez moi avec le Baron Allemand?

NEBI.



N E B I.

Maudit infidele , tu crois m'en imposer par des clameurs ! mais le Cadi me fera justice.

K A L E D.

Je ne vous crains pas ; le Cadi est un homme juste , intelligent , qui soutient le commerce , qui fait très-bien que celui des Esclaves va tomber , parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

N E B I.

Ah ça ! une fois , deux fois ; voulez-vous reprendre votre Medecin ?

K A L E D.

Non , ma foi.

N E B I.

Eh bien , nous allons voir.

K A L E D.

A la bonne heure.

## S C E N E V I I.

K A L E D , Les ESCLAVES.

K A L E D , *aux Esclaves.*

**E**H bien ! vous autres , vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme ! Il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'Acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui est-ce que j'entends ? Est-ce un Chaland ?

Tom. III.

I

S C E N E V I I I.

UN VIEILLARD Turc. *Les précédens.*

K A L E D.

**B**on ! ce n'est rien. C'est un Esclave d'ici-près.

Le VIEILLARD.

Bon jour, voisin : est-ce là votre reste ?

K A L E D.

Ne m'arrête pas , tu ne m'acheteras rien.

Le VIEILLARD.

Je n'acheterai rien ? Oh ! vous allez voir.

K A L E D.

Que veut-il dire ?

D O R N A L , *à part.*

Je tremble.

Le VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme que je veux.

K A L E D.

Quel gaillard à son âge !

Le VIEILLARD.

Eh ! il n'y en a qu'une.

K A L E D.

Encore n'est-elle pas pour toi.

Le VIEILLARD.

Pourquoi donc cela ?

K A L E D.

Je l'ai refusée à de plus riches.

Le VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALÉD.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il possible! Quoi! ce misérable...

Le VIEILLARD.

Combien vaut-elle?

KALÉD.

Quatre cent sequins.

Le VIEILLARD.

Quatre cent sequins! c'est bien cher.

KALÉD.

Oh! dame, c'est une Françoise; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

Le VIEILLARD.

Voyons-la.

KALÉD.

Oh! elle est bien.

Le VIEILLARD.

Elle baisse les yeux. Elle pleure: elle me touche. C'est pourtant une Chrétienne, cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALÉD.

Pas un de moins.

Le VIEILLARD.

Les voilà.

KALÉD.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez.

**K A L E D.**

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres François, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à roder autour des ferrails, à risquer le tout pour le tout.

**D O R N A L.**

Vieillard, vous ne paroissez pas tout-à-fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans?

**Le V I E I L L A R D.**

Moi? non.

**D O R N A L.**

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas! C'est ma femme.

**Le V I E I L L A R D.**

Sa femme! cela est fort différent; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaîtes.

**D O R N A L.**

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

**Le V I E I L L A R D.**

Hélas! mon ami, je le voudrois bien; mais je n'ai besoin que d'une femme.

**D O R N A L.**

Je vous servirai fidèlement.

**Le V I E I L L A R D.**

Tu me serviras! Je suis Esclave.

**K A L E D.**

Est-ce que tu les écoutes?

**A N D R É.**

Mes pauvres Maîtres!

A M E L I E.

O mon ami, quel fort !

D O R N A L.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

Le V I E I L L A R D.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

D O R N A L, à Kaled.

Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

K A L E D.

Différer ! on voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve mon profit, je le prends.

D O R N A L.

O Ciel ! se peut-il... Mais que dirois-je pour attendre un pareil homme ? Quel métier ! quelles ames ! trafiquer de ses semblables !

K A L E D.

Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des Negres ? Eh bien ! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose ? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

Le V I E I L L A R D.

En vérité, je n'ai pas le courage...

K A L E D.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi ? Je garde ton argent, emmène ta Marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

A M E L I E.

Adieu, mon cher Dornal !

D O R N A L.

Chère Amélie !

134      **LE MARCHAND DE SMYRNE**  
**A M E L I E.**

Je n'y survivrai pas !

**K A L E D.**

Cela ne me regarde plus.

**D O R N A L.**

J'en mourrai !

**K A L E D.**

Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois ? (*Repoussant Dornal.*)

**D O R N A L.**

Ah, Dieu ! faut-il que je sois enchaîné !...

**A N D R E'.**

O ma chere Maîtresse !

\*

**S C E N E I X.**

**K A L E D, D O R N A L, A N D R E',**  
**L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.**

**K A L E D.**

**M**'En voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cent sequins. Un, deux, . . . il n'y en a plus que quatre. Oh ! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.



## S C E N E X.

*Les précédens*, HASSAN.

HASSAN, à Kaled.

**E**H bien ! voisin , comment va le commerce ?  
K A L E D.

Fort mal, le tems est dur. (*à part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir (*à l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi ? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc...

L'ESPAGNOL.

Je suis Gentilhomme Espagnol.

HASSAN.

Espagnol ! braves gens ! Un peu fiers à ce qu'on m'a dit en France... Ton état ?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : Gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme , je ne fais pas ce que c'est. Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL.

Rien.

**H A S S A N.**

Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer. (*à Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

**K A L E D.**

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé ? Gentilhomme, c'est sans doute comme qui diroit Baron Allemand. C'est ta faute aussi, pourquoi vas-tu dire que tu es Gentilhomme, je ne pourrai jamais me défaire de toi.

**H A S S A N, à l'Italien.**

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire ? Ton pays ?

**L'ITALIEN.**

Je suis de Padoue.

**H A S S A N.**

Padoue ! Je ne connois pas ce pays-là... Ton métier ?

**L'ITALIEN.**

Homme de Loi.

**H A S S A N.**

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière ?

**L'ITALIEN.**

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

**H A S S A N.**

Bon métier ! Et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment ?

L'ITALIEN.

Sans doute ; la Justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN.

Affurément.

HASSAN *riant*.

Le drôle de pays que Padoue ! Il se passera bien de toi , je m' imagine. (*à André.*) Et toi , qui es-tu ?

ANDRÉ.

Moins que rien Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ.

Hélas ! je suis fils d'un Payfan , je l'ai été moi-même.

KALÉD.

Bon ! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon Maître ; mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien. Il ne fait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit François que tu as là ?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es François bonnes gens que les François , ils ne haïssent personne. Tu es François , mon ami ! il suffit , c'est toi qu'il faut que je délivre !

A N D R E'.

Généreux Musulman, si c'est un François que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni pere, ni mere, ni femmes, ni enfans. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre Maître.

H A S S A N.

Ton Maître ! Qu'est-ce que j'entends ! quelle générosité ! quoi ! ... Ces François ... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela ? ... Et où est-il ton Maître ?

A N D R E', *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abymé dans sa douleur.

H A S S A N.

Qu'il parle donc ! il se cache, il détourne la vue. Il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je ! Est-il possible ! Je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui même, c'est mon Libérateur !

(*Il l'embrasse avec transport.*)

D O R N A L.

O bonheur ! ô rencontre imprévue !

K A L E D.

Comme ils s'embrassent. Il l'aime, bon ! il le payera.

H A S S A N.

Je n'en reviens point. Mon ami ! mon bienfaiteur !

K A L E D.

Peste ! un ami, un bienfaiteur ! cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

H A S S A N.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il... par quel bonheur... Qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un Esclave Chretien. Je venois pour remplir mon vœu, & c'est vous...

D O R N A L.

O mon ami! connoissez tout mon malheur.

H A S S A N.

Du malheur! il n'y en a plus pour vous. [*se tournant du côté de Kaled.*] Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

K A L E D.

Cinq cent sequins.

H A S S A N.

Cinq cent sequins... Kaled, je ne marchandé point mon ami, tenez.

D O R N A L.

Quelle générosité!

H A S S A N, à Kaled.

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

K A L E D.

Que je suis une grande bête! bonne leçon!

H A S S A N.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

K A L E D.

Oh! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous; allons, vous autres, suivez moi.

ANDRÉ, à Dornal.

Adieu, mon cher Maître.

DORNAL.

(à Hassan.)

Que dis-tu? peux-tu penser... Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidele, s'il a un cœur sensible.

HASSAN.

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALÉD.

Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon Baron Allemand... Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALÉD, regardant les sequins.

En vérité, Voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment! cent sequins ne suffisent pas! Un Domestique...

KALÉD.

Eh! mais... un Domestique... Après tout c'est un homme comme un autre.

HASSAN.

Bon! Voilà de la morale à présent.

KALÉD.

Et puis, un Valet fidele, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas Gentilhomme... en conscience.

HASSAN, donnant quelques sequins.

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?



K A L E D.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain & à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un Baron Allemand, vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

H A S S A N.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

K A L E D.

A moitié perte.

H A S S A N.

Cela est impossible.

K A L E D.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit! Oh! si jamais on m'y rattrape... Allons, Homme de Loi, Gentilhomme, rentrez là dedans; allez vous coucher, il faut que je soupe.

---

S C E N E X I.

H A S S A N, D O R N A L.

H A S S A N.

**M**On cher ami! que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

D O R N A L.

Je l'ai perdue.

142      **LE MARCHAND DE SMYRNE**  
**HASSAN.**

Que dites-vous ?

**DORNAL.**

Je l'amenois à Marseille pour l'épouser , elle  
a été prise avec moi.

**HASSAN.**

Eh bien ! est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

**DORNAL.**

Oui.

**HASSAN.**

Courons donc vite.

**DORNAL.**

Il n'est plus tems ; le barbare l'a vendue.

**HASSAN.**

A qui ?

**DORNAL.**

Je l'ignore. Un Esclave de quelque homme ri-  
che l'a arrachée de mes bras.

**HASSAN.**

Ah , malheureux ! C'est peut-être pour quelque  
Pacha. Est-elle belle ?

**DORNAL.**

Si elle est belle !

\* ————— \*

**S C E N E   X I I .**

*Les précédens ,* **ZAYDE.**

**ZAYDE.**

**M**On ami ! vous me laissez bien long-tems  
seule. Et votre Esclave Chrétien ?

HASSAN.

Mon Esclave ? c'est mon ami , c'est mon Libérateur , que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Etranger , je vous dois le bonheur de ma vie.

\* ————— \*

## S C E N E X I I I.

*Les précédens*, FATMÉ.

FATMÉ.

**E**st-il tems ? Feraï-je entrer ?

ZAYDE.

Oui , tu peux . . .

\* ————— \*

## S C E N E X I V.

ZAYDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

**Q**uel est ce mystère ?

ZAYDE.

Mon ami , vous m'avez tantôt soupçonné de jalousie. Je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une Esclave Chrétienne. Je venois vous la présenter , afin qu'elle tint sa liberté de vos mains.

## SCENE XV. &amp; Dernière.

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ,  
UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en*  
*Musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAYDE.

**L**A voici, voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN, *s'approche, & leve le voile.*

Quelle est touchante & belle!

DORNAL.

Amélie! Ciel!... *il vole dans ses bras.*

AMELIE, *avec joie.*

Que vois-je? Mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chère Amélie, vous êtes libre! Je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre Bienfaitrice, de mon Libérateur. [*Il saute au cou d'Hassan, & veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie*]

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez! embrassez! il est honnête ce transport-là. (*à Zayde, qui demeure confuse.*) Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMELIE, *à Zayde.*

Madame, je vous dois tout! Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAYDE.

ZAYDE.

C'est à moi de vous rendre graces. Vous ne me devez que votre liberté, & je dois à votre époux la liberté du mien.

AMELIE.

Quoi? c'est lui...

HASSAN.

Oh! cela est incroyable! A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment non, nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses Tantes nous accompagnoit; elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vîte, vîte un Cadi, un Cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas, c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chere petite Musulmane, quand serons-nous en terre Chrétienne? Ah! mon Dieu! nos pauvres Compagnons d'infortune!

HASSAN.

Si j'étois assez riche... Mais, après tout, l'Homme de Loi, & cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL.

Ah! mon Dieu non, nous les aurons à bon marché.

FATME.

Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

Tom. III.

K

D'ailleurs, moi, je suis riche, & je prétends bien...

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (à *Fatmé*.) Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, & qu'ils nous pardonnent de porter un Doliman, au-lieu d'un justaucorps.

(*Fatmé amene l'Arménien, suivi des Esclaves qui ont paru dans la Piece, & de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet, & témoignent leur reconnoissance à Zayde, à Hassan & à Dornal.*)

F I N.





# LA PUPILLE

*COMÉDIE*

EN PROSE, EN UN ACTE.

Par Monsieur FAGAN.

R 2

---

**A C T E U R S.**

**ARISTE.**

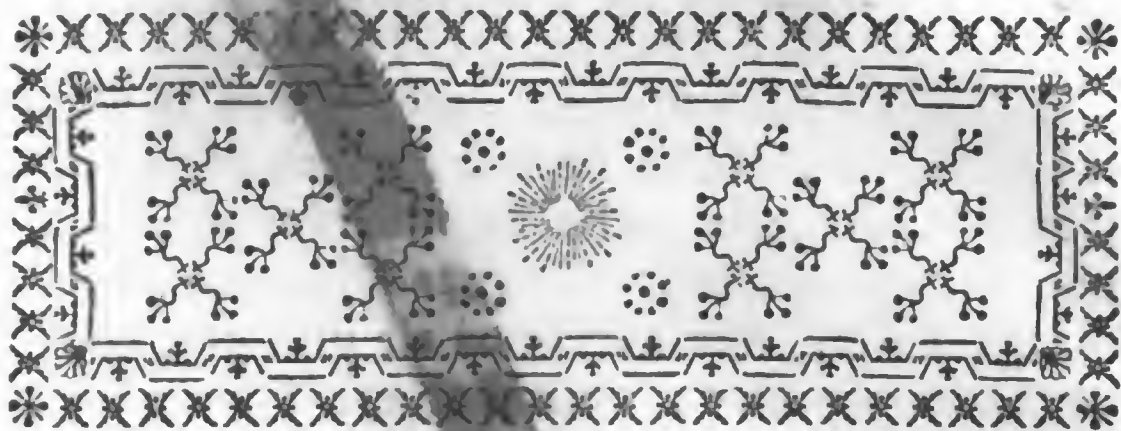
**ORGON,** *ami d'Ariste.*

**JULIE.**

**LE MARQUIS,** *Neveu d'Orgon.*

**LISETTE,** *servante de Julie.*

*La Scene est dans l'appartement d'Ariste.*



# LA PUPILLE

## COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, LE MARQUIS, VALÈRE.

ORGON.

**V** Alere, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon Oncle, si je voudrois pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche. Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas? êtes-vous bien sûr d'être aimé?

K 3

Si j'en suis sûr ? Premièrement quand je viens ici à peine ose-t-elle me regarder. Preuve d'amour ; quand je lui parle , elle ne me répond pas le mot. Preuve d'amour. Et quand je paroissais vouloir me retirer , elle affecte un air plus gai , comme pour me dire ; pourquoi me fuyez-vous , Marquis ? craignez-vous de me sacrifier quelques momens ? restez , petit volage , restez : Je vais vaincre le trouble où me jette votre présence , & vous fixer par mon enjouement. Mon esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime mieux que vous me croyiez moins tendre , & vous paroître plus aimable. Demeurez , mon cher Marquis , demeurez... Je pourrois vous en dire davantage , mais vous me permettrez de me taire là-dessus.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus , Ariste est trop judicieux & trop mon ami pour s'opposer à ce mariage , si la Pupille y consent. Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t'il quelque'inconvenient que je reste ? Vous porterez la parole , il donnera son consentement , je donnerai le mien ; on fera venir Julie ; ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se menent pas si vite. Retirez-vous , vous dis-je.



COMEDIE.  
LE MARQUIS.

151

Cependant...

ORGON.

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai quand il sera question d'épouser.

---

SCENE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

**B**onjour au Seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon. Je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez. Sans flatterie, vous ne paroissez pas avoir trente-cinq ans; &... Vous en avez bien dix par de-là.

ARISTE.

La vie tranquille & réglée que je mene depuis quelque tems, me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi, une femme vous siérait fort bien.

ARISTE.

A moi? vous plaisantez, Orgon.

K 4

Ah ! il est vrai que vous avez toujours été un peu philosophe , & par conséquent peu curieux d'engagemens.

A R I S T E.

Il y a eu dans ce qu'on appelle Philosophes des gens qui ne se sont point mariés , & peut-être ont-ils bien fait. Mais selon moi le célibat n'est point essentiel à la Philosophie , & je pense qu'un sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres ; avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des événemens ni des passions. Ce n'est donc point par Philosophie , mais parce que j'ai passé l'âge de plaie , que je vous demande grace sur cet article-là.

O R G O N.

Ce que je vous en dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-t'il pas de pourvoir Julie ?

A R I S T E.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

O R G O N.

Je crois même vous avoir entendu dire que son pere , en vous la confiant , vous avoit recommandé de lui faire prendre un parti dès qu'elle seroit en âge.

A R I S T E.

Cela est encore vrai , & je m'y détermine d'autant mieux , que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera , car elle a des sentimens dignes de sa naissance ; elle est douce , modeste ,



attentive: en un mot, je ne vois rien de plus aimable ni de plus sage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non: elle est parfaite assurément; mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

ORGON.

J'ai un neveu de par le monde.

ARISTE.

Je le sçais. Ne se nomme-t-il pas Valere?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai quelque fois vu au logis.

\* ————— \*

S C E N E I I I.

LE MARQUIS, *qui s'étoit caché*, ARISTE,  
ORGON.

LE MARQUIS, *se jettant entre  
Orgon & Ariste.*

Oùi, Monsieur, je viens vous avouer, & vous expliquer ce que mon Oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie...

ORGON, *au Marquis.*

Hé, que diable! laissez-nous.

LE MARQUIS, à *Ariste*.

Monsieur, excusez. Mon Oncle ne s'est jamais piqué d'être Orateur, &... vous me voyez. Je vous demande grâce pour Julie, je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... Mais je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon Oncle ; je ne veux point l'irriter.

ORGON, *au Marquis*.

Je vous promets que si vous paroissez avant que je vous le dise, je...

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder, je me retire.



## S C E N E IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

**I**L est tant soit peu étourdi, comme vous voyez ; aussi me suis-je long-tems tenu en garde contre ses discours : mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la Pupille & lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la première nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère, car je l'ai vingt fois assurée que je ne

générois jamais son inclination ; & je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique. Je vous l'avoue, & me surprend en même tems.

ORGON.

Une première passion est un mal que l'on voudroit volontiers se cacher à soi-même. La voilà, je crois, qui paroît. Elle est, ma foi, aimable!

\* ————— \*

S C E N E V.

JULIE, LISETTE, ARISTE, ORGON.

JULIE, à *Lisette*.

**A** Riste parle à quelqu'un. N'avancons pas ;  
Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la première personne jeune & jolle ; qui craignez de vous montrer.

ARISTE.

Approchez, Julie. Vous êtes, sans doute ; instruite du sujet qui amene Monsieur ici. Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, *troublée*.

J'ignore, Monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurois lieu de

m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez vous, Julie, votre penchant n'est point un crime, & je ne vous reproche rien que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, Monsieur... Lisette!

L I S E T T E.

Hé bien, Lisette! Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles, qui, en pareil cas, seroient intrépides.

A R I S T E, à *Orgon*, à *part*.

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause; & soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos desirs.

O R G O N.

Je vous en suis obligé.

(*regardant Julie.*)

Elle a une certaine grace, une certaine modestie qui me feroit souhaiter d'être mon neveu.

---

S C E N E V I.

JULIE, LISETTE.

L I S E T T E.

V

ous vous êtes ennuyée au Couvent. Vous êtes sourde aux propositions de mariage. Ose-

rois-je vous demander, Mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon, que vous venez de voir, est oncle du Marquis, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ha! ne me parle point du Marquis.

L I S E T T E.

Pourquoi donc? Parce qu'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, & même un peu menteur? Bon, bon. Il est jeune & vous aime. Cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sçauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant, qui sçait plaire sans les dehors affectés & les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

L I S E T T E.

Oui da! Cette peinture est naïve. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

L I S E T T E.

Hé que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-tems? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au delà de l'imagination, & qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t'il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sçais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop, car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune, & que l'on me trouve quelques charmes; quoique j'aye du bien, & que celui que j'aime & moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour, & s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu, & que j'essuyasse un refus, j'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme usant & jouissant de sa raison, ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela. Mais attendez. Que ne m'en faites-vous la confidence à moi? Vous me demanderez le secret; je vous promettrai de le garder: je n'en ferai rien; il transpirera, fera un tour par la Ville, viendra aux oreilles du Monsieur en question; & quand il sera instruit, selon l'air du bureau, vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.



JULIE.

Non ; je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler ; outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinat , je crains de passer dans le monde pour extraordinaire , pour bizarre , car mon choix est singulier . . . Mais pourquoi m'en faire une honte ? L'impression qu'un caractère vertueux fait sur les cœurs , est-elle donc une foiblesse que l'on n'ose avouer ?

L I S E T T E.

Ho ! ma foi , Mademoiselle , expliquez-vous mieux , s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire , & franchement vous l'êtes. O Ciel ! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'Univers , que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

S C E N E V I I.

ARISTE, JULIE.

ARISTE.

**L**isette , retirez-vous.

(à part.)

Elle a quelquefois entendu parler du Marquis , comme d'un homme peu formé ; Elle craint sans doute que je ne la désapprouve.

JULIE , à part.

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre ?

Je ne devrois point, Julie, paroître en sçavoir plus que vous ne voulez m'en dire; mais enfin les soins que j'ai pris de votre enfance & l'amitié que je vous ai toujours témoignée, me font prétendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout. Depuis un tems je vous trouve rêveuse, inquiète, embarrassée. Il faut que vous en conveniez, Julie, quelqu'un a sçu vous toucher.

JULIE.

J'en conviendrai, Monsieur. Oui, quelqu'un à sçu me plaire; mais ne tenez point compte de ce qu'on a pu vous dire, & ne me demandez point qui est celui pour qui je sens du penchant; car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriez-vous fait un choix?...

JULIE.

Je ne pouvois pas mieux choisir; la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Et quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du Couvent; quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sçais ce qui se passe, & d'avance je puis vous répondre

dre que votre amour est payé du plus tendre retour ; que l'on desire de vous obtenir avec l'ardeur la plus vive & la plus constante.

JULIE.

Si vous devinez juste, mon sort ne scauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper ; mais après les assurances que je vous donne , quelle raison auriez-vous encore de me taire son nom ? N'est ce pas une chose qu'il faut que je sçache tôt ou tard , puisque mon consentement vous est nécessaire ?

JULIE.

Ce seroit à vous à le nommer ; je vois bien que vous ne m'entendez pas.

ARISTE.

Je vous entends sans doute , & je le nommerois , si je n'avois pas mérité d'avoir plus de part à votre confidence.

JULIE.

Vous l'auriez , cette confidence , si je n'étois pas certaine que vous combattrez mes sentimens.

ARISTE.

Moi , les combattre ! suis-je donc si intraitable ? pouvez-vous douter de mon cœur ? croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai ferment , s'il le faut.

JULIE.

Puisque vous le voulez , je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

Tom. III.

L

Parlez.

JULIE.

Mais je prévois qu'après je ne pourrai plus jeter les yeux sur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je serai de votre sentiment.

JULIE.

Non ; après un tel aveu , permettez-moi que je me retire.

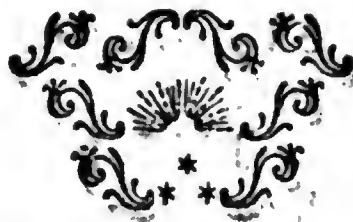
ARISTE.

Volontiers ; mais ne craignez rien , encore un coup , nommez-le moi. Vous me verrez aller de ce pas assurer de mon consentement celui que vous avez choisi.

JULIE.

Vous le trouverez aisément, je vais vous laisser avec lui. Représentez-lui qu'il est peu convenable à une fille de se déclarer la première ; déterminez-le à m'épargner cette honte. Je vous laisse avec lui. C'est, je crois, vous le faire connaître d'une façon à ne pas vous y méprendre.

(Julie veut se retirer, mais elle voit venir Valere, ce qui la fait rester.)



\* 

---

 \*

## S C E N E V I I I.

ARISTE, JULIE, LE MARQUIS,

ARISTE, *à part.*

**N**E sommes-nous pas seuls ? Que penser de ce discours ?

LE MARQUIS, *à part au fond  
du Théâtre.*

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE, *à part.*

Que vient faire ici le Marquis ? Le fâcheux contre-tems !

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous trouve donc, divine personne !

*(à Ariste)*

Hé bien, Seigneur Ariste, mon oncle m'a rapporté que vous agissiez en galant-homme. Tout est convenu ; sans doute.

ARISTE, *à part.*

Je ne l'avois pas vu d'abord. Mais voilà l'Enigme expliquée.

LE MARQUIS.

Mais, quel présage funeste ! L'un parle tout seul, & ne me répond pas : l'autre détourne la tête & me fait un clin d'œil. Comment interpréter tout ceci ?

L 2

Un clin d'œil ? Qui ? moi, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante, qu'en dois-je augurer ? mon oncle m'auroit-il fait un faux rapport ? auroit-on juré de traverser nos feux ? Parlez. Ha ! Seigneur Ariste, dissipez une inquiétude mortelle.

JULIE, *à part.*

Que je suis malheureuse !

ARISTE.

Vous avez lieu d'être tous deux contents, rien ne s'oppose à vos desirs. La volonté de Julie est une loi pour moi ; & à votre égard, Monsieur, l'amitié que j'ai toujours eue pour votre oncle est trop intime, pour que je ne consente pas volontiers à ce qui peut en resserrer les nœuds.

LE MARQUIS.

Vous nous rendez la vie. Vous êtes un homme charmant, divin, adorable. Je vous sçais bon gré de n'avoir pas d'entêtement ridicule, & de connoître que je vaux quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens, pour ne pas espérer que vous rendrez une femme heureuse.

LE MARQUIS.

Ecoutez-donc ; nous sommes jeunes, riches, nous nous aimons : il faudroit qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le Diable s'en mêle quelquefois.



A R I S T E.

Je vais trouver Orgon & lui apprendre que tout va selon ses intentions. Nous reviendrons bientôt pour prendre les arrangemens nécessaires. Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de tems que je suis obligé de vous quitter.

L E M A R Q U I S.

Allez, allez, Monsieur, je me charge de ce soin.

\* ————— \*

S C E N E I X.

J U L I E, L E M A R Q U I S.

L E M A R Q U I S, *à demi voix.*

**V** Oilà une petite personne bien contente!

J U L I E.

Tout-à-fait, Monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie?

L E M A R Q U I S.

Comment! vous le dire? la chose est, je crois, assez claire. On comble nos vœux, on nous marie.

J U L I E.

On nous marie! dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous & moi?

L E M A R Q U I S.

Je ne sçais si je me trompe; mais je me suis flatté qu'il y en avoit tant soit peu.

L 3

Et vous auriez osé faire parler à Ariste sur cette confiance ?

LE MARQUIS.

Affurément, en êtes-vous fâchée ? Je ne le crois pas. Je sçais que c'est à l'amant à faire des démarches. Une fille aimeroit passionnément, qu'une bienséance mal entendue lui prescrivît de taire ; aussi quand on est instruit du bel usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux, vos yeux ont trop sçu me parler, pour que je demeurasse dans l'inaction, & si vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en sçavez quelque gré.

J U L I E.

En vérité, Monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Ho ça, si vous voulez que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de saison. Que diable, quand on se convient, & que les Tuteurs, les oncles & tous ces animaux-là consentent, à quoi bon se contraindre ?

J U L I E.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi ! votre Tuteur ne vient pas dans le moment de me témoigner le plaisir que lui fait notre union ?

J U L I E.

Il est dans l'erreur, & je l'en aurois déjà désa-

busé, si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous desirez vous-même?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce desir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante. Sçavez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai.

JULIE.

Mais vraiment vous vous fâcherez, si vous voulez. Soyez persuadé que je n'ai de ma vie pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non, vous pouvez prendre ce que je dis à la lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je sçais ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l'extravagance.

LE MARQUIS.

Ne foyez pas plus long-tems cruelle à vous-même.

JULIE.

Finissons de grace.

LE MARQUIS.

Franchement, vous croyez donc ne me point aimer?

JULIE.

Je le crois, &amp; rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Je vous permets de me haïr toujours de même.

JULIE.

Je ne puis plus soutenir un pareil entretien.

LE MARQUIS.

Un cœur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE.

La fatuité est un ridicule bien insupportable.

LE MARQUIS.

Cette fille prend plaisir à se donner la torture.



## S C E N E X

ARISTE, ORGON, JULIE,

LE MARQUIS.

ORGON, à *Ariste*.

**C**E que vous me dites là me fait un grand plaisir. Les voilà ces pauvres enfans ! Que l'on passe d'heureux momens à cet âge !

ARISTE, à *Orgon*.

Je ne perds point de tems comme vous voyez, mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une nôce me ragailardit, &

quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir & suivre la maniere bourgeoise. Mais il me semble que nos amans se boudent. Qu'as-tu donc, Valere? Te voilà tout rêveur.

LE MARQUIS.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE.

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous y ai laissée parce que je n'ai point cru que les conséquences en seroient si promptes ni si sérieuses; mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON,

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS, à Julie.

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton; & c'est bien à vous à vous plaindre, vraiment!

[aux autres.]

Il est bon que vous sçachiez que nous avons eu quelque petite altercation ensemble. Mademoiselle, sur un mot se révolte, & fait la méchante.

ORGON.

Ho! n'est-ce que cela! Bon, bon: Ce sont-là de ces Orages qui menent les amans au port.

ARISTE, à Julie.

Ne vous repentez point de vous être déclara-

rée. Il ne faut point, ma chère Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

LE MARQUIS, à *Ariste*.

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, Monsieur.

ORGON.

Allons, allons, mes enfans, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grace. Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure, faites cesser ce mystère.

JULIE.

Non, Monsieur. Contre toute raison j'ai fait voir le foible de mon cœur; j'ai fait connoître celui pour qui je me déclarois: mais ses interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec moi, m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit.

(*Elle rentre.*)

\* ————— \*

## S C E N E X I.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, au Marquis.

**P**ourquoi donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayiez donné des sujets violens de se plaindre.



## LE MARQUIS.

Non, cela m'étonne : la brouillerie est venue sur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu de liaison sincère entr'elle & moi, & qu'il ne falloit point compter sur les discours des jeunes gens aimables.

## O R G O N.

Entre-nous, tu as un air libertin qui ne me persuaderoit point si j'étois fille.

## LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon oncle, je ne me referai point. On a des façons aisées, on a du brillant, tout cela est naturel. Mais quant à Julie, je la demande en mariage, n'est-ce pas assez lui prouver que je l'aime ? il faut qu'un joli homme soit furieusement épris pour former une pareille résolution !

## O R G O N.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puisse désirer quelque chose au delà du mariage. Mais que dites-vous à tout cela, Ariste ?

## A R I S T E.

Franchement, je ne sçais. Il me vient différentes idées qui se détruisent les unes & les autres. Ce que je vois, ce que j'entens, semble se contredire, & ...

[*au Marquis.*]

Mais ce ne peut être que vous qu'elle aime.

## LE MARQUIS.

Hé ! vraiment non. Je le sçais bien.

## A R I S T E.

Elle craint, comme vous dites, que votre

passion pour elle ne soit pas sincère, & que vous ne soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens qui font profession de l'être.

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches parce que vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer.

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais il ne faut pas que cela vous surprenne, c'est le tourment d'un cœur bien épris de toujours douter de son bonheur.

ORGON.

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

---

S C E N E X I I.

LISETTE, ARISTE, ORGON,  
LE MARQUIS.

LISETTE, à *Ariste*.

**Q**ue s'est-il donc passé ici, Monsieur, & qui peut avoir si fort chagriné Julie? elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer, elle parle de retourner au Couvent. Je la questionne, elle ne me répond que par des soupirs. Enfin, elle m'envoie vous demander si avec

la permission de ces Messieurs, elle pourroit encore vous entretenir un moment.

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

LE MARQUIS, *chantant*.

Divin Bacchus... la la la.

ORGON.

Je donneroïis, je crois, mon bien pour être aimé de la sorte. Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu.

L I S E T T E.

Il faut bien que Monsieur votre neveu lui ait donné quelque sujet de mécontentement. Car elle s'est écriée plusieurs fois: Ha! dans quel trouble me jette ce Valere! qu'il me cause d'embarras & de peine! Quel supplice d'aimer sans retour!

ORGON.

La pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Je suis fâché qu'elle ne me croye pas sur ma parole.

L I S E T T E.

Allez. Cela est mal à vous, Monsieur; les hommes sont bien ingrats & bien insensibles. Hélas! Elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas, j'ai toujours bien remarqué, moi, ce qui en étoit, & cela n'est que trop vrai pour elle.

LE MARQUIS.

Crois-moi mon enfant. Elle n'est pas la première.

ORGON.

Ecoutez, Valere, Je suis d'avis que vous al-

liez trouver cette aimable personne; que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté & de son mérite; enfin, que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

LE MARQUIS.

Ha! Que me demandez-vous? faut-il que je redise un million de fois la même chose? Non. Je ne le puis, je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

L I S E T T E, à part.

Peste soit du fat!

A R I S T E, au Marquis.

Julie étant forcée par son ascendant à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, Monsieur, d'user de rigueur. Être aimé est un bien digne d'envie, & le plus bel appanage de l'humanité: mais c'est en abuser que de manquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, & de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS.

Je sçais comme on doit conduire une passion.

A R I S T E.

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

ORGON, à Ariste.

Puisqu'elle veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libres. Tâchez dans cet entretien de lui remettre l'esprit, & de l'assurer

que mon neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS.

Oui. L'on peut toujours compter sur moi. On y peut compter. Nous reviendrons sçavoir de quoi elle vous aura entretenu. Adieu, Lisette.

L I S E T T E, *à part.*

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé?

---

S C E N E X I I I.

A R I S T E *seul.*

**L**'Homme le plus en garde contre la présomption, est encore bien foible de ce côté-là. J'ai pu interpréter deux fois en ma faveur les paroles de Julie. Oui, Ariste, tu as beau en rougir, il t'est venu deux fois en idée qu'on te faisoit une déclaration d'amour. A toi, à toi! Oh, qu'elle extravagance!

Quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en sçaurois douter; ce Neveu d'Orgon à sçu lui plaire. Il y a bien quelque chose à dire contre lui, & parmi tant de jeunes gens aimables que le hazard présente à Julie, j'avoue qu'elle auroit pu mieux choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en appercevoir elle-même, & c'est, si je ne me trompe, un combat de raison & d'amour qui cause en elle tant d'indécision. Mais la voilà.



\*  
S C E N E X I V.  
\*

ARISTE, JULIE.

JULIE.

**V**ous me voyez revenir, Monsieur, quoique je vous aye quittée avec assez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvoit être un sage motif dans celui que je veux avoir pour Epoux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pourroit me faire, & l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espece de dispute il pouvoit y avoir eu entre vous & le Marquis; mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plutôt. La sympathie est une loi impérieuse à laquelle on veut en vain se soustraire, & quelques réflexions que la raison nous inspire, il faut céder au trait qui nous a frappé, quand le destin le veut.

JULIE, *à part.*

Il est toujours dans l'erreur; & je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me fera-t-il permis de le dire? je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde ne soit pas aussi convaincu du mérite du Marquis que vous l'êtes; & à mon égard, il faudroit



droit qu'il fut plus parfait pour qu'il me parût digne de vous: mais enfin, le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, & le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour Epoux?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis pour la dernière fois résolue de découvrir mes véritables sentimens: mais comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer, je cherche quelque innocent stratagème, & je pense qu'une Lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Hé bien, écrivez. Il est permis d'écrire à un homme que l'on est sur le point d'épouser. Une Lettre effectivement expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche, & l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

Tom. III.

M

Voilà sur ce bureau tout ce qu'il faut pour cela.

[à part]

Le Marquis après tout est homme de condition, & s'il a quelques défauts, l'âge l'en corrigera.

(Julie à part.)

ARISTE, à Julie.

Allons, dictez, me voilà prêt.

JULIE, dicte.

» Vous êtes trop intelligent pour ne pas sça-  
» voir le secret de mon cœur.

ARISTE, répétant.

De mon cœur.

JULIE.

» Mais un excès de modestie vous empêche  
» d'en convenir.

ARISTE.

Bon.

JULIE.

» Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime.

ARISTE.

Fort bien.

JULIE.

» Oui. C'est vous que j'aime, m'entendez-  
» vous ?

ARISTE.

J'ai bien mis.

JULIE.

» Je vous suis déjà attachée par la recon-  
» naissance.

**C O M E D I E.**

**179**

**ARISTE, à part.**

De la reconnoissance au Marquis?

**JULIE.**

Ecrivez donc, Monsieur.

**ARISTE.**

Allons: par la reconnoissance.

*(à part.)*

Il faut écrire ce qu'elle veut.

**JULIE.**

» Mais j'y joins un sentiment désintéressé.

**ARISTE.**

Désintéressé.

**JULIE.**

» Et pour vous prouver que vous devez bien  
» plus à mon penchant...

**ARISTE.**

Après.

**JULIE.**

» Je voudrois n'avoir point reçu de vous tant  
» de soins généreux dans mon enfance.

**ARISTE, troublé.**

Y pensez-vous, Julie?

*(à part.)*

L'ai-je entendu, ou si c'est une illusion?

**JULIE, à part.**

Pourquoi ai-je rompu le silence! Je me dou-  
tois bien qu'il recevrait mal un pareil aveu.

**ARISTE.**

Julie?

**JULIE.**

Ariste?

**M 2**

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette Lettre ?

JULIE.

C'est au Marquis , sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort, je l'avoue, &amp; cela ne sçauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé ?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui , il n'en doit pas recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela.

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas , il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire &amp; de l'envoyer de votre part ?

JULIE.

Envoyez-le de ma part , puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, *troublé.*

Holà , quelqu'un... portez ce billet...

*(Il échappe à Julie un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la Lettre.)**(à Julie.)*

N'est-ce pas au Marquis ?

JULIE, *d'un ton piqué & revenant à elle.*

Oui, Monsieur, encore une fois: qui peut vous arrêter?

ARISTE, *au Laquais.*

Tenez donc ... portez cette Lettre à Valere.

*(Le Laquais rentre.)*

JULIE, *à part.*

De quel trouble suis-je agitée!

ARISTE.

Quels coups redoutables attaquent ma raison!

JULIE, *à part.*

Je ne puis prendre sur moi d'en dire davantage.

ARISTE, *à part.*

Toute ma prudence échoue.

JULIE, *à part.*

Il désapprouve la passion la plus pure. Je meurs de confusion.

---

S C E N E X V.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

**L**A conversation me paroît terminée.

*(à Ariste.)*

Orgon qui est là-dedans, Monsieur, est impatient de sçavoir le résultat de votre entretien, & demande s'il peut paroître à présent.

ARISTE, *à part.*

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite.

*[Il rentre.]*

Hà, hà, voilà qui est singulier !

[à Julie]

F Pourquoi donc, Mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre ?

JULIE, *à part.*

Son mépris pour moi est-il assez marqué !

(*Elle rentre.*)

S C E N E X V I.

LISETTE *seule.*

**F**ort bien; autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir ? Il me vient dans d'esprit .. N'aimeroit-t-elle pas Valere ? Auroit-elle fait à Ariste l'aveu de quelque passion bizarre que le bon Monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pu approuver ? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite ! Suivante, & curieuse autant & plus qu'une autre, je ne sçaurai pas le secret de ma Maîtresse ! Ho ! je le sçaurai assurément. C'est un affront que je ne puis plus endurer ... Ariste revient plongé dans une profonde rêverie ... Je ne laisse plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son foible. Elle m'en fera la confidence, ou me donnera mon congé.

[*Elle rentre.*]





\*  
S C E N E X V I I .  
\*ARISTE *seul.*

**N** On , à rappeler de sens froid ce qui s'est passé , son intention n'étoit pas d'écrire à Valere. Mais quelle consequence en tirer ? Quoi ! Julie , il seroit possible qu'Ariste eut obtenu quelqu'empire sur vous ! Ha ! Julie , Julie ; si ma raison ne m'eut pas soutenu contre l'effet de vos charmes , pensez-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous ? Avez-vous cru que je vous visse impunément ? Non , non. Mais plus votre mérite m'a paru accompli , & plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon cœur la passion que vous y faisiez naître... Ciel ! quelle est ma foiblesse ! Osé-je croire qu'elle pense à moi ? Allons , rendons-nous justice une bonne fois , & convenons que pour quelques apparences , il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

\*  
S C E N E X V I I I .  
\*

ARISTE , ORGON.

ARISTE.

**J**E vous attends , Orgon , pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a guères vu d'amans plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il est question. Il faut que votre conversation n'ait pas été du goût de Julie, car je l'ai vu passer tout-à-l'heure, le dépit étoit peint sur son visage: mais, ma foi, elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que le Marquis soit aussi-bien auprès d'elle, qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui? attendez donc, ceci mérite examen. Si les choses sont ainsi, je voudrois sçavoir à propos de quoi les démarches qu'il me fait faire? Me prend-t-il pour un benêt, un sot? Parbleu...

ARISTE.

Un homme tel que lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis votre serviteur.

ARISTE.

Il est enjoué, bien-fait, & d'âge...

ORGON.

Ho! d'âge tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences; & je prétens, ne vous déplaîse...





## S C E N E X I X.

L I S E T T E , A R I S T E , O R G O N .

L I S E T T E .

**A** La fin je triomphe , & l'on ne m'en donnera plus à garder.

Messieurs, vous pouvez parler devant moi, je sçais le secret aussi-bien que vous. Je sçais quel est le Médor de notre Angélique.

O R G O N , à *Lisette*.

As-tu débrouillé le mystere?

L I S E T T E .

Comment?

(à *Ariste*.)

Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit, à vous, Monsieur?

A R I S T E .

Elle ne m'a rien dit de décisif.

L I S E T T E .

Tant mieux. Quelle félicité de sçavoir un secret, & de le sçavoir seule, on a le plaisir de l'apprendre à tout le monde! Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jetté les yeux pour en faire son Epoux, qu'elle a cédé à mes instances, & m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; que l'on devoit s'être aperçu qu'elle n'aimoit pas le Marquis...

Hé bien ?

L I S E T T E.

Qu'elle avoit en général une antipathie mortelle pour les airs suffisans : que l'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens ; & que celui qui l'avoit fixée , étoit d'un âge mûr.

O R G O N.

Oui da ?

L I S E T T E.

Que les Amans, pris dans leur automne, étoient plus affectionnés , plus complaisans, plus conformes à son humeur.

O R G O N.

Elle a raison.

L I S E T T E.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle...

O R G O N.

De moi ?

L I S E T T E.

On ne m'en a pas dédit, un regard même m'a fait entendre ce qui en étoit, & un soupir m'en a rendue certaine.

O R G O N.

Comment diable ! quoi, je... Lisette, tu badines assurément.

L I S E T T E.

Non, Monsieur; j'ai eu beau lui dire sur le champ, ( car cela m'est échappé ) que rien n'étoit

si singulier qu'un pareil choix, que de même qu'un malade attendoit la santé, & un homme en santé la maladie, un jeune devenoit sage, mais qu'un sage suranné n'attendoit que la caducité & la démence. J'ai eu beau lui dire que personnellement vous étiez mal fait, cacochyme, gouteux : tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez-vous dispenser de lui dire cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite, sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie, & elle les trouve parfaitement rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Ecoutez-donc, j'ai toujours été assez bien venu des femmes, moi. Mais elle ne m'a pas nommé : je suis d'ailleurs plutôt dans mon hyver, que dans mon automne. Par cet homme mûr, n'entendrait-elle pas parler de vous, Ariste ?

ARISTE.

De moi ?

LISETTE.

Bon. S'il s'agissoit de Monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorât. Qui plus est, je vous ai nommé, & on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, Monsieur Orgon ; la bizarrerie de son étoile la fait se déclarer pour vous.

ORGON.

Ho parbleu, Monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire. Ha, ha, ha, vous

n'en tâterez, ma foi, que d'une dent. N'ébruions rien. Il faut le voir venir, & nous divertir un peu à ses dépens.

*(On entend des instrumens qui préludent.)*

---

S C E N E X X.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS,  
LISSETTE.

LE MARQUIS.

Où, vous êtes bien sur ce ton-là. Cela ira à merveille. Restez dans cette antichambre, je vous avertirai quand il en sera tems.

*(à Ariste.)*

Vous ne le trouverez, je crois, pas mauvais, Monsieur. J'ai rencontré quelques Musiciens de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, & qui doivent faire un divertissement in-promptu, dont mon mariage sera le sujet.

ARISTE, *au Marquis.*

Il ne faut pas vous abuser plus long-tems, Monsieur.

ORGON, *à Lisette.*

Motus.

ARISTE.

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plait-il, Monsieur.



ARISTE.

C'est un autre que vous qu'elle est résolue d'épouser.

LE MARQUIS.

Un autre ?

ORGON.

Oui, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle appuye la chose bien sérieusement.  
Ha, ha, ha.

ORGON.

Vous avez beau ricanner, c'est un autre, vous dit-on.

LE MARQUIS.

Fort bien, Monsieur, fort bien.

LISETTE.

Et cet autre est quelqu'un à qui vous devez le respect.

LE MARQUIS.

Ho! qui que ce soit, je le respecte infiniment.

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, Monsieur mon neveu, de venir me conter des sornettes, quand il n'est pas plus question de vous que de Jean de Vert.

LE MARQUIS.

Ha! de grace, mon oncle, ne ferrez pas tant la mesure. Vous m'alarmez.

ORGON.

Vous croyez que les femmes ne pensent qu'à vous autres étourdis.

LE MARQUIS.

Elles y sont quelquefois forcées.

Ho bien , il faut pourtant que vous en rabattiez.

LE MARQUIS.

Il faut que ce Rival , tel qu'il soit , se prépare à être humilié ; car , en tout cas , mon cher oncle , j'ai en poche de quoi le mortifier étrangement.

ORGON.

Et qu'est-ce que c'est ?

LE MARQUIS.

Un billet de la part de Julie.

ORGON.

Qui s'adresse à vous ?

LE MARQUIS.

Oui , vous pouvez m'en croire. Billet de la part de Julie , reçu dans le moment , rempli des sentimens les plus passionnés , qui reproche à la personne son excès de modestie... C'est pour moi , comme vous voyez , à ne pouvoir s'y tromper.

ORGON, à *Ariste*.

Quel est donc ce billet dont il parle ?

ARISTE.

Un billet que Julie a dicté , & que j'ai écrit moi-même.

ORGON.

Et elle l'écrivoit à Valere ?

ARISTE.

Il me l'a semblé.

ORGON.

Que diantre , vous & Lisette venez vous donc me conter ?

COMEDIE.  
LISETTE.

191

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE, *après avoir hésité.*

Ni moi.

LE MARQUIS.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment; on vous l'expliquera. Hé bien, notre cher Oncle, êtes vous anéanti, pétrifié?

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.



SCENE XXI. & Dernière.

JULIE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS,  
LISETTE.

JULIE, *à Ariste.*

**J**E ne puis m'empêcher de vous demander, Monsieur, pour quelle fête on a assemblé ici ce nombre infini de Musiciens?

LE MARQUIS.

C'est moi qui les ai amenés, Mademoiselle, pour célébrer le plus beau de nos jours: mais on me tient ici des discours étranges. Je vous prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un autre que moi est le Héros de la fête; (*en riant.*) Ha! rassurez-moi de grace...

Écoutons.

J U L I E.

Les discours qu'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement; mais il est vrai qu'un autre que vous avoit quelque empire sur mon cœur.

O R G O N, *à part.*

Ha, ha.

J U L I E.

C'est un empire qu'il méprise, je ne prens plus le change sur sa conduite. La fierté & la modestie gardent également le silence.

O R G O N, *à part.*

J'entens bien le reproche.

L E M A R Q U I S, *à Julie.*

Quoi! Déguiserez-vous toujours ce que vos yeux m'ont répété tant de fois, & ce que votre main vient de me confirmer?

O R G O N.

Chançon.

J U L I E, *au Marquis.*

A l'égard de la Lettre, votre erreur est excusable; aussi n'est-ce pas ma faute, si elle vous a été envoyée. Cependant vous devez avoir vu clairement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

O R G O N, *au Marquis.*

Cela est positif.

L E M A R Q U I S.

Voilà un petit caprice aussi-bien conditionné, & poussé aussi loin... Ho! qu'on me définisse à présent les femmes!

O R G O N,

O R G O N , *au Marquis.*

Allez, allez, Mademoiselle n'a point de caprices.

[ *à Julie.* ]

Vos attraits sont si brillans, adorable personne, & si fort au dessus de tout ce que l'histoire & la fable nous vantent, qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme de soixante & dix ans...

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que dit donc mon Oncle? est ce qu'il perd l'esprit?

O R G O N , *continuant.*

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardât ces attraits comme un bien qui put lui devenir propre: mais de même qu'Eson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs...

L E M A R Q U I S.

Ha! miséricorde! quoi mon Oncle a des prétentions? il y a de quoi mourir de rire.

J U L I E , *à Orgon.*

L'âge même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut selon moi, Monsieur.

O R G O N.

Vous êtes bien obligeante.

J U L I E.

Mais ce n'est pas non plus un mérite assez recommandable qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

O R G O N.

Comment!

*Tom. III.*

N

Que veut dire ceci?

L E M A R Q U I S.

Cela est positif, mon oncle, & très-positif.

O R G O N , à Julie.

Excusez mon erreur.

(à part.)

Cette fille-là a quelque chose d'extraordinaire.

L E M A R Q U I S , riant.

Ha , ha , ha.

A R I S T E.

Ce que je vois, & le souvenir de ce qui s'est passé, me forcent à rompre le silence.

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que c'est?

A R I S T E.

Ha ! Julie, refusez donc aussi Ariste qu'une passion sincère oblige à se jeter à vos genoux, qui jusques à présent n'a osé se livrer à un espoir trop flatteur, ni vous découvrir ses sentimens, parce qu'il se croit cent fois indigne de vous, mais qui de tous les hommes est le plus passionné.

L E M A R Q U I S , éclatant.

Ha ! Monsieur veut aller aussi sur mes brisées ? mais, mais l'aventure devient trop bouffonne.

L I S E T T E , à part.

Notre tuteur amoureux !

J U L I E , à Ariste.

J'ai dit que je renonçois à tout engagement.

L E M A R Q U I S.

Oui ; & , dans le fond, il n'en est rien.



**C O M E D I E.**

195

**JULIE**, à *Ariste*.

Je viens de refuser Orgon, & le Marquis;  
l'un m'accuse de caprice, l'autre de singularité.

(*en souriant.*)

Un troisieme refus m'attireroit, sans doute, un reproche plus sensible; j'accepte votre main, Ariste.

**ARISTE.**

C'est un bonheur inattendu, auquel je me livre tout entier.

**ORGON.**

Parbleu, j'en suis ravi & pour cause.

**LISETTE.**

Qui s'en seroit douté? voilà, de part & d'autre, un amour bien discret!

**ORGON.**

Hé bien, notre cher Neveu, êtes-vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici?

**LE MARQUIS**, à *Orgon*.

Que voulez-vous, Monsieur, que je vous dise? le dépit a fait faire des choses plus extraordinaires.

(*aux Musiciens.*)

Mais, avancez, Messieurs les Musiciens, avancez, que la fête aille son train. Il y a dans tout ceci moins de changement qu'on ne se l'imagine.

**ORGON.**

Ma foi, je crois qu'après sa sottise il prend le meilleur parti, & je veux, comme lui, être du divertissement.

**F I N.**

N 2

*[Faint, illegible handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]*

# LE TUTEUR

*COMÉDIE*

EN UN ACTE.

---

## *A C T E U R S.*

**Mr. BERNARD**, *tuteur d'Angélique.*

**LE CHEVALIER**, *oncle d'Angélique.*

**DORANTE**, *amant d'Angélique ,  
& cru Peintre chez Mr. Bernard.*

**L'OLIVE**, *valet de Dorante , & jar-  
dinier de Mr. Bernard.*

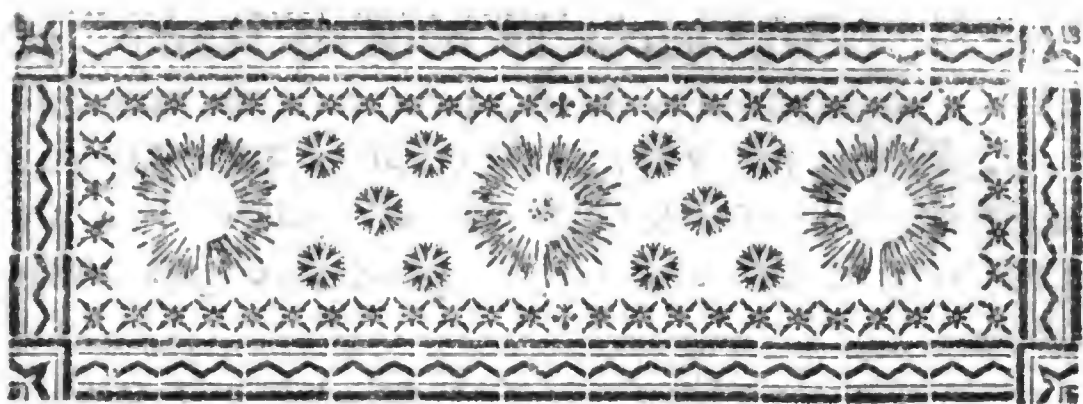
**ANGÉLIQUE**, *niece du Chevalier.*

**LISETTE**, *sa suivante.*

**LUCAS**, *fermier de Mr. Bernard.*

**MATURINE.**

*La Scene est dans la maison de campagne  
de Monsieur Bernard.*



# LE TUTEUR

## COMÉDIE.

---

### SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul, tenant un papier à la main.*

**T** Atigué que c'est grand dommage que je ne connoisse A. ni B. Gros & grand comme je fis, c'est une honte que je ne sçache pas encore lire. Ah! que j'aurois de plaisir à déchiffrer ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver! Il faut que ce soit quelque chose de biau; car il étoit bien emmailloté: cachets par ici, cachets par y-là... Si c'étoit quelque bon contrat, quelque bonne lettre de change, que sçait-on? La fortune vient parfois en dormant; elle m'en veut peut-être? Pourquoi non? je ne serois pas le premier manant qu'elle auroit fait grand Sei-

gneur, ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, & si, personne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un biau carrosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été paysan? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.

---

S C E N E I I.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

**Q**ue fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promene, Mademoiselle Lisette. Comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout-à-fait nuit, je suis bian-aïse de faire un peu digestion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout seul, je pense?

LUCAS.

C'est que je songeois à faire fortune: je ne sis pas un sot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le crois bien, tu as la physionomie d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé: mais je ne sçais pas lire, c'est ce qui me chagraine.



L I S E T T E.

Tu as raison, cela est chagrinant : mais cela n'est pas trop nécessaire pour faire fortune.

L U C A S.

Morgué, si fait, & j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

L I S E T T E.

Comment donc, Lucas ?

L U C A S.

Accoutez, je sommes pour être mariés ensemble, car Monsieur Bernard notre maître dit qu'il le veut, je le veux bian itou. Quand vous ne le voudriez pas, vous, je sommes deux contre un, à la pluralité des voix je ferons mari & femme, ne vous en déplaîse.

L I S E T T E.

C'est une chose sûre : mais afin que les choses se fassent de bonne grace, & que je le veuille bien aussi, c'est pour cela que tu veux faire fortune ?

L U C A S.

Tout justement, vous l'avez deviné. J'aime à être riche, moi ; il m'est avis que ça est bian commode, Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Tu as raison.

L U C A S.

Oh bian donc, comme je partagerons notre forteune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que c'est ?

# L A T U T E U R

## L U C A S.

Motus, au moins.

L I S E T T E.

Est-ce quelque diamant?

L U C A S.

Non.

L I S E T T E.

Une bourse pleine d'or?

L U C A S.

Non.

L I S E T T E.

Quoi donc?

L U C A S.

Un papier.

L I S E T T E.

Quel papier?

L U C A S.

Un papier dont j'ai bonne opinion, c'est tout dire, le voilà. Tenez, il fait encore un tantinet jour, vous sçavez lire, voyez ce que c'est; car je n'y entens goutte, oui: mais morgué, lisez donc tout haut, point de trahison, au moins.

L I S E T T E, *lit.*

*Madame votre mere m'est venu trouver: vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes, le sujet qui vous y retient, & les moyens qu'il y a de vous rendre service. Je suivrai de près le valet de chambre qui vous porte ma lettre: tâchez de plaire, puisque vous l'avez entrepris, & comptez qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.*

L E C H E V A L I E R D' A R T I M O N.

D'Artimon! c'est l'oncle d'Angélique.

L U C A S.

Il n'y a morgué pas là de quoi faire fortune. Mais, ratigué, que les gens sont fots d'empaqueter si bien si peu de chose ?

L I S E T T E.

Où as-tu trouvé ce papier ?

L U C A S.

Auprès de la petite porte du jardin: je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser, si j'eusse cru que c'eut été si peu de chose. Vous en ferez votre profit, je vous le baille.

L I S E T T E.

Où vas-tu si vite ?

L U C A S.

Je n'ai pas le tems de m'amuser, je m'en cours dire à Monsieur Bernard queuque chose que j'ai vu: car je ly dis tout, comme vous sçavez, c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.



## S C E N E I I I.

L I S E T T E *seule.*

**U** Ne lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa niece! quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pays-ci? Ah! vous voilà le plus à propos du monde.



## S C E N E I V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

**A** S-tu quelque chose à m'apprendre qui puisse me faire plaisir?

LISETTE.

Cela se pourroit bien, connoissez-vous l'écriture de votre oncle.

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier? oui, Lisette.

LISETTE.

En est-ce là? voyez.

ANGELIQUE.

Sans doute, cette lettre est de lui, donne. A qui s'adresse-t-elle? où l'as-tu trouvée? qui te l'a rendue?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains; je ne sçais ce qu'elle signifie, mais le cœur me dit quelque chose de bon, & je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGELIQUE.

Non, Lisette; je suis née malheureuse, & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

L I S E T T E.

Mais, dans le fonds, qu'est-ce qui vous manque? ce ne sont pas les soupirans, Dieu merci. Vous n'en avez que trop, peut-être, & je ne sçais pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *inco-gnito*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre, & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours?

A N G E L I Q U E.

Que veux-tu dire?

L I S E T T E.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent; je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

A N G E L I Q U E.

Que tu es extravagante, Lisette, avec tes idées!

L I S E T T E.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le tems d'éclaircir mes doutes, & selon toutes les apparences nous ne retournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard, que votre pere en mourant s'avisa pour nos péchés de nommer votre Tuteur en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici, & sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient reléguées depuis six mois dans le fonds d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'en-nuye.

A N G E L I Q U E.

Ah! ma chere Lisette.

J'entens. Vous vous ennuyez aussi, & de plus d'une manière, même. L'état de fille vous déplaît autant que le village, & franchement vous avez raison; c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin, ce qui se trouve à Paris se trouve en Province, il y a des épouseurs par tout pays; & si par hasard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrais bien, moi, de faire passer vos chagrins avant qu'il fut peu.

ANGELIQUE.

Hé! que me serviroit-il qu'on m'aimât, & même de faire un choix! les injustes caprices de mon Tuteur, qui refuse tous les partis qui se présentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé! mort de ma vie, votre Tuteur ne sçait ce qu'il veut, ne sçavez-vous pas ce qu'il vous faut? Il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

ANGELIQUE.

Ah! que me conseilles-tu? Les mauvaises manières qu'il a pour moi, ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même; & quelque passion que je puisse avoir, elle sera toujours soumise à la raison & à la bienséance.

LISETTE.

Et, avec ces beaux sentimens-là, vous mourrez vieille fille, cela est cruel: Monsieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écar-



tera tous les prétendans ; car enfin il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGELIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

L I S E T T E.

Oui : mais cependant , pourquoi a-t'il refusé ce jeune Conseiller ? parce qu'il est ignorant , dit-il : la grande merveille ! Hé , mort de ma vie , si pour être de robe il falloit absolument être habile homme , la plupart des Charges seroient à vendre.

ANGELIQUE.

Tu as raison. Hé ! qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit sçavant , Lisette ?

L I S E T T E.

Bon , c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage , que de la science : & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant , par exemple , on dit qu'il sçait du latin , celui-là , du grec ; que sçais-je , moi ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGELIQUE.

Oh , cet homme-là ne me revenoit point du tout , je te l'avoue.

L I S E T T E.

Ni a moi non plus , cependant je vous aurois toujours conseillé de le prendre en attendant mieux ; mais le mauvais Tuteur l'a-t'il voulu ? Il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude , & qui ne songe point à son Régiment : Le Conseiller en sçait trop peu pour un Magistrat ,

& le Colonel en sçait trop pour un homme d'épée. Ne voilà-t'il pas de bonnes chiennes de raisons ?

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses...

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste. Et comment a-t'il reçu la demande que lui fit, il y a quelque tems, la mere de ce riche Marquis dont les terres sont si proches d'ici ?

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais vu ce Marquis, j'en ai oui dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'intéressois pour lui, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la Cour ; & l'air de ce pays-là nous conviendrait assez, à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avoue.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison ; ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, généreux, bon ami, sincère. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier, Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGELIQUE.

Comment donc, qu'on excelle comme lui ? que veux-tu dire ?

LISETTE.

Quoi! vous ne voyez pas comme moi que sa conduite est admirable?

ANGELIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il est votre Tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui, peut-être. N'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille?

ANGELIQUE.

Si je croyois qu'il eut cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plutôt que d'être exposée...

LISETTE.

Paix, taisez-vous; voici son espion, il ne faut rien dire devant ce maraud-là.

\*—————\*

S C E N E V.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

**O**H! palsangué, je vous trouve bian à point! Réjouissez-vous, Mademoiselle, vous ne ferez plus si fâchée.

ANGELIQUE.

Comment?

Tom. III.

O

Réjouissez-vous , vous dis-je encore une fois , tout vient à point à qui peut attendre , vous serez , morgué , mariée à la fin.

ANGELIQUE , à *Lisette*.

Tes conjectures n'étoient pas justes , ma pauvre Lisette.

L I S E T T E.

Elle sera mariée ! qui te l'a dit ?

L U C A S.

Morgué , je le sçais bian , il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci , & sti qui la prend n'en aura pas le dementi , car j'y ons regardé.

ANGELIQUE.

Explique-toi donc ? quel homme est-ce ?

L U C A S.

Oh ! palsangué , c'est une bonne affaire.

L I S E T T E.

Quelque jeune homme , peut-être ?

L U C A S.

Un jeune homme ? fy : est ce que ce seroit une bonne affaire pour une fille , qu'un jeune homme d'asteure ?

ANGELIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité ?

L U C A S.

De qualité ? Dieu vous en garde. Ils avont toujours queuque ménage en Ville , les gens de qualité , & ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

L I S E T T E.

Ne seroit-ce point quelque Financier ?

LUCAS.

Un Financier ? Elle seroit bian lottie : aujourd'hui Madame, & demain rian, peut-être.

ANGELIQUE.

Eh ! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué, comme vous gobez ça. Je fis un porteur de bonnes nouvelles, moi, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Hé, de par tous les diantres, acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh ! pour sti-là je vous en répons. Hé pargué, tenez, vela Monsieur, qu'il vous le dise lui-même.

\*—————\*

## S C E N E VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS,  
M. BERNARD.

M. BERNARD.

**O**H, c'est vous que je cherche, Angélique. J'allois monter à votre appartement, & je suis bien-aïse de vous rencontrer ici.

ANGELIQUE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

M. BERNARD.

Oui, depuis le souper on m'a appris des choses

O 2

qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien-aïse, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

M. BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déjà demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

LISETTE.

Oh, cette fois-ci ne sera pas comme les autres, & de la manière dont Monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette. Tu sçais bien combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGELIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

M. BERNARD.

Depuis la mort de ses parens je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très-bien réussi.

M. BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage, que de la voir heureusement mariée.



L I S E T T E.

Vous avez raison , il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. B E R N A R D.

J'ai peut-être , selon son gré , un peu trop différé de le faire ; & entre nous , Lisette , elle en a murmuré quelquefois.

A N G E L I Q U E.

Moi , Monsieur ?

L I S E T T E.

Oh , pour cela oui , je vous l'avoue , nous en murmurions tout à l'heure encore.

A N G E L I Q U E.

Tu perds l'esprit , Lisette.

L I S E T T E.

Vous rougissez ? voilà une pudeur bien placée ! Hé , allez , allez , en fait de mariage les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

M. B E R N A R D.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

L I S E T T E.

Ses intérêts sont bien entre vos mains.

M. B E R N A R D.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier incessamment , & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

A N G E L I Q U E.

Hé ! quels desseins , Monsieur ?

M. B E R N A R D.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

A N G E L I Q U E.

Nous enlever !

Oui, mais...

L I S E T T E.

Au remede, Monsieur, vite, au remede, on ne peut trop se hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'est aussi le parti que je prens.

L I S E T T E.

Vous êtes un homme de bon esprit.

M. BERNARD.

Et pour la dérober aux persecutions & aux poursuites d'une foule de prétendants qui ne lui conviennent point, j'ai résolu dès demain d'en faire ma femme, & j'ai pris pour cela...

A N G E L I Q U E.

Comment, Monsieur?

L I S E T T E, *bas.*

Mes conjectures n'étoient pas fausses.

M. BERNARD.

Plait-il?

A N G E L I Q U E.

Vous avez fait dessein, dites-vous?

M. BERNARD.

De vous épouser, dès demain, moi-même, & d'ôter ainsi tout espoir...

L I S E T T E, *bas.*

Oh, si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever, cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous? vous voilà toute je ne sçais comment?

COMEDIE.  
ANGELIQUE.

215

Je me trouve mal, Monsieur. Viens auprès de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, holà donc! Madame.

M. BERNARD.

Ouais, voilà un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur, elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contre elle, que le moins qu'elle puisse faire, c'est de s'évanouir; je crois que j'en mourrois, moi, si j'étois à sa place.

M. BERNARD.

Oh bien, bien, cela ne sera rien: qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE, *bas*.

Hom, quel ordre, quel ordre! nous y mettrons un contre-ordre, nous autres.



SCENE VII.

M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

**I**Ci, Lucas. Tu as un gros bon sens que j'ai toujours trouvé admirable.

O 4

Mon bon sens & moi , je sommes à votre service.

M. BERNARD.

Que penses-tu de l'évanouissement d'Angélique ?

L U C A S.

Morgué, je pense qu'elle ne vous aime point, voyez-vous ; elle seroit bien-aise d'être mariée, mais elle est fâchée que ce soit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épousera pourtant point d'autre.

L U C A S.

Acoutez, Monsieur, ne jurons de rien, & défions-nous de tout ; il se mitonne quelque manigance, à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais est-tu bien sûr de ce que tu m'as dit ?

L U C A S.

J'en fis, margué, plus sûr que je ne sis sûr qui étoit mon pere. Ne vous ai-je pas dit que votre Jardinier va tous les soirs au bout de la Saussaie, qu'a-t-il affaire là ce Jardinier ? Il vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les soirs, aussi ?

L U C A S.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : Le Jardinier & ly se promenant, ils parlent, ils gesticulent, ils se tourmentent, & puis ils se séparent : le Monsieur à cheval galope d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre. Morgué, qu'est-ce que cela signifie ?

C O M E D I E.  
M. BERNARD.

217

Tu as raison , il y a là-dessous quelque chose.

L U C A S.

S'il y a quelque chose ? je vous en répons ; mais ce n'est pas tout. Maturine , la servante des trois Rois , dit qu'ils avons cheuz eux du depuis quatre jours , trois ou quatre Monsieux que votre Jardinier connoît itou , ils soupiont tout à l'heure ensemble , & ils parliont de vous , de Mademoiselle Angélique ; ils disiont qu'il la falloît ôter de vos pattes , & qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que sçais-je , moi ? Mais bref , tant y a , ce sont vos affaires.

M. BERNARD.

Et le peintre , sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie ?

L U C A S.

Sur quoi ? Sur ce que le Jardinier & ly sont bons amis ; puisqu'ils s'aimont tant , ils ne valont pas mieux l'un que l'autre.

M. BERNARD.

Cela pourroit être ; il faut que j'approfondisse cette affaire.

L U C A S.

Et quand vous aurez approfondi , que ferez-vous ?

M. BERNARD.

Je les chasserai.

L U C A S.

Hé , morgué , chassez-les sans approfondissement. Faut-il tant de façon ? Je sommes cheux vous , j'y avons deux filles , vous aimez l'une , vous

voulez que j'aime l'autre, je le veux bien, moi, pour vous faire plaisir, tout coup vaille. Acoutez, mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous quatre, je ne serons jaloux de personne, & je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux avant toutes choses pénétrer ce mystère, te dis-je: Je vais faire un tour dans le village, & tâcher de sçavoir qui sont ces gens qui logent aux trois Rois.

LUCAS.

Vous ne sçavez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi, quand je serai dehors, prends soin de bien roder par-tout, & d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

LUCAS.

Vela qui est bien, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le Jardinier est-il rentré?

LUCAS.

Il faut bien qu'il le soit, car vela lui-même.



## S C E N E V I I I.

M. BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

M. BERNARD.

**A**pprochez, Monsieur le maraud, approchez.



L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, Monsieur ? me voilà prêt à vous obéir.

M. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il est, coquin que vous êtes ?

L'OLIVE.

Je viens d'ici près, Monsieur.

M. BERNARD.

Vous êtes un pendard.

L'OLIVE.

Monsieur.

M. BERNARD.

Un frippon.

L'OLIVE.

Monsieur.

M. BERNARD.

Un yvrogne qui ne bougez du cabaret!

L'OLIVE.

Ah, Monsieur ! demandez, je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service.

M. BERNARD.

Tu n'y a pas mis les pieds, infame ? qui sont ces gens avec qui tu viens de souper ?

L'OLIVE.

Oh ! pour cela oui, Monsieur, je vous l'avoue, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

M. BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis !

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, ils auront l'honneur de vous

venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la Cour qui voyagent par curiosité.

(*M. Bernard lui donne des coups de bâton.*)

Ah, ah, ah, Monsieur.

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

\* ————— \*

S C E N E I X.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

Ah, ah, ah, pafangué, cela est tout-à-fait drôle! A qui en a-t-il donc de vous rosser comme ça, sans dire gare? quel caprice est ça, Monsieur le Jardinier?

L'OLIVE.

Parbleu, je ne sçais pas: mais je l'enverrois au Diable, avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement? Il ne vous a baillé que quelques coups de bâton, cela une belle bagatelle, ce sont de petites himeurs qui l'y prennent comme ça parfois, & il faut un peu excuser les défauts des personnes.

L'OLIVE.

Maugrebleu de ses défauts. Mais basta, j'ai aussi

des défauts à peu près pareils; & si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, & nos défauts auront querelle ensemble.

LUCAS.

Vous jouez de malheur d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin, il est amoureux.

L'OLIVE.

Lui amoureux? & de qui amoureux?

LUCAS.

De Mademoiselle Angélique.

L'OLIVE.

Et depuis quand?

LUCAS.

Pargué, depuis toujours: mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

L'OLIVE.

Hé bien?

LUCAS.

Hé bien? ne jasez point, au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec parsonne, parce qu'il veut qu'elle se marie avec ly: mais elle ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non?

LUCAS.

Non voirement, c'est ce qui le met de mauvaise humeur. Il la battrait si elle étoit sa femme; en attendant qu'elle la devienne, afin que les coups qu'elle mérite ne soyons pas perdus, il les

baille au premier venu, c'est sa maniere. Oh pour ça, c'est un plaisant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaisant, moi, & je n'ai que faire...

LUCAS.

Acoutez, pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourrais bien y avoir un tantinet votre part, à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc ?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conscience, je dis tout ce que je sçais : vos bons amis les Jardiniers de la Cour, hem ?

L'OLIVE.

Hé bien ?

LUCAS.

Ce sont eux qui vous avont procuré cette aubaine-là, je vous conseille de les en remercier. Sarviteur, Monsieur le Jardinier.

## S C E N E X.

L'OLIVE *seul.*

**V**

Oilà un maroufle qui se moque de moi. La mine est éventée, quel parti prendre ? Il n'y a point à balancer.



## S C E N E X I.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

**T** Rouverai-je l'occasion de me déclarer ? & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angélique ?

L'OLIVE.

Ma foi, Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réussir.

DORANTE.

Ah ! te voilà, mon pauvre l'Olive ?

L'OLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement, Monsieur ? N'est-il pas tems que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes ?

DORANTE.

Hé, paix, paix, l'Olive. As-tu résolu de tout perdre ?

L'OLIVE.

Hé, morbleu, tout est déjà perdu. Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

DORANTE.

A toi ?

L'OLIVE.

A moi-même.

**LE TUTEUR  
DORANTE.**

Hé paix, paix. Parlons bas.

**L'OLIVE.**

On ne nous écoute point.

**DORANTE.**

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t'il mal-traité ?

**L'OLIVE.**

Il faut qu'il soupçonne quelque chose, ou que ce soit par maniere de conversation. Son gros coquin de Fermier dit que c'est sa coutume, pour se désennuyer il rosse tantôt l'un tantôt l'autre : votre tour viendra peut-être, c'est ce qui me console. Mais Monsieur, j'ai bien autre chose à vous apprendre.

**DORANTE.**

Quoi ?

**L'OLIVE.**

Vous ne regardez ce Monsieur Bernard que comme le Tuteur d'Angélique ?

**DORANTE.**

Hé bien ?

**L'OLIVE.**

Il est votre rival, je vous en avertis.

**DORANTE.**

Mon rival ! Que me dis-tu là ?

**L'OLIVE.**

Ne vous alarmez point, Angélique le hait en perfection ; & la crainte qu'elle a d'être à lui, la déterminera plus facilement à se donner à vous.

**DORANTE.**

Ah ! mon pauvre l'Olive, je tremble à lui découvrir qui je suis, ce que je sens pour elle ; & je  
crains



crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

L' O L I V E.

Qu'elle ne s'effarouche ! la crainte est bonne. Hé ! allez, allez, Monsieur, les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisés ; elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, & nous vivons dans un siècle fort aguerri.

D O R A N T E.

Non, l'Olive, attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé. Si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a rendue hier au soir, il ne doit pas tarder.

L' O L I V E.

Il ne doit pas tarder ? Mais il tardera peut-être ; croyez-moi, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le village qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez, vous, le consentement de votre Maîtresse, il faut le demander pour l'obtenir.

D O R A N T E.

Mais enfin ?

L' O L I V E.

Mais enfin, il faut venir au fait, & tout au plus vite, nous n'avons point de temps à perdre. Nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre, moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard, & vous à défigurer ses plafonds & ses cheminées ; car vous êtes un très-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon jardinier, moi, sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante,

*Tom. III.*

P

laissez-moi un peu causer avec elle, j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître ...

L'OLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

## SCENE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

**I**L faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard, Monsieur Bernard, votre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très-humble serviteur, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je suis votre servante, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quelque affaire importante, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Oui, j'ai quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avoue.

L'OLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites bagatelles.

L I S E T T E.

Ne pourroit-on point sçavoir le sujet de votre embarras?

L' O L I V E.

Refuseriez-vous de m'apprendre la cause de votre mouvement?

L I S E T T E.

C'est notre Monsieur Bernard qui me chagrine.

L' O L I V E.

Cela est heureux, c'est aussi lui à qui j'en veux justement.

L I S E T T E.

Il forme de petits projets que je renverserai, s'il m'est possible.

L' O L I V E.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'espère que je mourrai quitte.

L I S E T T E.

Il vous a donné des coups de bâton, Monsieur?

L' O L I V E.

Oui, Mademoiselle, je ne suis pas glorieux, comme vous voyez.

L I S E T T E.

Vous n'êtes pas glorieux: mais vous êtes vindicatif, peut-être?

L' O L I V E.

Oh! pour cela oui, comme tous les diables: Et s'il ne tient, pour vous le persuader, qu'à faire piece à Monsieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je suis votre homme.

L I S E T T E.

Si l'on pouvoit vous confier un secret?

L'OLIVE.

Pour gage de ma discrétion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intéresse pour une petite personne qui mérite bien que l'on fasse quelque chose pour elle.

L'OLIVE.

Je rends service à un honnête homme qui n'est pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah, je vous entens.

L'OLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face.

L'OLIVE.

Ma physionomie vous plaît-elle?

LISETTE.

Vous n'êtes pas Jardinier, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Vous devinez la moitié des choses.

LISETTE.

Et le Peintre n'est pas Peintre, sur ma parole.

L'OLIVE.

Vous sçavez tout mon secret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'esprit de le deviner?

L'OLIVE.

Oh que sifait. La petite personne pour qui vous vous intéressez, est Angélique?

LISETTE.

Justement.

L'OLIVE.

Elle est amoureuse de quelqu'un?

LISETTE.

Non pas encore : mais elle hait Monsieur Bernard.

L'OLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

L'OLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures ; &amp; si vous voulez lui faire entendre que le Peintre est mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé bien?

L'OLIVE.

Je crois que nous n'aurions pas de peine à faire ce mariage-là, qu'en dis-tu?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

L'OLIVE.

N'est-il pas vrai ? Et le nôtre ne sera pas mal-aisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh que non, quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bien-tôt terminées.

Touche donc là. Sans façon, ma chère. Ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'ayent dit, oui.

LISETTE.

Voici Angélique, va chercher ton maître, & l'amène ici; il ne faut point que les choses languissent.

L'OLIVE.

J'y cours, & je te le livre tout à l'heure. Ah! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expéditives!

SCENE XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

**P**ourquoi me laisses-tu seule, Lisette? Dans l'accablement où je suis, tu m'abandonnes à mes chagrins. & depuis que tu es sortie de ma chambre j'ai fait les plus cruelles réflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuse.

ANGELIQUE.

Tu causois avec le Jardinier: que te disoit-il?

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour sont pour la jeune fille, & le Tuteur est pris pour dupe.



**COMEDIE.**  
**ANGELIQUE.**

231

Comment?

**LISETTE.**

Je m'en étois toujours bien doutée, que le Peintre étoit un faux Peintre.

**ANGELIQUE.**

En as-tu quelque certitude?

**LISETTE.**

C'est un de vos amans, qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

**ANGELIQUE.**

Que me dis-tu?

**LISETTE.**

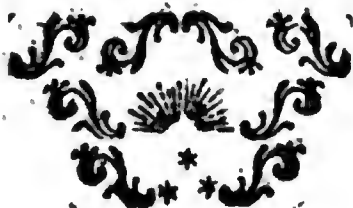
Je vous dis vrai.

**ANGELIQUE.**

Un de mes amans! Il y a quinze jours qu'il est ici, il ne m'a point encore parlé. Qu'il est indolent, ou timide! Et dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne.

**LISETTE.**

Oui, vous aimez la vivacité dans un amant, vous avez le goût bon; & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.



PA

## S C E N E X I V.

DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE,  
LISETTE.

ANGELIQUE.

**A**H ! Lisette , que sa présence me cause de trouble ! je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la sympathie. Allons, mort de ma vie, il ne faut pas être rebelle à la destinée.

L'OLIVE.

Hé , allons donc , Monsieur , ferme , courage.

DORANTE.

Je tremble , l'Olive.

L'OLIVE.

Ira-t'il ?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'osera-t'il donc entreprendre , pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi ?

DORANTE.

J'oserai tout , belle Angélique , si vous souffrez que je vous aime , & si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah ! le voilà en mouvement , Dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois de ma vie. J'ai fait parler à votre Tuteur, ma mère elle-même...

LISETTE.

Madame, c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh, par ma foi, Monsieur Bernard, nous nous marierons; mais vous ne signerez point au Contrat.

DORANTE.

Oui, c'est moi, charmante Angélique, qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes le Marquis, Monsieur, j'ai reçu tant de témoignages de tendresse de Madame votre mère, quand elle vint ici...

L'OLIVÉ.

Je me donne au diable, Madame sa mère est aussi folle de vous que le fils, c'est beaucoup.

LISETTE.

Ah! Madame, par reconnoissance pour l'une, vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angélique, que pour vous délivrer des persécutions d'un Tuteur bizarre, vous vous jettiez aveuglément entre mes bras, moins par tendresse, peut être, que par désespoir; c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici: mais l'aveu de votre famille l'autorisera sans doute. Votre oncle le Chevalier...

**LE TUTEUR  
LISETTE.**

Hé vite, hé vite, éloignez-vous, j'entens touffer de loin ce gros coquin de Lucas; il vient de ce côté-ci, peut-être, il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

**ANGELIQUE.**

Ah, Lisette!

**L'OLIVE.**

Sauvons-nous, Monsieur.

**DORANTE.**

Un mot, avant que je vous quitte.

**ANGELIQUE.**

Que voulez-vous que je vous dise?

**LISETTE.**

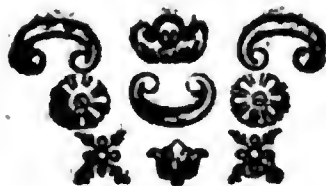
Hé, retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas; quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

**DORANTE.**

Que je vais attendre ce moment avec impatience!

**L'OLIVE.**

Nous voyagerons, Monsieur, apparemment; & la partie sera quarrée; elles sont à nous, sur ma parole.



## S C E N E X V.

ANGELIQUE, LISETTE.

L I S E T T E.

**H**É bien, que dites-vous de tout ceci? Votre cœur est plus agité que le mien, je gage.

A N G E L I Q U E.

Mon cœur est agité, je te l'avoue, & mon esprit embarrassé.

L I S E T T E.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti; & voici une aventure qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

A N G E L I Q U E.

Mais comment la finir sans consentir à un enlèvement?

L I S E T T E.

Ce ne sera pas un enlèvement, le Ciel nous en préserve. Il faudra faire la chose par manière de promenade.

A N G E L I Q U E.

Mais la médifance...

L I S E T T E.

Bon, bon, c'est une bonne carogne, que la médifance; elle est elle-même si fort décriée, que personne ne s'embarrasse de ce qu'elle peut dire.

A N G E L I Q U E.

Quel éclat feroit mon Tuteur!

## S C E N E X V I.

ANGELIQUE, LISETTE, M. BERNARD,  
LUCAS.

M. BERNARD.

**Q**ui va là ?

LISETTE.

Le voilà , Madame , nous sommes perdues.

ANGÉLIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées ?

M. BERNARD.

Qui va là , encore une fois ?

LUCAS, *entrant de l'autre côté*

*du Théâtre.*

Palsangué , qui va là toi-même ?

M. BERNARD.

Lucas ?

LUCAS.

Monsieur ?

M. BERNARD.

Est-ce toi ?

LUCAS.

Hé , voirement oui , qui pourroit-ce être ? Vous m'avez baillé ordre de rôder par-tout ; & je rôde , comme vous voyez , mais je ne trouve rien.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.



La nuit devient fort noire, ils vont venir : comment ferons-nous ?

M. BERNARD.

Hem, que murmures-tu là entre tes dents ?

LUCAS.

Tatigué, comme vous vous gaussiez ! c'est vous qui jasez tout seul, je pense.

M. BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon ?

M. BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS.

Oh bien, morgué, je sommes donc ici plus de deux ; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, sauvons-nous.

LUCAS.

Morgué, je tiens quelque chose que je ne laisserai pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement, Lucas.

M. BERNARD.

Je pense que c'est la voix d'Angélique.

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui me promène avec Lisette.

M. BERNARD.

Ah, ah !

Les mâles se sont envolés Monsieur, je n'avons déniché que les femelles.

M. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin ?

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

M. BERNARD.

C'est fort bien fait : mais l'heure de la promenade est un peu passée, l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGELIQUE.

L'air me fait du bien, au contraire ; & je continuerai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

M. BERNARD.

Non, non, puisque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade ; allons, venez.

ANGELIQUE.

Lisette ?

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble ?



\*  
S C E N E X V I I .  
\*

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

**L**'Olive?

L'OLIVE.

Monsieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher, ce sont elles, sans doute.

L'OLIVE.

Non, Monsieur, je n'ai rien entendu, il n'y a encore personne, nous revenons de trop bonne heure, & quoique la nuit soit des plus obscures, elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu? les momens me durent des siècles, absent d'Angélique, & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la première fois, & où j'espère la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

L'OLIVE.

Cela est bien tendre: mais, dites-moi un peu, Monsieur, si par aventure les belles consentent au voyage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la justice s'en mêle.

**L E T U T E U R**  
**D O R A N T E.**

Cela peut arriver : elle s'en mêlera sans doute.

**L' O L I V E.**

Tant pis , je voudrois bien que cela se fit sans elle.

**D O R A N T E.**

Pourquoi ?

**L' O L I V E.**

Elle est tracassière , la Justice , elle fera des informations , des poursuites.

**D O R A N T E.**

Nous nous tirerons bien d'affaires , cela s'accommodera.

**L' O L I V E.**

Oui , cela s'accommodera pour vous , mais je serai peut-être pendu par accommodement , moi : ce sera un des articles. Ce Monsieur Bernard m'en veut diablement.

**D O R A N T E.**

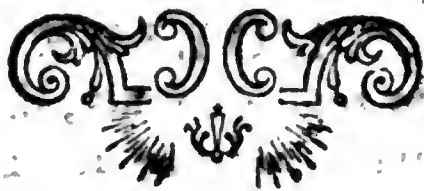
Je te répons de tout , ne te mets pas en peine. Angélique ne vient pas encore !

**L' O L I V E.**

Elle ne viendra peut-être pas , Monsieur. Si c'étoit une baie qu'elle vous eut donnée ?

**D O R A N T E.**

Paix , paix , j'entens quelqu'un.



**SCENE**

## S C E N E X V I I I.

DORANTE, L'OLIVE, ANGELIQUE,  
LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE, *en rentrant dans le fond  
du Théâtre.*

**N**ous revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre ?

DORANTE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Oui, c'est elle ; vous avez raison ; mais elle est en compagnie ; retirons-nous , Monsieur , la place est prise.

( *Angélique s'avance d'un côté avec Monsieur Bernard , qui la tient sous le bras , & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas ; de manière que Dorante & l'Olive , qui continuent de parler , se trouvent au milieu d'elles , & Monsieur Bernard & Lucas dans les deux côtés du Théâtre. )*

M. BERNARD.

Mais , mignone , n'êtes-vous point lasse de vous  
Tom. III.

Q

promener, & ne serions-nous point mieux dans la maison?

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison : un peu de complaisance une fois en votre vie ; Y-a-t'il du mal à se promener ?

( Ici Lisette en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend sa main, & le prend par le collet, & dans le même tems Angélique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend. )

L'OLIVE, à voix très-basse.

Je suis pris, Monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi.

LISETTE.

Est-ce toi ?

L'OLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

M. BERNARD.

Hem ? Comment ? Quoi ? Que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis, Monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous acheverons, Lisette & moi, notre caprice de promenade.

M. BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.



**C O M E D I E.**  
**A N G E L I Q U E.**

243.

Quelle peine !

**L I S E T T E.**

Va te coucher, Lucas, & emmene Monsieur.

**L U C A S.**

Oh non, tatigué, je ne m'irai coucher qu'avec toi.

**L I S E T T E.**

Avec moi ! parle donc, hé, maroufle ?

**M. B E R N A R D.**

Mais, mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avoue.

**A N G E L I Q U E.**

Et moi, Monsieur, je vous avoue naturellement que vous croyez juste Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours...

**D O R A N T E.**

Ah ! Madame, vous me perdez.

**M. B E R N A R D.**

Hé bien, ce Peintre, qu'a-t'il fait ?

**A N G E L I Q U E.**

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

**L U C A S.**

Morgué, je vous l'avois bien dit, Monsieur, que le Jardinier & ly c'étoient deux frippons.

**A N G E L I Q U E.**

Je suis bien malheureuse, ma pauvre Lisette, d'être exposée...

Q 2

Hem, que vous êtes bonne, Madame ! C'est par ordre de Monsieur que tout cela se fait, il veut nous éprouver, & cela n'est ni beau ni honnête de soupçonner ainsi de pauvres innocentes comme nous, & de faire sonder notre pudeur par un Peintre & par un maraud de Jardinier.

L'OLIVE.

Hom, masque.

M. BERNARD.

Quoi, le Peintre & le Jardinier ?

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette & à moi un rendez-vous cette nuit.

M. BERNARD.

Un rendez-vous !

LISSETTE.

Oui vraiment, un rendez-vous, & nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, Monsieur.

M. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

M. BERNARD.

Comment, oui ?

LISSETTE.

Que voulez-vous ? Les filles sont curieuses ; on est bien aisé de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure à peu près, Monsieur, si vous vouliez nous irions par curiosité encore.

M. BERNARD.

Qu'est-ce à dire par curiosité?

LUCAS.

Tatigué, que cette Lisette est curieuse, je n'aime pas ça.

ANGELIQUE.

Pour moi, Monsieur, je ne veux pas être la dupe de cette affaire, s'il vous plait; je démêlerai l'aventure, & vous me vengerez de ces insolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il les faut faire expirer sous le bâton, Madame.

L'OLIVE.

Si tu ne me laisses aller, je crierai.

ANGELIQUE.

Ou je sçaurai bien me venger de vous, s'il est vrai, comme je le pense, que ce soit vous qui, par soupçon de ma conduite, me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

M. BERNARD.

Moi? je ne sçais ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader?

M. BERNARD.

Oh! de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces marronniers d'Inde, il faut que vous y alliez à ma place.

Q 3

M. BERNARD.

Oui, j'irai, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette & moi, nous cacher derrière la palissade pour entendre la conversation, & sçavoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh, je le veux bien, vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place, Madame?

LUCAS.

Volontiers, morgué, que ça fera drôle?

M. BERNARD.

Ne perdons point de tems. Allons, viens, Lucas.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

M. BERNARD.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons nous à faire? on n'y voit goutte.

LUCAS.

On n'y voit goutte; mais on tâte, Monsieur. Ça est bien pensé des habits de femmes!

M. BERNARD.

Hé bien, soit, voyons la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un déshabillé pour vous, & une coëffure sur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué, je n'avons pas besoin de tant de parure.

ANGELIQUE.

Allez vite, & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je serons bientôt fagorés. Morgué, que j'allons rire.

\*\*\*\*\*

SCENE XIX.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE,  
L'OLIVE.

LISETTE.

**M**aintenant, Monsieur le Jardinier...

L'OLIVE.

La peste! que tû as la serre bonne!

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en partage; & quelques efforts que vous ayez fait pour m'échapper...

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous: mais le commencement de votre conversation...

Je me donne au diable , j'ai eu belle peur ; j'ai cru d'abord que vous étiez traîtresse, Madame.

A N G E L I Q U E

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

D O R A N T E.

Elle vous a débarrassée de vos surveillans ; nous sommes seuls , charmante Angélique , quelles résolutions sont les vôtres ?

A N G E L I Q U E.

Que vous alliez tout au plus vite au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

D O R A N T E.

Ah ! de grace , parlons sérieusement , je vous prie.

L I S E T T E.

On vous parle sérieusement aussi , il faut y aller.

L'OLIVE.

Pour moi , je ne demande pas mieux.

D O R A N T E.

Adorable Angélique , profitons d'une occasion si favorable : il s'agit de me désespérer , ou de vous déterminer à une fuite.

A N G E L I Q U E.

Non , pour le parti de la fuite , ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons votre fortune & ma réputation , une affaire d'éclat perdrait l'une & l'autre : écrivez à votre famille , j'attens des nouvelles de la mienne.

D O R A N T E.

Et que deviendrai-je en attendant , moi , Madame ?



ANGELIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le tems de me le persuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à votre Tuteur, il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui ni dans le village.

ANGELIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame!

LISETTE.

Oui, sa confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille?

L'OLIVE.

Il faut que j'aye plus d'esprit que mon maître assurément; car je comprends la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais, expliquez-moi donc?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglément, Madame, quel prix recevrai-je de ma soumission?

LISETTE.

Hé! mort de ma vie, dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.

## S C E N E X X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

**L**A plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette, & Monsieur Bernard...

LISETTE.

Hé, allez, allez, Madame, c'est un bon homme qui le mérite bien. Comment, on ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venue bien à propos pour nous en débarrasser.

LISETTE.

Avouez que je ne vous ai pas mal secondée: nous sommes vives nous autres dans l'occasion, nos soupirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette aventure produira des effets admirables, Lisette.

LISETTE.

Assurément. Le Tuteur convaincu de notre bonne foi, ne sera plus si défiant, & nous ferons un peu moins gênées. Par ma foi, voilà une jolie manière de guérir les soupçons d'un jaloux!

M. BERNARD ET LUCAS, derrière

le Théâtre.

Haye, haye, haye, à l'aide.

COMEDIE.  
ANGELIQUE.

251

J'entens du bruit, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame, on applique le remede, il faut lui donner le tems d'opérer : rentrons dans le logis.

M. BERNARD.

Au secours, au secours.

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.



S C E N E X X I.

DORANTE, M. BERNARD, ANGELIQUE,  
LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

**V**ous prétendez envain m'échapper, je veux vous mener moi-même à Monsieur Bernard, & le rendre témoin de votre trahison; comment! malheureuse, vous trompez un si honnête homme? ah, perfide!

M. BERNARD.

Voilà un brave garçon, je ne l'aurois pas cru.

LUCAS.

Hé! je suis tout moulu de coups, miséricorde!

L'OLIVE.

Oh! tu as beau fuir, tu ne m'échapperas pas. Trahir un si bon maître que le tien, carogne de Lisette!

**L E T U T E U R**  
**L U C A S.**

Oh! tatigué, tenez-vous donc. Si c'est Lisette à qui vous en voulez, je ne suis pas elle, je suis Lucas.

**L'OLIVE.**

Comment, Lucas?

**L U C A S.**

Oui, pâlangué, regardez-y plutôt: Voici tout à propos de la lumière.

**S C E N E X X I I.**

DORANTE, LUCAS, M. BERNARD;  
MATURINE, ANGELIQUE, LISETTE,  
L'OLIVE.

MATURINE, *avec un flambeau.*

**H**É! quel vacarme est-ce-là? A qui en avez-vous donc? quel bruit vous faites!

**D O R A N T E.**

Lucas en habit de femme, que veut dire ceci?

**L U C A S.**

Ça veut dire que je croyions vous attraper, & que je sommes attrapés, nous. C'est notre Monsieur qui est la Damoiselle que vous avez si bian époustée.

**D O R A N T E.**

Quoi, Monsieur?

**M. B E R N A R D.**

Oui, mon cher enfant, c'est moi-même.

D O R A N T E.

Je suis au désespoir, Monsieur, des coups de bâton...

M. B E R N A R D.

Ne me fais point d'excuses, je te prie, ne me fais point d'excuses. Je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zèle & de ton affection.

D O R A N T E.

Monsieur...

L' O L I V E.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. B E R N A R D.

Ho! non, non, diable! Hé bien, Lucas, te voilà avec tes soupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'est-il pas vrai?

L U C A S.

Détrompé, non, mais je suis battu.

M. B E R N A R D.

Approchez. Où êtes-vous, Angélique, venez embrasser cet honnête garçon-là: Voilà la perle des domestiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous? vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

A N G E L I Q U E.

Oh! pour cela oui, Monsieur, je vous en réponds: & voici mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

M. B E R N A R D.

Votre oncle! Et que vient-il faire ici à l'heure qu'il est?

**LE TUTEUR  
ANGELIQUE.**

Nous ne tarderons pas à l'apprendre: C'est quelque affaire pressée, apparemment.

**DORANTE.**

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, l'Olive.

**LUCAS.**

Morgué, Monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gaufferoit de nous.

\*—————\*

**SCENE XXXIII. & Dernière.**

**M. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGE-  
LIQUE, DORANTE, L'OLIVE, LISET-  
TE, LUCAS.**

**LISETTE.**

**T**enez, Monsieur, c'est Monsieur Bernard à qui vous en voulez, le voilà en déshabillé de campagne.

**LE CHEVALIER.**

Monsieur Bernard!

**M. BERNARD.**

Oui, Monsieur, c'est moi-même. Il faut vous dire...

**LE CHEVALIER.**

Dans un tel équipage! Donnez vous le bal ici, Monsieur? Ma niece, y en a-t'il quelqu'un dans le village?



M. BERNARD.

Ce n'est point une mascarade, Monsieur, je vais vous expliquer...

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quelque tems, il nous le faut veiller toutes les nuits.

M. BERNARD.

Comment, insolente?

L'OLIVE.

Il ne court encore que le jardin, mais il courra bientôt les champs, si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, l'Olive?

L'OLIVE.

Vous voyez, Monsieur, chacun a sa folie dans cette maison-ci: la mienne est d'être Jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sçais l'aventure.

L'OLIVE.

Et voilà aussi une autre fou de votre connoissance qui s'est mis dans la tête...

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie; je viens ici pour la guérir, Et quelle figure est-ce encore là?

LISETTE.

C'est le fermier de Monsieur Bernard, qui a la même folie que son maître, ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué, ça n'est pas vrai, je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance & j'aurois mieux être loup-garou.

Ouais, tout ceci commence à me déplaire, qu'est-ce donc que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Vous êtes-là, ma niece, en bien mauvaise compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplaïs beaucoup, mon oncle, je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien, ce sont les Petites-Maisons que cette maison-ci: il faut en sortir au plus vite.

M. BERNARD.

On se moque ici de moi, je pense.

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce sont des especes de foux assez agreables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma niece.

L'OLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voyage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carrosse, allons; venez.

M. BERNARD.

L'on prétend ainsi malgré moi...

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plait, Monsieur Bernard, votre folie me paroît dangereuse, vous demeurerez tout seul: mais je vous ferai garder à  
vue,

vue, en attendant qu'on vous enferme, ou que  
votre bon sens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi! Angélique?

ANGÉLIQUE.

Adieu, Monsieur, je suis bien fâchée de votre  
accident, nous vous reverrons quand vous serez  
plus sage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Lisette! empêche que...

LISETTE.

Jusqu'au revoir, Monsieur, quand sa folie le  
prendra, recommandez qu'on ne le batte point,  
il vient d'en avoir assez, je vous assure.

M. BERNARD.

Quoi! tout le monde m'abandonne?

DORANTE.

Vous êtes persuadé de mon zèle & de ma fidé-  
lité, Monsieur, je vais suivre votre maîtresse; &  
je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans  
les bons sentimens qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom, je creve.

L'OLIVE.

Je laisse votre jardin en bon état. Souvenez-  
vous quelquefois de moi, je vous prie; ne don-  
nez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers,  
ces marauds-là sçavent les rendre.

M. BERNARD.

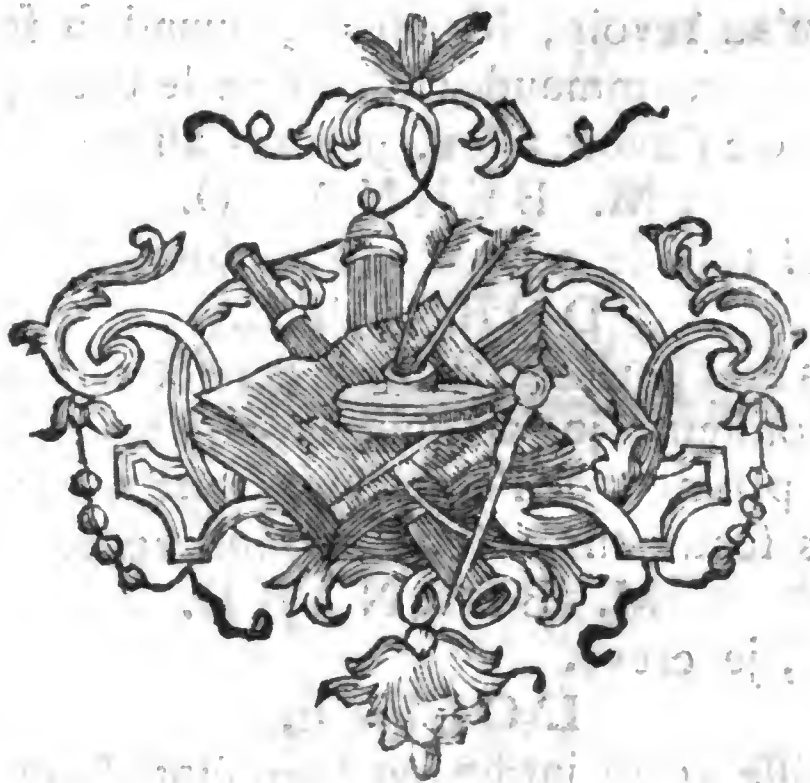
Ah! mon pauvre Lucas, je perds Angélique,  
que deviendrai-je?

Tom. III.

R

Bon, palfangué, que voulez-vous faire? Ils ont biau dire, je ne sommes pas fous; je sommes les fots, & si j'avions épousé ces deux carogñes-là, je l'aurions été bian davantage.

**FIN.**



LE GALANT  
JARDINIER,  
COMÉDIE  
EN UN ACTE.

---

## A C T E U R S.

M. DUBUISSON, *pere de Lucile.*

Mde. DUBUISSON.

LUCILE, *fille de M. Dubuissou.*

M. CATON.

M. BAVARDIN.

M. ORGON, *pere de Léandre.*

LEANDRE, *amant de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier.*

MATHURINE, *femme de Lucas.*

LA MONTAGNE, *valet de Léandre.*

MARTON, *suivante de Lucile.*

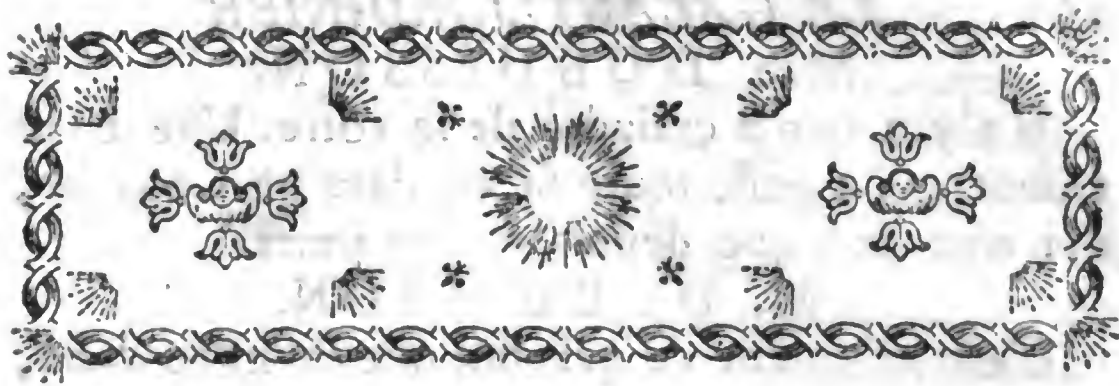
LA BOHEMIENNE.

Un garçon Rotisseur.

Troupe de Masques.

*La Scene est dans la Maison de campagne  
de Monsieur Dubuissou.*





# LE GALANT JARDINIER, *COMÉDIE.*

---

*SCENE PREMIERE.*

M. & Mde. DUBUISSON.

Mde. DUBUISSON.

**O**H! pour cela, Monsieur Dubuissou, vous prenez bien mal votre tems pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sçais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, & il n'y a point de contre-tems pour s'en défaire.

R 3

Mde. DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un Couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours.

M. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie, cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoissance ; & il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Couvent pour la marier, elle sera mariée, & tout au plus vite.

Mde. DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'Avocat, je m'étois résolu de la donner au fils de Monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de College, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là ; nous étions en parole pour cela, Monsieur Orgon & moi ; mais outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait Capitaine malgré son pere, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chere, & aimant les femmes.

Mde. DUBUISSON.

Le grand malheur ! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariames ; & si ma famille y avoit regardé de si près...

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de Monsieur Orgon devoit être rendu à Paris, il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, & l'on n'en a ni vent ni nouvelle, cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? si je me hâte de la marier à ce Monsieur Caton, qui ne me plait guere, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, & que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par Monsieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

Mde. DUBUISSON.

Mais sçavez-vous bien que votre fille hait à la mort ce Monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme, mais il est fort riche, & en chemin de le devenir davantage, cela fera une bonne maison; c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

Mde. DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin qui a vécu jusqu'ici d'une maniere fort serrée, & qui faute d'expérience se répandra

R 4

au premier jour en des dépenses excessives pour la première guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendrait de ces bagatelles là, nous sommes-ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas & la cohue, & pour faire la nôce à moins de frais.

Mde. DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre Monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de régaler tous les jours tout le village ?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

Mde. DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifices ?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Mde. DUBUISSON.

De donner des violons & de la musique dans les avenues de notre bois ? L'impertinent ! le sot ! A quoi cela est-il bon ?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je ; il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Mde. DUBUISSON.

Bon, bon ! quelque chose là-dessous, que pourroit-ce être ?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

Mde. DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il, cet animal là? Il y a déjà dix ou douze jours qu'il est ici à pot & à rôter dans la maison.

M. DUBUISSON.

C'est le neveu de votre Jardinier, un Sergent de milice qui vient voir son oncle, en allant à la garnison.

Mde. DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de si longues visites, quand elles se font à mes dépens, Hom, votre Jardinier vous en fait bien passer, Monsieur Dubuiffon.

M. DUBUISSON.

A moi?

Mde. DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrais bien sçavoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon Jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici?

M. DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

Mde. DUBUISSON.

Ce sont les vôtres, & tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, Monsieur Dubuiffon, vous êtes trop bon, trop facile, & cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage, & le mouvement de ce vilain carrosse de voiture dont je ne sçaurois me remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête...

Allez, ma femme, allez vous mettre sur votre lit, & ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du Jardinier avec qui je suis bien aise d'avoir quelque petite conférence.

Mde. DUBUISSON.

Je vous laisse, Monsieur Dubuissou: mais si vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.



## S C E N E I I.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

**H**É bien, qu'as-tu appris? sçais-tu quelque chose? as-tu quelque éclaircissement?

LA MONTAGNE.

Oh! vraiment oui, Monsieur, vous avez soupçonné juste. Toutes ces Fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard, & qui nous éveille si matin...

M. DUBUISSON.

Hé bien?

LA MONTAGNE.

Hé bien, Monsieur, c'est quelque joli homme amoureux de Mademoiselle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là, assurément.



M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Monsieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment, de Monsieur Caton ? ce vilain Monsieur qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que... Mais, par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose... Oui, justement... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit... Oui-dà, oui-dà. Quelque vilain qu'on soit, l'Amour donne des manières quelquefois. Allez, Monsieur, je me rappelle des choses, il faut que ce soit lui, sur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures ?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ? il est fort riche, Monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement fat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cela... C'est ce que...

LA MONTAGNE.

C'est lui, Monsieur. Il n'y a qu'un homme riche & sot, qui puisse faire ces dépenses-là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le Village, encore ?

LA MONTAGNE.

Dans le Village, Monsieur ? Je ne m'en suis pas tenu là, j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici, & il y envoie, lui, deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le Village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant!

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Hé bien, hé bien?

LA MONTAGNE.

Hé bien, Monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue S. honoré chez des Marchands d'étoffes, l'autre chez des Marchands Jouailliers, sur le Quai des Morfondus ; celui-ci chez Crepy, celui-là chez la Morliere.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Monsieur Caton, & ils ne r'ont point dit que ce fut lui qui les employat.

LA MONTAGNE.

Non vraiment, ce sont des gens fort discrets, mais cela n'empêche pas qu'on ne voye fort bien que des Jouailliers, des Marchands de vin, des Rotisseurs... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, & je ne crois pas, moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fut lui: mais je ne vois rien encore qui me persuade...

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif: mais c'est déjà beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sçauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai, l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour la garnison, que ce mystère ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde, de quitter dans le fort de cette affaire-ci, Monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance, & pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la Jardiniere,



## S C E N E I I I.

LA MONTAGNE, MATHURINE.  
MATHURINE.

**A**H! vous voilà, Monsieur de la Montagne ;  
il y a une heure que votre maître...

LA MONTAGNE.

Hé! paix, paix, Madame Mathurine, êtes-vous  
folle, de ne me pas appeller votre neveu?

MATHURINE.

Ah! vous avez raison, & je n'y songeois pas!  
Votre maître donc, il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore? Ah! tout est perdu. Avez-vous le  
diable au corps, ma tante Mathurine? Est-ce que  
j'ai un maître, moi?

MATHURINE.

Oui voirement, vous en avez un. Ce jeune  
Monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme  
pour être garçon Jardinier, n'est-ce pas votre  
maître? Que voulez-vous dire? Est-ce que je  
suis une bête?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui, très-fort. Votre garçon  
Jardinier est un Jardinier, & moi je suis votre  
neveu, Sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

Ça est vrai, j'ai tort, je n'y ferai plus attrapée.

C O M E D I E.  
LA MONTAGNE.

271

A la bonne heure : mais pour éviter les inconvéniens , il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir , ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre maî . . . le garçon Jardinier ; vous cherche pour vous parler , mon neveu , de la milice.

\* ————— \*

S C E N E I V.

MATHURINE *seul.*

**I**Ls avont biau faire & biau dire , je ne scaurois m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie à ce Monsieur de se faire payfan , & à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas ? Le voilà lui-même , il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

\* ————— \*

S C E N E V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

**B**onjour , Mathurine , je sis bian-aïse que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ?

MATHURINE.

Hé! parguenne, tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il parsonne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétilleries, vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? Je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois morgué bian, ma forteune est faite.

MATHURINE.

Ta forteune dà? Et la mienne, Lucas?

LUCAS.

Paix, motus, Mathureine, &amp; la tienne itou. O ça, acoute, te sens-tu capable de garder un secret bian secretement?

MATHURINE.

Oh! pour ça oui. Tian, il m'est arrivé je ne sçais combian de choses, que je me serois plutôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon, il faut toujours faire comme ça, c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, &amp; dis-moi tout au plutôt.

LUCAS.

Aga, tian, Mathureine, je ne sçais pas encore trop bian ce que c'est. Morgué, pourquoi faut-il que



que je ne sçachions pas lire ni l'un ni l'autre ?

MATHURINE.

Hé ! qu'est-ce que ça fait à notre fortune ?

LUCAS.

Ce que ça y fait ? Tians , vela un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appellons notre neveu.

MATHURINE.

Hé bian ?

LUCAS.

Hé bian ? C'est le factoton de ce jeune Capitaine qui s'est fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le sçais bian.

LUCAS.

Or , ces gens là , tu sçais , remuont l'argent à la pelle ; ils font jouer , tu sçais , jour & nuit les Menétriers dans le Village ; ils tirent , tu sçais , des fusées & des artifices sur l'iau ; ils m'avont baillé , tu sçais , quinze pieces d'or , pour que le Capitaine devient notre garçon , & son homme de chambre notre neveu , tu sçais.

MATHURINE.

Hé bian ? je sçais , je sçais. Si je sçais tout ça , pourquoi me le dire ?

LUCAS.

Ah , marguenne , bellement , Mathureine , tre-dame ! t'es bian prompte. Ce que je te dis-là , vois-tu , c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là est un homme riche , vois-tu , queuque fils de Maltotier , que c'est là , vois-tu , queuque bon papier de conséquence ,

Tom. III.

S

queuque contrat de construction , vois-tu , queuque letire de change.

MATHURINE.

Ça pourroit bian être.

LUCAS.

J'ai, marguenne , opignion que ça est. Tatigué , que d'envieux ! Que de gens fâchés dans le Village , quand ils verront Mathureine & Lucas dans un biau carrosse ! Car , vois-tu , je ne fommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent , crac , je me boute dans les affaires , je me fais Partisan , tu seras Partisanne ; j'achete-rons queuque Charge de Noblesse ; & pis , & pis on oubliera ce que j'avons été ; & je ne nous en souviendrons , morgué , peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions Nobles , Lucas ? J'aurions carrosse ?

LUCAS.

Pourquoi non ? Je ne fommes pas les premiers Payfans qui auriont fait forteune.

MATHURINE.

Mais , écoute , Lucas , n'est-ce pas voler , que de ne pas rendre ce papier à ce Monsieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Bon , voler une feuille de papier ! Et puis , après tout , il n'y a pas de mal à ça. Un Payfan prendre à un Capitaine , & au fils d'un Maltotier encore ; ce n'est pas voler que ça , c'est prendre sa revanche.

**C O M E D I E.**  
**M A T H U R I N E.**

275

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas ;  
donne, Lucas, donne.

**L U C A S.**

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

**M A T H U R I N E.**

Hé, Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit les  
livres, je pense ?

**L U C A S.**

Hé oui, tant mieux, c'est de la meilleure,  
stèle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit  
davantage... Hé, morgué, que fais-tu ? t'es mal-  
adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tiant ;  
c'est comme ça. J'ons déjà queuque connoissan-  
ce, vois-tu. Tiens, Mathureine, que je te mon-  
tre ; tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le pa-  
pier, & tout ce qui est noir, c'est les lettres.

**M A T H U R I N E.**

Tredame, Lucas, tu sçais déjà lire.

**L U C A S.**

Tredame, toi-même. N'est-ce pas biauoup  
que de sçavoir faire la différence ? Mais voici nos  
deux drôles, ils donnent à plein collier dans l'or-  
niere ; car je me doute qu'ils parlont de ça. Re-  
tourne-t-en à la cuisine, pendant que je m'en vais  
les acouter, moi, sans faire semblant de rien.  
Ah, tatigué, que je fis un rusé marle !





## S C E N E V I.

LEANDRE, LA MONTAGNE,

LUCAS *écoutant.*

LA MONTAGNE.

**I**L faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre, Monsieur ; & si Monsieur votre père est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LEANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, & le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LEANDRE.

Maraud...

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, Monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous sçait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point : tout le monde veut que des Chenapans, que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous ont, vous & moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LEANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il

rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voilà garçon Jardinier, vous qui ne sçavez pas comment croît une ciboule.

LEANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? Tu t'es informé de tout sans t'exposer...

LA MONTAGNE.

Oh, pour cela, oui, je vous en réponds : mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LEANDRE.

Hé, pourquoi ?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu ? Tenez, Monsieur, voilà les Billets que fait courir Monsieur votre pere. Il y en a même d'affichés aux coins des rues. Où diantre aurai-je mis ce Billet ? Il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, à part.

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortune !

LEANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce Billet ? Que veux-tu dire ?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais ce que j'en ai fait : mais je vous en dirai le sens. (*Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez Monsieur Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne ; le jeune homme, de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe sèche, & qui porte au vent.*)

LEANDRE.

Tu te moques?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, *à part.*

Trente pistoles à gagner? C'est toujours quelque chose. Achéons d'acouter, c'est le moyen d'apprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y songe pas; le pauvre bonhomme! J'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, Monsieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LEANDRE.

Hé! le moyen de m'en arracher? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LEANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je parts de l'armée dans la résolution d'obéir aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentimens-là ne vous ont pas duré.

LEANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.



L E A N D R E.

On ne peut échapper à sa destinée.

L A M O N T A G N E.

Vous vous livrez de bonne grâce à la vôtre.

L E A N D R E.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

L A M O N T A G N E.

Eloigné des Postes.

L E A N D R E.

Je me vois obligé de prendre place dans le Carrosse de Metz.

L A M O N T A G N E.

Que le hazard fait passer par-là tout à propos.

L E A N D R E.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute adorable.

L A M O N T A G N E.

Cela est bienheureux.

L E A N D R E.

Que sa mère vient de retirer du Couvent.

L A M O N T A G N E.

Surcroît de charmes & de mérite.

L E A N D R E.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

L A M O N T A G N E.

A trente lieues de Paris, qui se seroit défié de l'embuscade? Tous les ennemis ne sont pas au-delà de la frontière, Monsieur.

L E A N D R E.

Quel ennemi! il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

S 4

Bon, les plus grands hommes ! Morale d'Opéra, Monsieur, fades discours. On ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plaît, j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions, il faut continuer, puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile ?

LEANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sçait rien encore de votre amour ?

LEANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite ?

LEANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son pere.

LA MONTAGNE.

Il a des engagemens avec un autre.

LEANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LEANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LEANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LEANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, Monsieur, vous avez réponse à tout. Malepeste, quel embonpoint de bourse ! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, & ce n'est pas là la bourse uniforme du Regiment.

LEANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépy ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai votre Rival dans l'esprit de Monsieur Dubuiffon, je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites... Présens, bijoux, cadeaux, sérénades, j'ai pris mes mesures pour toutes choses. Voilà de l'argent, laissez-moi faire, les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile...

\* ————— \*

## S C E N E VII.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

**H**É, gare, gare, enfuyez-vous-en. Voilà Monsieur Dubuiffon qui vient envars ici, il soup-

çonnera queuque chose, s'il vous trouve ensemble.

LEANDRE.

Il a raison, je me retire.

S C E N E V I I I .

LA MONTAGNE, LUCAS.

LA MONTAGNE.

**E**T moi de mon côté...

LUCAS.

Hé, là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous, ce n'est point pour vous qu'il vient, Monsieur Dubuiffon, ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc?

LUCAS.

Avec votre permission, mon neveu de la Milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande, je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons, palfangué, boutez dessus, puisque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner, pour qui baillera de certaines nouvelles, là...

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

L U C A S.

Parguenne , je vous ai bian entendu , moi , je sçais tout le contenu de l'affiche que vous avez pardue , & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

L A M O N T A G N E.

Justement.

L U C A S.

Trente pistoles à gagner ! Foin de ma curiosité , je voudrois , morgué pour biauoup ne sçavoir rian de ça , voyez-vous.

L A M O N T A G N E.

Comment , comment donc ?

L U C A S.

Ces trente pistoles-là me feront perdre l'esprit. Oh , pour ça oui , elles me renversoient la cervelle , Monsieur de la Montagne.

L A M O N T A G N E.

Hé , par quelle raison ?

L U C A S.

Il me vient des scrupules.

L A M O N T A G N E.

Des scrupules à toi ?

L U C A S.

Oui , voirement des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles ?

L A M O N T A G N E.

Hé bien , quinze pistoles ? Voudrois-tu les rendre ?

L U C A S.

Moi , rendre de l'argent , vous n'y songez pas , je sis fillot d'un Procureur de Paris

L A M O N T A G N E.

Mais d'où viennent donc ces scrupules ? Sur

ce que pour servir mon maître, tu trompes le tien ?

LUCAS.

Oh, palfangue, non, vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hé bien donc ?

LUCAS.

Ça n'est rien, ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et mais, vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre maître qui est ici.

LA MONTAGNE.

Hé bien ?

LUCAS.

Et son pere en promet trente à sti qui ly dira où il est, je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ses fantômes.

LUCAS.

Je ne sçaurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous, & j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience, si je ne sarvois pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Ouidà, ouidà, il y a quelque chose à dire à cela (*bas.*) Le dangereux coquin !

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus, Monsieur



de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens, voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué, que vous êtes de bon conseil, Monsieur de la Montagne! Mais, attendez un peu. Oui... Tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves! seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué, oui, je ne sçais plus queu parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, Monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis, seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous sarvrons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui, tu nous es d'un grand secours, vraiment.

LUCAS.

Morguenne, vous ne sçavez pas ce que je risque. Si Monsieur Dubuissou ou Madame sa femme venont à sçavoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un Jardinier, qui n'est pas Jardinier?

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal ?

LUCAS.

Et que sçais-je moi ? Mademoiselle Lucile elle-même, peut-être : elle est fille, & jaseuse par conséquent, elle dégoisera quelque chose ; & la suivante Mademoiselle Marton, qui est itou une babillarde, & pis vela tout justement comment les choses se découvriront, Monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre : & Mademoiselle Lucile ne sçait encore rien de la passion de mon maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé ! fy donc, vous m'en baillez à garder ; queu peste de conte ! si elle ne le connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sçache que mon maître a son portrait, nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise ? Expliquez-moi ça, Monsieu de la Montagne. Effectivement ça est bian surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue, un Peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer

le portrait que mon maître porte au bras, & que le hazard t'a fait voir.

L U C A S.

Tatigué, l'habile Peintre ! j'ons vu le portrait, ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

L A M O N T A G N E.

Souviens-toi de n'en point parler.

L U C A S.

Mais vela bian des secrets à garder, Monsieur de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne fauroit-il point encore quelque petit salaire pour cette peine-là ?

L A M O N T A G N E.

On te payera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

L U C A S.

Ils réussiront drès que vous ne ferez pas épar-  
gnant : car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je fis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avartis.

L A M O N T A G N E.

J'en suis convaincu. Mais, dis-moi un peu une chose : Ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Monsieur Dubuiffon ?

L U C A S.

Et, palsanguenne oui. Ils sont un tas de Bourgeois & de Bourgeoises, qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils sçavont que notre Maître est un tatinet ladre. Oh, parguenne, il y a de quoi manger ; j'avons, morgué, deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros alloyau, qua-

tre gigots, & une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà une petite chère bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, & nous en ferons honneur à Monsieur Caton.

LUCAS.

Hem, plait-il ? que dites-vous ?

# LA MONTAGNE.

Rien. Va-t-en voir ici près à l'Epée Royale, s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes & de femmes, à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Trois carrossées ! vela bian du monde : Qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça ?

# LA MONTAGNE.

Tu le sçauras. Vas vite, & viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oui, oui, je m'en vas vite, allez. (*bas.*) Mais j'irai plus loin que l'Epée Royale, & je gagnerons l'argent de l'affiche.



*S C E N E V I I I.*

LEANDRE, LA MONTAGNE.

LEANDRE.

**M**On pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton qui viennent de ce côté-ci, elles parlent

lent ensemble: je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde, je voudrois bien en sçavoir davantage, comment faire?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, & suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon, & faites semblant de dormir: il est assez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme sur l'herbe au-lieu de travailler.

LEANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, & que je suis amoureux!

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez parlez à propos, & me laissez faire le reste.

\* ————— \*

S C E N E I X.

LEANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

**M**ort de ma vie, Mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne foi: vous ne dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise?

MARTON.

Ce que vous avez.

Tom. III.

T

LUCILE.

J'ai du chagrin , Marton.

MARTON.

Du chagrin ! Vous voilà fraîchement sortie du Couvent, où je sçais bien que vous enragiez d'être, on va vous marier, & vous avez du chagrin ? Je ne comprends pas...

LUCILE.

Hélas ! Marton.

MARTON.

Vous soupirez, vous levez les yeux au Ciel. Oh ! je comprends à présent. Vous êtes amoureuse, Mademoiselle.

LUCILE.

Ah ! Marton, ne va pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste, & je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parens ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre, vous en votre petit particulier, sans prendre leur avis, & vous n'avez pas grand tort. Leur Monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son tic & son bégayement, je ne connois que votre cousin Monsieur l'Avocat qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien, je vous entens. Si tous les hommes



étoient faits comme eux , votre petit cœur seroit moins agité , n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle-bas , ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé bien , oui , volontiers , mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien , Marton , je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé , non , non , doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas , & ne rien avouer , cela me révolte. Vous rougissez , c'est une manière de s'expliquer dont je vous sçais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne , c'est dommage que la mode en passe. Oh ça , ça , remettez-vous , je sçais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Couvent , mais cela viendra ; le mot d'amour vous effarouche à présent , mais l'usage adoucira le mot & la chose , & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois , que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet , Marton , tu es une personne admirable , & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution .. Mais non , je n'aurai jamais la force de te le dire.

T 2

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé ! mort de ma vie, c'en est fait, le voilà tout dit. Avouez que vous voilà bien soulagée ; car après l'aveu de la chose, celui des circonstances est conté pour rien. Il ne faut pas demander si le Cavalier que vous aimez a beaucoup de mérite ?

LUCILE.

Oh ! tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien fait ?

LUCILE.

Tout des plus galans, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant ! Il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours, c'est ce jeune amant, sans doute ?

LUCILE.

Hélas ! non, Marton, ce n'est point lui, il ignore où je suis, mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc ! vos affaires ne sont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui ni à moi , ma chere Marton , & si j'en crois ses yeux & mon cœur...

MARTON.

Ses yeux & mon cœur ! comment diantre , voilà du style le plus tendre , le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du Couvent ! Ah ! nature , nature !

LUCILE.

Mais ma mere , qui , comme tu sçais , est venue me chercher à Metz elle-même , nous a si fort observé l'un & l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc , pendant toute la route ? c'est donc une aventure de carrosse que celle-ci ?

LUCILE.

Hélas ! oui , Marton.

MARTON.

La pauvre enfant ! Que je la plains !

LUCILE.

Je sçais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire ; je sens tout le ridicule de ma passion : mais elle est telle , ma chere Marton , que je ne suis plus maîtresse de la vaincre , & que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTON.

Oh ! pour le coup , je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne sçavez-vous point à peu près qui est ce jeune homme ?

LUCILE.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne : la chaî-

T 3

se de poste rompit en chemin , il prit place dans le carrosse , je fus surprise en le voyant , il me parut embarrassé comme moi ; & tant que nous avons pu nous voir , nous n'avons point cessé de nous regarder l'un & l'autre , que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

La pauvre enfant !

LUCILE.

Il me donnoit la main , quand nous descendions du carrosse , & il me la ferroit avec tant d'ardeur ...

MARTON.

Vous ferriez la sienne ?

LUCILE.

Non , Marton , je n'osois pas encore.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle ? glissé quelque petit mot ?

LUCILE.

Oui , Marton , mais si adroitement , si spirituellement ...

MARTON.

Et comment encore ?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuse ! Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien , Marton , il lui disoit les plus jolies choses , les plus tendres , les plus amoureuses ,

& tout cela, Marton en me regardant toujours. Oh! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris, la fin du voyage nous a séparés, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites. Allez, Mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, & de ne pas penser que vous l'avez vu.

LUCILE.

Je ne sçaurois, Marton, je l'ai trop regardé, je crois le voir à tous momens, je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manieres dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marton: mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin?

T 4

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais vraiment, il n'est pas mal tourné ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à peu près, les yeux un peu moins vifs à la vérité: mais...

MARTON.

Vous regarde-t-il de même?

LUCILE.

Ah! pas si amoureuxment, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE.

Ah, Ciel! Marton, que je serois fâchée qu'il m'eût entendue.

MARTON.

Il n'y a rien à craindre, ces manans-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah, Marton! si c'étoit lui, & qu'il sentit ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTON.

Oh! je le crois bien Mais que vois-je? Quel bijou pend au bras de Monsieur Colin?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu?

MARTON.

Oui vraiment, un bijou.



LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois?

LUCILE.

Un portrait?

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre.

LUCILE.

Mon portrait? Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait! Ah! Ciel! Que vois je?

MARTON.

Ah! par ma foi, Monsieur Colin est un Payfan de la façon de l'Amour. C'est lui, Mademoiselle, c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah! ma chere Marton, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes? Qui me fera garant...

LEANDRE, *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah!

MARTON.

Colin ne dormoit pas, sur ma parole.

LEANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous, Moi qui ne respire & qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous, & qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie!

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah ! ma chère Marton, quelle surprise !

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fière, Monsieur Colin a tout entendu.

LEANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentimens me sont connus ; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTON.

Ah ! Mademoiselle, voilà votre père &amp; ce vilain Monsieur Caton.

LUCILE.

Ah, Ciel !

LEANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.



## S C E N E X.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE,  
LEANDRE, MARTON.

M. DUBUISSON.

**A**H, ah ! Que veut dire ceci ? Un garçon  
Jardinier aux pieds de ma fille !

M. CATON, *bégayant*.

Monsieur Dubuissou...

LEANDRE, *contrefaisant*  
*le langage paysan.*

Comprenez-vous bian, Mademoiselle? Vela le corps du logis, la tarrasse est comme là, le Potager envars ici, & partant vous voyez bian... Hé, vous vela, Monfieu, je vous demande pardon, c'est que...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LEANDRE.

Rian, rian, Monfieu, c'est que j'expliquois à ces Madames, que si vous vouliais, j'aurois dessein de prendre votre Potager pour le mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein! Et de quoi te mêles-tu?

LEANDRE.

De rian, Monfieu. C'est que de cette magniere-là il ne manqueroit plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui, mais tout manqueroit à ma cuisine.

LEANDRE.

En ce cas, n'an pourroit d'un autre côté..

M. DUBUISSON, *en colere.*

D'un autre côté? Va-t-en, toi, d'un autre côté. Et vous, Mademoiselle, allez tenir compagnie à vorre mere. Mettre mon Potager en parterre, le beau projet! Et que mettre dans ma soupe? des tulipes?



---

S C E N E X I.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant.*

**I**L n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau parterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien, vous vous découvrez trop. Ecoutez, Monsieur Caton, j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé, grand ménager, bon économe; & par vos discours & vos actions vous me paroissez tout autre.

M. CATON.

Moi?

M. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque temps dans le Village, sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi.

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte.



## S C E N E X I I.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

**H**É qu'est-ce que c'est donc que ça , Monsieur ? Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la nôce ?

M. DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là bas quatre hottées de volailles & de gibier , avec six charges de bouteilles de vin , quatre grands marmitons & cinq ou six petits , qui pour vous accommoder à souper s'établissent dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étions cheux eux.

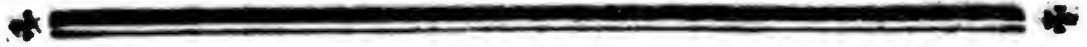
M. DUBUISSON.

Quest-ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longues de viau que j'avois mis à la broche , ils avont été chercher du bois & du charbon dans la cave , qui étoit ouvarte , & ils font des feux de reculée , ils boutont tout par écuelle , & ils disent comme ça qu'il ne vous en coûtera rian , qu'on les laisse faire.





## S C E N E X I I I.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

**J**E n'y comprends rien, Monsieur Caton.  
M. CATON.

Ça est plai plaisant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaisant, fort plaisant. Hé, le vieux fou!



## S C E N E X I V.

M. DUBUISSON, M. CATON,  
UN ROTISSEUR.

UN ROTISSEUR, à M. Caton,

**M**onsieur, voilà le mémoire du soupé. Votre homme de chambre a dit que si on ne le trouvoit pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme de chambre?

LE ROTISSEUR.

Oui, Monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est lui qui payera.



M. CATON.

Va, va, tu te méprens.

M. DUBUISSON.

Parbleu, voyons, ce mémoire nous éclaircira peut-être.

[ Il lit. ]

*Mémoire du souper porté chez Monsieur Dubuiffon, par ordre de M. son gendre.*

M. DUBUISSON.

De mon gendre! Oh! par la ventrebleu, il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je sçais ce que c'est, Monsieur Dubuiffon...

M. DUBUISSON.

Hé! fy fy, Monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chère, Monsieur Caton.

M. CATON.

C'est une piece qu'on me fait, Monsieur Dubuiffon.

M. DUBUISSON, lit.

*Deux potages, huit entrées. Fort bien. Un Mar-  
cassin, six Perdrix, une douzaine de Cailles,  
quatre Gélinoles de bois. Quel mémoire! Vo-  
yons la somme. Cent quatre-vingt-deux livres  
dix sols.*Hé bien, voilà un fort bon ordinaire bour-  
geois : une femme ne mourroit pas de faim avec  
vous, si cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que...

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.



## S C E N E X V.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

**M**onsieur.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore ? le diner de demain ?

MATHURINE.

Non, Monsieur, c'est s<sup>te</sup> Madame qui est toujours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

MATHURINE.

Et là, je m'entens bien ; cette grande Madame seche, qui se boute du vernis sus le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la Marquise ? C'est une vieille qui n'a ni enfans ni héritiers, allons la recevoir. La peste !

MATHURINE.

Il y a itou votre cousin Monsieur l'Avocat qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là je me passerois bien de sa visière. Que diantre vient-il faire ici, ce grimacier-là, avec son baragouin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il vient voir Monsieu Catoa votre gendre qu'il n'a jamais vu. Le voilà.

## \* SCENE XVI. \*

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

**A**H, ah! c'est vous, j'en suis bien-aïse! Bonjour, Monsieur Bavardin, bonjour, soyez le bien-venu : quand vous en retournez-vous?

M. BAVARDIN, *bégayant*.

Je viens... je viens...

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir Monsieur Caton. Voyez-le, & lui tenez compagnie, pendant que je vais, moi, recevoir Madame la Marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

## \* SCENE XVII. \*

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant*.

**J**E m'ennuierois d'envie de vous saluer.

M. CATON.

Et moi de vous vous voir. Votre réputation m'est connue.

M. BAVARDIN, *bas*.

Monsieur Caton se moque de moi, je pense, voyons un peu s'il continuera. (*haut*) Je suis ravi que vous épousiez Lucile. Vous serez mon cousin germain de ma mère.

Tom. III.

V

M. CATON, *bas*.

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'ouà cela ira. (*haut*.) Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa, un fa, favori de la fortune...

M. CATON.

Vous avez tous les talens, & toute la physionomie d'un Cu, d'un Cu Cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sçait bien que vous sortez de la quai, de la quai, de la caisse moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, *bas*.

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, *bas*.

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba Bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat, plat bou boufon, Monsieur Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, Monsieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal-à-propos, Monsieur Caton.

## S C E N E X V I I I.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTON.

MARTON.

**H**É, qu'est-ce donc que ceci, Messieurs ?  
 A qui en avez-vous ? Déjà de la mésintelligence ?  
 On voit bien que vous allez devenir parens.

M. CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

M. BAVARDIN.

Morbleu, vi visage vous-même, cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah ! la plaisante aventure ! Allez, Messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, & ce sont de petites manieres de parler, des agrémens de la nature, que vous possédez en commun.

M. CATON, *embrassant Monsieur Bavardin.*

Ah, ah ! c'est, c'est c'est autre chose. Je vous demande pa pardon, Monsieur Bavardin.

*(Ils s'embrassent.)*

M. BAVARDIN.

Je suis votre valet, Monsieur Caton.



---

S C E N E X I X.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON.  
M. DUBUISSON.

**M**Ais, parbleu, Monsieur Caton, je ne vous comprends pas, avez-vous absolument perdu l'esprit ? il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc ?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes : ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre gaspillerie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je sçais ce que c'est.

---

S C E N E X X.

M. DUBUISSON, M. CATON,  
LA MONTAGNE.  
LA MONTAGNE.

**V**Enez donc voir, Monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.



M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez-là!  
& je donnerois ma fille à un fou comme vous?

M. CATON.

Monsieur Dubuissou...

\*-----\*

## S C E N E X X I.

M. DUBUISSON, M. CATON, M. BAVARDIN,  
MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

**D**Ame, Monsieur, venez donc mettre ordre  
à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir, il faudra  
défarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage. Des masques chez moi, qui for-  
cent ma porte?

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (Il sort.)

\*-----\*

## S C E N E X X I I.

M. DUBUISSON, M. CATON, MATHURINE,  
LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

**V**oilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rien, ce sont d'honnêtes  
gens, ils se renomment tre tous de Monsieu Caton.

V 3

M. DUBUISSON.

Oui , justement , voilà l'affaire. Ah , l'extravagant personnage !

M. CATON.

Que la la peste...

M. DUBUISSON, *en colère.*

Que la peste s'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui , vous avez raison , c'est un tour de son imagination , & il y a parmi la mascarade une Joueuse de Gobelets , qui chante , qui danse , qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle votre fille des présens de nœces d'une manière galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela , c'est lui-même.

\*—————\*

## S C E N E X X I I I.

M. & Mde. DUBUISSON , M. CATON ,  
LUCILE , LA MONTAGNE , MARTON.

Mde. DUBUISSON.

**E**N vérité , Monsieur Dubuisson , vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de différer vos préparatifs de nœces , & vous commencez par donner le bal , pendant que je me meurs. Le beau remède contre ma migraine , qu'une cohue de masques & de violons !

Tenez, Madame, c'est Monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est lui...

Mde. DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, & je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de Monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui tira le dernier, n'est-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

(*Marche de plusieurs Jardiniers & Paysannes, de Scaramouches, Arlequins, & autres. Les Jardiniers portent sur leurs têtes des Corbeilles garnies de fleurs.*)

Après la Marche, une Paysanne chante.

*Sous cet agréable feuillage*

*Lucile vient souvent rêver.*

LA MONTAGNE, à M. Caton.

Lucile? C'est pour elle que la fête se fait?

M. CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE recommence.

*Sous cet agréable feuillage,*

*Lucile vient souvent rêver.*

V 4

Quand vous la verrez arriver,  
 Vous qui dans votre doux ramage,  
 Des charmes de l'amour sçavez si bien parler,  
 Petits oiseaux de ce bocage,  
 Prenez soin de lui révéler,  
 Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.  
 (*Entrée de Jardiniers qui portent leurs Corbeilles à Lucile.*)

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, Monsieur Caton.

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, Mon Monsieur Dubuiffon.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la Musique. Voyez la propreté de ces Corbeilles, la beauté de ces fleurs: encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (*en ouvrant une Corbeille*) Ah, Ciel!

LA MONTAGNE.

Comment? aurois-tu trouvé-là quelque serpent caché sous ces fleurs? Tu ne serois pas la première Nymphé...

MARTON.

Ah, l'ingénieuse imagination! Ce ne sont vraiment pas des serpens que ces fleurs cachent.

Mde. DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc? qu'as-tu trouvé?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, Madame, & qui se soutiennent d'or, voyez. Ah, Monsieur Caton, que vous êtes un royal homme!

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, Monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTON.

Ah! Monsieur, avant qu'on les remporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vue! Apparemment cette autre manne renferme la petite oye?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, & ces impertinences-là me mettent dans une colere ..

LA MONTAGNE.

Ah! point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la Joueuse de Gobelets? qu'on apporte une table.

LA BOHEMIENNE chante.

*Chacun fait ici bas des tours de Gobelets,  
Aux champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,  
A qui mieux mieux chacun s'abuse;  
Pour se fourber, les mortels semblent faits,  
Il n'en est point que la feinte n'amuse.  
La verité pour eux a moins d'attraits  
Que l'adresse & la ruse.*

*Pour se fourber, les mortels semblent faits;  
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.  
Chacun fait ici bas des tours de Gobelets,  
Aux champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,  
A qui mieux mieux chacun s'abuse.*

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne; mais elle est ennuyeuse. Allons, amusez-nous plus agréablement, & donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

**COMEDIE.**  
**LA BOHEMIENNE** chante.

319

*Celle-là sans que j'y touche  
Que du petit bout de mon bâton,  
C'est l'art d'adoucir la Marton  
La plus fiere & la plus farouche.  
(Elle lui donne un Livre plein de Louis d'or.)*

**MARTON.**

On me dédie aussi des Livres à moi! (L'art  
d'adoucir la Marton la plus farouche.)  
(Elle ouvre le Livre.)

**LUCILE.**

Voyons ce que c'est. Il est plein de Louis!  
garde-toi de prendre cela, Marton.

**MARTON.**

Je vous demande pardon, Mademoiselle, des  
Livres ne se refusent point, j'aime la lecture, &  
celui là ne sera point rendu, sur ma parole. Ah,  
Monsieur Caton, que vous écrivez noblement!  
dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second  
Tome ne vaut pourtant pas le premier; mais il  
ne laisse pas d'avoir son mérite, & j'aimerois  
assez une bibliotheque toute dans ce gout-là.  
Voyons le troisieme.

**LA BOHEMIENNE** chante.

*Voici l'Art le plus difficile,  
Et le plus beau de mon art;  
Voyez si j'y suis habile,  
Et si le tour est gaillard.  
Qu'il ne soit pas inutile,  
Chacun y peut prendre part.*

(La Table sur laquelle la Bohémienne a joué des  
Gobelets, se change en une Table garnie de Corbeil-  
les de fruits, & de soucoupes garnies de liqueur.)



LUCILE.

Oh, pour ce dernier tour-là il me fait plaisir, j'en suis, & l'on ne sçauroit donner une collation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh, par ma foi, l'Auteur se dément, son style baisse, & les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie; mais il n'importe, tirons-en partie, tout coup vaille.



## SCENE XXIV. &amp; Dernière.

M. & Mde. DUBUISSON, M. ORGON, M. CATION, LEANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

**L**aissez faire, Monsieur, si je ne le trouve pas là, je le trouverons... il est, morgué, ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Hé oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuiffon, c'est Monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monfieur & Madame Dubuiffon, par quelle aventure vous trouvé-je ici ?

M. DUBUISSON.

Hé vraiment, il n'y a point là d'aventure, nous fommes chez nous, Monfieur Orgon.

M. ORGON.

Ah ! je vous demande pardon, je fçavois bien que vous aviez une maifon auprès de Paris : mais je ne fçavois pas qu'elle fut de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raifon vous y amene, vous ?

LA MONTAGNE.

Monfieur a fçu qu'il y avoit bal ici, il aime la joye, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joye.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi, tu es un coquin, qui débauche mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils ?

M. ORGON.

Où, mon cher Monfieur Dubuiffon : cet honnête Payfan eft venu m'avertir qu'il étoit ici, déguifé en Jardinier, amoureux d'une jeune perfonne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, à Lucas.

Ah, bourreau ! tu as fait là de belles affaires !

LUCAS.

J'ons gagné les trente piftoles de l'affiche. Je ferai, morgué, une bonne maifon, n'eft-ce pas ?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monsieur Orgon ?  
Votre fils déguisé ici en Jardinier, & amoureux  
d'une personne à qui il donne des fêtes, Madam-  
me Dubuiffon ?

M. DUBUISSON.

Mon fils.

LUCAS.

Hé ! morgué, ne faut pas tant rêver, c'est de  
Mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

Mde. DUBUISSON.

De ma fille ?

M. ORGON.

De votre fille ?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, Monsieur Dubuiffon.

M. ORGON.

Mais vraiment, ce seroit une chose fort plai-  
sante, que le hazard eut ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets ? Entendons-  
nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allema-  
gne, c'étoit pour le marier avec la fille de Mon-  
sieur.

LA MONTAGNE.

Quoi, tout de bon ?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que  
pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable ! Point de tricherie, au moins.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, à *Leandre*.

Oh bien, en ce cas-là, démasquez-vous, Monsieur le Jardinier, tout est découvert.

LEANDRE, se mettant à genoux.

Mon pere, je vous demande mille pardons...

M. ORGON, en l'embrassant.

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuissou?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole: mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Monsieur Caton à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiète point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE.

On a servi, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palsanguene, j'ai fait un biau coup. Avouez tre tous que je sis un habile homme.

*Fin du Troisième Volume.*

---

# TABLE

## DES COMÉDIES CONTENUES

*Dans ce Troisième Volume.*

---

LE LEGS, Comédie par Mr. Marivaux.

LE SOMNAMBULE, Comédie par Mr. le  
Comte de Pont-de vele.

LE MARCHAND DE SMYRNE, Comédie  
par Mr. de Champfort.

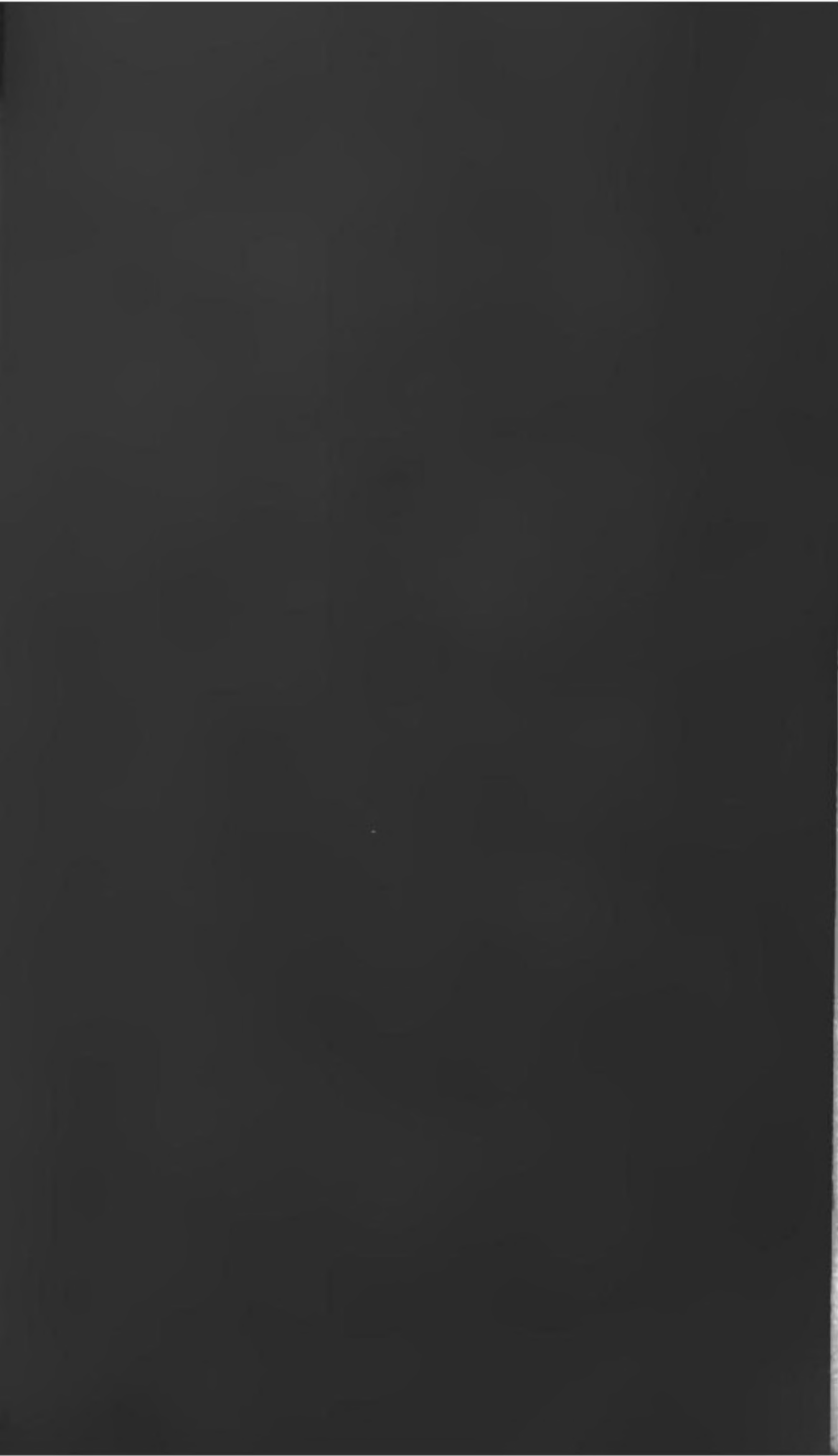
LA PUPILLE, Comédie par Mr. Fagan.

LE TUTEUR, Comédie par Mr. Dancourt.

LE GALANT JARDINIER, Comédie par  
Mr. Dancourt.









LUCILE.

Oh, pour ce dernier tour-là il me fait plaisir, j'en suis, & l'on ne sçauroit donner une collation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh, par ma foi, l'Auteur se dément, son style baisse, & les premiers tous sont les plus jolis à ma fantaisie; mais il n'importe, tirons-en partie, tout coup vaille.

\*—————\*

## SCENE XXIV. &amp; Dernière.

M. & Mde. DUBUISSON, M. ORGON, M. CATION, LEANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

**L**Aissez faire, Monsieur, si je ne le trouve pas là, je le trouverons... il est, morgué, ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Hé oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuissou, c'est Monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monfieur & Madame Dubuiſſon, par quelle aventure vous trouvé-je ici ?

M. DUBUISSON.

Hé vraiment, il n'y a point là d'aventure, nous ſommes chez nous, Monſieur Orgon.

M. ORGON.

Ah ! je vous demande pardon, je ſçavois bien que vous aviez une maifon auprès de Paris : mais je ne ſçavois pas qu'elle fut de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raifon vous y amene, vous ?

LA MONTAGNE.

Monſieur a ſçu qu'il y avoit bal ici, il aime la joye, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joye.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi, tu es un coquin, qui débauche mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils ?

M. ORGON.

Où, mon cher Monſieur Dubuiſſon : cet honnête Payſan eſt venu m'avertir qu'il étoit ici déguifé en Jardinier, amoureux d'une jeune perſonne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, à Lucas.

Ah, bourreau ! tu as fait là de belles affaires !

LUCAS.

J'ons gagné les trente piſtoles de l'affiche. Je ferai, morgué, une bonne maifon, n'eſt-ce pas ?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monsieur Orgon ?  
 Votre fils déguisé ici en Jardinier, & amoureux  
 d'une personne à qui il donne des fêtes, Madam-  
 e Dubuiffon ?

M. DUBUISSON.

Mon fils.

LUCAS.

Hé ! morgué, ne faut pas tant rêver, c'est de  
 Mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

Mde. DUBUISSON.

De ma fille ?

M. ORGON.

De votre fille ?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, Monsieur Dubuiffon.

M. ORGON.

Mais vraiment, ce seroit une chose fort plai-  
 sante, que le hazard eut ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets ? Entendons-  
 nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allema-  
 gne, c'étoit pour le marier avec la fille de Mon-  
 sieur.

LA MONTAGNE.

Quoi, tout de bon ?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que  
 pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable ! Point de tricherie, au moins.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, à *Leandre*.

Oh bien, en ce cas-là, démasquez-vous, Monsieur le Jardinier, tout est découvert.

LEANDRE, se mettant à genoux.

Mon pere, je vous demande mille pardons...

M. ORGON, en l'embrassant.

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuissou?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole: mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Monsieur Caton à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiète point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE.

On a servi, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, passanguene, j'ai fait un biau coup. Avouez tre tous que je sis un habile homme.

*Fin du Troisieme Volume.*



---

# **T A B L E**

## **DES COMÉDIES CONTENUES**

*Dans ce Troisième Volume.*

---

**LE LEGS**, Comédie par Mr. Marivaux.

**LE SOMNAMBULE**, Comédie par Mr. le  
Comte de Pont-de vele.

**LE MARCHAND DE SMYRNE**, Comédie  
par Mr. de Champfort.

**LA PUPILLE**, Comédie par Mr. Fagan.

**LE TUTEUR**, Comédie par Mr. Dancourt.

**LE GALANT JARDINIER**, Comédie par  
Mr. Dancourt.



